
3 1761 07955395 4



# MÉMOIRES DE DON JUAN.

III

OUVRAGES SOUS PRESSE:

---

## UN NOUVEAU ROMAN

Par de BAZANCOURT,

---

## MÉMOIRES DE TALMA

ÉCRITS PAR LUI-MÊME

ET RECUEILLIS

Par ALEXANDRE DUMAS,

Tomes V et VI.

---

## UN NOUVEL OUVRAGE

Par Théophile GAUTIER.

---

## LES PROSCRITS DE SYLLA

Par FÉLIX DERIÉGE.

---

## UN NOUVEAU ROMAN

Par Madame D'ASH.

---

## UN NOUVEL OUVRAGE

Par ALEXANDRE DUMAS fils.

---

## UN ROMAN NOUVEAU

Par ALPHONSE KARR.

---

PARIS. — Imp. de H. V. de Surcy et Cie, rue de Sèvres, 37.

FÉLICIEN MALLEFILLE.

---

# MÉMOIRES

DE

# DON JUAN

III

PARIS. — 1852.

HIPPOLYTE SOUVERAIN, ÉDITEUR,

5, RUE DES BEAUX-ARTS.



# Les influences.

SUITE.

De retour au château de Marana, Juan reprit le cours de ses études. Il apprenait le latin et les éléments des sciences avec le précepteur de son frère, qui était devenu

le sien, l'italien avec son oncle Jorge, l'arabe avec son parrain.

Celui-ci s'était en outre chargé de son instruction militaire. Il lui enseignait l'équitation, le manimement de la lance et de l'épée, et la stratégie peu-à-peu. Jorge s'était réservé la nage et l'escrime, dans lesquelles il excellait. C'était le meilleur élève de Pater-Noster, qui était le meilleur maître d'armes de Rome, et il faisait jeu égal avec Bevilacqua, qui passait pour la meilleure lame de Naples. Il démontra merveilleusement à son neveu tous les secrets de la rapière et de l'estoc, feintes, attaques, parades, ripostes, maindroites et revers, passes et voltes; l'accoutumant à combattre des deux mains, de toutes les

manières, dans toutes les positions, sur tous les terrains.

L'éducation de l'âme marchait de front avec celle de l'esprit et du corps. Chacun à sa façon, les uns volontairement, les autres à leur insu, tous agissaient sur Juan avec des résultats divers.

Sa mère, comme il arrive d'habitude, était romanesque en même temps que dévote et superstitieuse.

Une même cause produit ces effets différents. C'est toujours un excès d'imagination qui se manifeste sous une forme ou sous une autre, dans les natures religieuses, crédules ou enthousiastes, selon qu'il a pour objet Dieu, le destin ou la vie.

La comtesse se plaisait aux récits mer-

veilleux : légendes de saints, contes de fées, romans de chevalerie. Souvenirs, lectures, rêveries, elle communiquait tout à l'enfant, remplissant sa mémoire d'événements étranges et d'aventures surnaturelles, sa pensée d'illusions et de chimères, accoutumant ses regards au spectacle de l'impossible, sans se douter du danger qu'il y avait à surexciter une organisation déjà si exaltée.

Don Juan de Gomelès semblait conspirer avec la comtesse, et marchait au même but par d'autres voies.

L'héroïsme est une réalisation du merveilleux. Le héros n'entretenait son élève que de réalités, mais de réalités miraculeuses, de faits qui dépassaient en gran-

deur et en étrangeté les suppositions les plus hardies de l'imagination la plus effrénée.

Il lui racontait l'histoire de sa nation : cette révolution surgissant du désert pour déborder sur le monde, comme le Nil sur l'Égypte ; les prodiges de l'enthousiasme guerrier ; les pasteurs de l'Yémen soudain transformés en conquérants ; les royaumes envahis au galop ; les peuples partagés comme des troupeaux, les successeurs de Mahomet, rois et pontifes tout ensemble, étendant sur trois continents le sabre impérial. Il lui dépeignait cette grande unité se brisant ensuite en États différents ; les divisions nées de la victoire ; les révoltes protestant contre la défaite ; les trônes

changeant de maîtres ; les dynasties se succédant les unes aux autres comme les flots de la mer : tous ces revirements de la destinée qui ont bouleversé la face de l'empire arabe.

C'était de l'Espagne surtout et de Grenade, leur patrie à tous deux, que Juan aimait à l'entendre parler. Il se faisait dire et redire la lutte incessante des chrétiens et des musulmans, cette bataille qui avait duré huit siècles ; la chronique des émirs, les merveilles de la civilisation arabe, les exploits de la chevalerie more, les prouesses de Gazul, les aventures de Tarfé, les combats des Zégris et des Abencerrages.

Il se faisait montrer, raconter, expliquer l'Alhambra, cour par cour, salle par

salle, pierre par pierre : — l'Alhambra, monument d'une histoire, résumé d'une civilisation; édifice étrange et unique, sans modèle et sans rival; magnifique, bizarre, formidable et charmant; étalé en superficie et replié sur lui-même, ainsi que l'Islamisme, sans souci des sublimes aspirations et des pensées profondes; désordonné dans l'agencement de ses parties et harmonieux dans son ensemble; incohérent comme le délire et poétique comme l'extase; cachant l'informe structure de sa masse sous les délicatesses raffinées du détail; composé par saccades, pièce à pièce, au hasard de l'inspiration, suivant les caprices de la tyrannie; exécuté sans interruption, de jour en jour,

de siècle en siècle, par une série continue d'efforts patients et de travaux heureux : le génie d'un peuple et la fortune d'un État s'unissant dans une conspiration féconde pour l'enfantement d'une merveille fantastique ; l'art embellissant à loisir, dans leur succession trompeuse, les apparences vagabondes d'une idée toujours absente : rêve de magie accompli par la toute-puissance ; demeure enchantée du sensualisme, où la fantaisie, maîtresse souveraine, enlace et garde éternellement captifs, dans la spirale indéterminée de ses songes, l'imagination qu'elle enivre et l'esprit qu'elle endort ; paradis de Mahomet réalisé sur terre ; — l'Alhambra, naguère capitale d'un empire inquiet et redouté : d'où sor-

tait la guerre avec ses espérances sinistres et ses vaillantes inquiétudes; où rentraient, tantôt la défaite en deuil, tantôt la victoire chargée de butin; forteresse, palais, harem, prison, tout remplis, tout palpitants d'amours, de haines, d'ambitions, de révoltes, de vengeances, de mystères et de trahisons, de voluptés et de terreurs, de massacres et de fêtes, de toutes les passions et de tous les tumultes de la vie : aujourd'hui dépossédé de sa royauté, vide de sa nation, abandonné à l'exil par ses maîtres étrangers; muet, immobile et désert; mais conservant dans la solitude l'inaliénable prestige de sa beauté, et dans la déshérence la majesté inviolable de ses souvenirs; maintenant le passé intact

parmi les ruines du présent et racontant sa gloire au silence.

Don Juan allait visiter avec son parrain les places où avait combattu son parrain lui-même, invincible défenseur d'une cause vaincue.

Aux exemples, Gomelès joignait les conseils. Il encourageait son filleul à l'audace, il le poussait à l'ambition. Les témérités du jeune homme l'enchantaient tout en l'effrayant ; et, faisant taire les craintes de son affection, il n'accueillait que par des éloges le récit des tentatives les plus hasardeuses. Il trouvait tout naturel que Juan franchît des torrents sur des arbres déracinés, qu'il traversât un précipice sur une voûte de glace, qu'il marchât sur la crête

des montagnes comme dans une grande route.

Celui-ci se mit un jour en tête de gravir le Muley-Hacen, la plus haute cîme de la Sierra-Nevada, qui domine la plaine de dix mille pieds et passait alors pour inaccessible. Sans communiquer son projet à personne et sous prétexte de chasse, il partit un beau matin, accompagné d'un guide familier avec la montagne.

Ils montèrent ensemble jusqu'au soir, et couchèrent dans une grotte, au pied du dernier piton. Aux premières lueurs de l'aube, Juan voulut, malgré les fatigues et les périls de la veille, continuer l'ascension; mais il fut obligé de partir seul. Ni prières, ni promesses, ni menaces, ne purent

décider son compagnon à le suivre. C'était, au dire du montagnard, une entreprise impossible, et la mort, une mort certaine, attendait l'insensé qui la voudrait tenter.

Sans tenir compte de ces prédictions sinistres, sans se laisser arrêter par les dangers et les obstacles de toute nature, à travers les neiges qui faillirent vingt fois l'engloutir, au milieu des abîmes béants, par dessus les rochers qu'il lui fallut escalader d'aspérités en aspérités, n'ayant parfois d'autre point d'appui qu'une branche cassante , le jeune homme monta. Après plusieurs heures d'une lutte acharnée et terrible, il arriva au sommet. Il regarda pendant un quart-d'heure et redescendit.

Le soir, de retour au château de Bib-al-Djebel, il raconta son expédition à son parrain et à son oncle. Jorge l'écouta avec une sorte de stupéfaction mécontente, ouvrant de grands yeux et haussant les épaules. Gomelès frissonnait à la fois de joie et d'épouvante.

— Ma foi! — s'écria Jorge, quand son neveu eut fini, — tu dois une belle chandelle à ton patron pour t'avoir ramené de là. Mais pourquoi diable y es-tu monté?

— Pour voir, mon oncle.

— Et qu'as-tu vu?

— Une multitude de montagnes, une immensité de plaines, tous les rochers,

tous les bois, toutes les rivières des environs.

— Et puis ?

— Et puis le détroit de Gibraltar, qui ressemble à un fleuve, et de l'autre côté l'Afrique.

— Eh bien ! après?

— C'est tout.

— Te voilà, pardieu, bien avancé !

— Mais, — interrompit Gomelès, — quand tu t'es trouvé là, au sommet, en face de ce grand spectacle, dis-moi, quel sentiment as-tu éprouvé ?

— Le regret de ne pouvoir monter plus haut et voir davantage.

— O mon fils ! — s'écria le guerrier en

serrant Juan dans ses bras, — tu seras un héros.

— Ou un fou,—dit Jorge.

— Hélas! — répondit Gomelès avec un triste sourire, — n'est-ce pas la même chose? —

Jorge était aussi brave que personne et aimait le danger des combats; mais il ne comprenait pas le plaisir qu'on pouvait trouver à lutter contre la nature; et tout ce qu'il ne comprenait pas lui paraissait absurde.

C'était un homme d'action, fait d'une pièce et positif en toutes choses. Les inquiétudes de l'esprit ne l'avaient jamais empêché de dormir. Il avait entendu

parler de l'âme, et il voulait bien y croire sur parole. Mais il n'avait jamais mis l'œil dans ses mystères, où d'ailleurs il n'aurait vu goutte.

N'eût été le respect que lui inspiraient le noble caractère et la renommée militaire de Gomelès, il l'aurait en maintes circonstances traité d'extravagant. Mais il ne se gênait pas avec Juan, et l'accusait tout simplement de démence toutes les fois qu'il ne pouvait pénétrer le motif de ses actions ou saisir le sens de ses paroles. Et Juan ne lui ménageait pas les étonnements.

C'étaient à chaque instant des idées singulières, des faits étranges, d'apparen-

tes contradictions qui déroutaient le bon sens vulgaire du soldat.

Un jour, l'oncle et le neveu chassaient ensemble. Juan abattit un chevrotain d'un coup d'arquebuse, et courut dessus pour l'achever avec son couteau. Mais il s'arrêta court devant le regard douloureux de l'animal blessé.

— Eh bien, qu'est-ce qui te prend? — lui dit Jorge en le rejoignant.

— Pauvre bête! Elle me fait pitié.

— Tiens, pourquoi l'avoir tirée alors?

— Je ne prévoyais pas...

— Que la balle lui ferait du mal, n'est-ce pas? Je te reconnais bien là. —

Ce disant, Jorge se mit sans plus de façon à expédier le chevrotain. Au même instant, un coq de bruyère passa au-dessus de leurs têtes. Juan saisit brusquement l'arquebuse de son oncle et tua l'oiseau.

— En voilà bien d'une autre! — s'écria Jorge.

Tu regrettes d'avoir blessé le chevrotain, et tu tires en même temps sur le coq.

Quelle logique! —

Juan ne répondit pas et rentra tout pensif au château.

Jorge regardait ces lubies comme les symptômes d'une véritable maladie mo-

rale; mais il espérait que la maladie passerait avec l'âge.

En attendant, comme il aimait fort son neveu, il faisait de son mieux pour le guérir.

Il tâchait, à cet effet, de lui inspirer ses idées et ses goûts, qui lui semblaient, à vrai dire, le *nec plus ultrà* de la sagesse humaine.

Aimer ses amis, se battre galamment et s'amuser le plus possible, c'était, en trois mots, sa morale.

En homme conséquent, il appuyait la théorie sur la pratique d'abord, ensuite sur l'histoire. Il racontait à Juan ses voyages, ses guerres, ses duels, presque toutes

ses aventures, lui démontrant les charmes de la maraude, l'agrément qu'on avait dans une ville prise d'assaut, et comme quoi un bon coup d'épée était la plus belle chose du monde et répondait à tout.

Pour lever ses doutes et ses scrupules touchant l'excellence de cette manière de vivre, il lui affirmait que c'était celle des plus honnêtes gens et des guerriers les plus considérables, à de rares exceptions près.

Quant aux sermons de l'église et aux patenôtres des moines, il n'y avait que les niais à s'en préoccuper. Les chefs de l'Église donnaient eux-mêmes l'exemple de la licence, et ne se faisaient pas faute de

crimes à l'occasion : témoins les cardinaux, qui avaient à leur solde des bravi et des courtisanes ; le pape Alexandre VI, qui empoisonnait ses cardinaux ; et son successeur, Jules II, entré par la brèche dans Mirandola conquise.

Don Rodriguez, au contraire, donnait en même temps à son fils le conseil et l'exemple de toutes les vertus. Il lui disait en action, aussi bien qu'en paroles, que le bonheur était dans le calme, et le calme dans le devoir.

Remué en tous sens par ces influences différentes, l'âme du jeune homme s'agitait comme un lac sous le choc des vents contraires.

# Les inquiétudes de l'adolescence

## IV.

Vous souvient-il de ce temps où vous n'étiez plus un enfant et pas encore un homme ; aube indécise de la vie, où, comme la fleur, qui frémit inquiète entre la

nuit qui s'éloigne et le jour qu'elle ne connaît pas, l'âme soupire après la lumière d'un astre caché ? Vous souvient-il d'avoir pleuré sans cause, préférant les larmes au rire ?

Tristesse délicieuse ! Trouble charmant ! Joies accablantes ! On désire et on tremble, on espère et on doute. L'orage commence à gronder au fond des nuages qui s'amassent, et pas d'éclair. Des pressentiments tumultueux et confus ont traversé le sommeil de l'ignorance.

Éveillés en sursaut, le corps et l'âme demandent à l'esprit le secret de leurs songes. L'esprit étonné ne sait que répondre.

La nature murmure à votre oreille des paroles inconnues. Vous l'interrogez, elle se tait. Vous la poursuivez, elle s'enfuit.

On s'arrête alors découragé; puis l'on revient en arrière pour échapper à son influence énervante, et l'on tâche d'oublier ses promesses illusoires.

Mais c'est en vain. Vous lui appartenez désormais, et elle va s'acharner sur sa victime. Elle ne veut ni vous donner le bonheur, ni vous laisser le calme. Elle vous environne, vous obsède, vous envahit de toutes parts. Elle parle à tous vos sens sa langue mystérieuse, toujours inévitable. partout présente. Vous l'entendez chanter

au bord des nids, gémir dans les ruisseaux, frémir dans les feuilles, frissonner dans vos cheveux.

Fermez-vous l'oreille à ses incantations ; vous la voyez tout ensemble dormir sur les pelouses, courir éperdue dans l'écume des torrents, se balancer au milieu des nuages, palpiter avec le vol des oiseaux; vous la voyez s'embraser aux feux du midi ou rêver mollement dans un rayon de lune. Elle vous appelle, vous invite, vous entraîne au partage de ses émotions; en dépit de vos efforts, elle verse en vous son ivresse et vous pénètre de ses langueurs.

Au-dedans de vous-même, si vous cher-

chez un refuge, vous la retrouvez encore, face à face et plus puissante, déchaînant des tempêtes intérieures.

Le cœur s'est gonflé et roule sur lui-même comme une mer irritée. Le sang qui s'en échappe se précipite à flots pressés dans les artères, les pousse, les heurte, pour s'ouvrir une issue, et, n'en trouvant pas, finit par refluer plus impétueux vers sa source. La vie s'amoncèle et fait sous son poids plier l'organisation.

Malade de sa force, à la fois fatigué et altéré du repos, ayant trop de tout et n'ayant assez de rien, insatiable et dégoûté, l'adolescent ne sait ni quel aliment donner à son exubérante activité, ni

quel remède à ses souffrances. Il se débat dans les convulsions de sa jeunesse; il se dévore emprisonné dans un cercle de feu.

Le passé est fermé; l'avenir n'est pas encore ouvert. Les plaisirs d'autrefois sont devenus des ennuis. L'ardeur des nouveaux désirs a fait pâlir les anciennes affections. Plus de goûts, des caprices.

La pensée flotte incertaine. L'âme trop pleine se croit vide. Elle ignore ses facultés et ne sent que ses besoins. Elle attend, dans une anxiété douloureuse, qu'on vienne au secours de sa puissance. Riche indigente, elle cherche un cœur généreux qui veuille bien la débarrasser de ses tré-

sors; elle sollicite l'aumône de la pitié, ne sachant pas qu'elle porte l'amour.

Amour sans objet, sensation aveugle, vague sentiment, instinct de l'être qui tend à se compléter. Il suivra la première pente venue et s'arrêtera à la première rencontre du hasard, peut-être pour toujours, pour un instant peut-être.

Parmi les eaux qui descendent des montagnes, les unes se fixent dans le creux d'un rocher, à quelques pas de leur source, s'endorment et s'évaporent; d'autres vont plus loin s'enfuir dans les sables ou se corrompre dans les marécages; celles-ci, plus heureuses après s'être purifiées dans leur cours, arrivent au sein d'un beau lac et

s'y reposent, réflétant le ciel ; celles-là, de chute en chute, de détour en détour, à travers mille méandres, cascades, ruisseaux, torrents, rivières et fleuves, tantôt bourbeuses, tantôt limpides, toujours mobiles,toujours inquiètes,battant leurs rives et entraînant leurs lits, marchent sans cesse jusqu'à ce qu'elles se perdent dans l'Océan.

Don Juan traversait alors cette crise violente et féconde où l'homme s'enfante lui-même à la vie des passions.

Chaque jour lui enlevait sans compensation apparente quelque chose de son heureuse insouciance. Il se désintéressait peu-à-peu de toutes ses habitudes et ne

savait à quoi rattacher son activité en déroute.

La société n'avait plus d'attraits, la solitude plus de charmes. Il ne trouvait dans le repos que l'accablement, et dans le mouvement que l'irritation. Son cheval avait beau dévorer l'espace, il n'allait jamais assez vite. L'ombre avait perdu sa fraîcheur. Les eaux glacées du fleuve ne pouvaient éteindre les ardeurs de son sang. La brise semblait s'enflammer au contact de son front et augmentait sa fièvre.

En vain cherchait-il des distractions dans l'étude. Les livres restaient muets ; et, tandis qu'il enchaînait son regard à ces lettres mortes, sa pensée insaisissable vagabondait

à travers l'inconnu. La nuit continuait le jour; et ses rêves, transformés en songes, venaient le poursuivre au plus profond de son sommeil.

Sentant que quelque chose lui manquait, et ne sachant que désirer, il se prenait à regretter son existence d'autrefois, ses jeux, ses chères compagnes.

On voit souvent les individus, ainsi que les peuples, chercher dans le passé la solution des difficultés présentes, comme si hier savait le secret de demain, comme si la vie retournait en arrière. Ces jeunes filles auxquelles il eût voulu redemander la paix de son enfance, elles étaient devenues des femmes, et de leur côté, peut-

être, avaient à lutter contre les mêmes orages.

Tout le monde autour de lui s'apercevait de son agitation, et tout le monde en savait la cause : mais personne ne voulait la lui dire. L'amour est un mystère redoutable auquel les pères n'osent pas initier eux-mêmes leurs enfants.

Réserve maladroite, déplorable scrupule. La vertu, en se taisant, ne fait que laisser la parole au vice.

Tout s'apprend, et c'est folie d'abandonner au hasard le soin des grands enseignements. Ce furent les paroles imprudentes et parfois libertines des subalternes qui peu-à-peu révélèrent au jeune homme

le secret de son malaise et le but ignoré de ses désirs.

Son imagination avait tressailli, pressentant la vérité. Instincts et pensées, tout son être se concentra dans une seule aspiration. Une femme ! le nom bourdonnait sans cesse à son oreille ; l'image obsédait son regard ; l'idée absorbait son esprit. Il palpitait en proie au démon de la volupté.

Fasciné, transporté, éperdu, il cherchait partout, il poursuivait, l'âme et les bras tendus, ce nouvel objet de tous ses vœux.

Mais, au moment de l'atteindre, il reculait effrayé. C'est une infirmité de notre nature de ne point oser croire à son bonheur. Nos craintes grandissent en propor-

tion de nos désirs, et l'inquiétude marche, ombre acharnée, sur les pas de l'espérance.

Derrière ce voile d'innocence à peine soulevé d'une main tremblante, don Juan avait vu s'agiter des apparitions gigantesques. Illusions de son ignorance qu'il prit pour des réalités. Il confondait le plaisir avec l'amour et rêvait dans l'amour d'ineffables jouissances, une ivresse inépuisable et comme une anticipation des béatitudes célestes.

Une telle félicité, suprême et surhumaine, lui semblait par cela même impossible. Il avait peur de ne la jamais obtenir, ou d'en mourir, s'il l'obtenait.

Ce n'est pas qu'il eût porté ses vœux trop haut, et que, téméraire dès le début, il aspirât à l'honneur d'une conquête difficile. Non, tous les commencements sont petits; tous les commençants sont modestes, parce qu'ils doutent.

Lui, dont l'indifférence allait bientôt dédaigner les femmes les plus accomplies; à qui le monde un jour devait ne plus suffire; à cette heure, ambitieux de peu et facilement enthousiaste, il se passionnait pour une créature en tous points assez médiocre. Mais l'objet n'importe pas en soi : tout consiste dans l'idée qu'on s'en fait. Les choses ont la valeur qu'on leur prête. La vie n'est qu'une affaire de proportion.

Le jardinier du château avait une nièce, nommée Rosa. Ce n'était pas une merveille. Elle avait seulement la beauté du diable : œil vif, teint frais, taille souple, et quinze ans. Pour les jeunes gens,qui ont le diable au corps, cela suffit.

Juan trouvait cette fille charmante, et peut-être incomparable.

Comme il la désirait, il croyait l'aimer. Il eût volontiers, pour l'obtenir, donné son riche domaine d'Albarren, et son âme par dessus le marché. C'était trop; mais il n'imaginait pas que ce fût assez.

Il ne savait quelles paroles, quels moyens employer pour attendrir cette beauté, peu farouche cependant. Il préparait, en son

absence, les discours les plus éloquents et les résolutions les plus énergiques. Mais, en face d'elle, il ne trouvait plus que des soupirs.

A peine risquait-il le langage des yeux. Soupirs et regards, la jeune fille y répondait consciencieusement. Mais elle ne pouvait davantage; et tous deux se consumaient dans une ardeur muette, n'osant, l'un demander ce qu'il voulait obtenir, l'autre proposer ce qu'elle eût accordé de grand cœur.

La fortune y mettait pourtant de la bonne volonté. Nos amoureux se rencontraient partout et à toute heure, souvent seuls, dans le jardin, aux détours des sen-

tiers, sur la lisière des bois, sous les galeries désertes du château.

Mais toujours embarrassé, toujours retenu par une fausse honte, flamme au-dedans, glace au dehors, oppressé de son silence et impuissant à le rompre, Juan laissait échapper l'occasion, sauf à la regretter, quand elle était partie.

Une fois seul, il se dédommageait de son mieux, mais assez pauvrement, de la contrainte qu'il s'était imposée, donnant libre carrière à son mécontentement de lui-même, ne pouvant donner que le change à sa passion. Il s'accablait de reproches, hélas! inutiles; il racontait ses peines aux étoiles, qui ne s'en inquiétaient

guères; il rouait de coups les buissons et les arbres qui n'en pouvaient mais; il couvrait de baisers emblématiques, partant stériles, les fleurs qui portaient le nom de sa belle. Le jardin payait pour la jardinière, et personne n'y trouvait son compte.

La morale en action.

## V.

Juan se promenait un soir, au clair de la lune, sous la fenêtre de la jeune fille, regardant une petite lumière qui tremblait derrière le rideau. La lumière s'éteignit.

Juan soupira, et, pressant sur ses lèvres une rose qu'il tenait à la main :

— O Rosita ! — s'écria-t-il, — ô ma.. —

Il fut interrompu par un violent éclat de rire, et se retourna brusquement, prêt à châtier vertement l'insolent qui osait troubler d'une façon si peu congrue son extase amoureuse.

Mais il s'arrêta tout penaud en reconnaissant son oncle.

— Benêt ! — fit Jorge, riant toujours.

Mais il reprit bientôt son sérieux ; et, mettant la main sur l'épaule de son neveu :

— Mon pauvre garçon, — lui dit-il, — j'ai vraiment pitié de toi. Depuis trois

mois, tu souffles, tu tournes, tu te trémousses, tu maigris, tu jaunis. Cela n'a pas le sens commun. Tu as envie de cette fille, n'est-ce pas ? —

Juan ne répondit pas.

— Mon Dieu! — continua le digne oncle, — je ne t'en fais pas un crime; c'est tout simple. Je n'ai pas voulu t'en parler jusqu'à présent, pour qu'on ne vînt pas me reprocher plus tard de t'avoir débauché. J'ai bien assez de porter mes fredaines, sans me mettre les tiennes sur le dos.

J'espérais d'ailleurs que tu saurais te tirer d'affaire tout seul. Mais puisque le

cœur te manque, il faut bien t'encourager un peu.

Au diable la vertu de ceux qui laissent crever leurs amis à la peine, pour la plus grande gloire de Dieu! Donc, puisqu'il faudra tôt ou tard en venir à tes fins, je te conseille d'en finir tout de suite. Allons, monte chez elle.

— Moi, mon oncle, chez elle ?

— Qui donc, et chez qui? Ne dirait-on pas que je te parle d'aller chez le Grand-Turc? Voyons, à quoi en es-tu avec elle ?

— A rien.

— Ce n'est guère. Mais je crois que tu exagères en moins. Ne lui as-tu jamais parlé ?

— Oh! si.

— Que lui as-tu dit?

— Je ne sais pas.

— C'est peut-être à moi de le savoir? Lui as-tu dit que tu l'aimais?

— Je crois le lui avoir donné à entendre.

— Elle aura entendu. Et qu'a-t-elle répondu?

— Rien, hélas!

— C'est bon signe

— Vous croyez?

— J'en suis sûr. Lui as-tu demandé si elle t'aimait?

— Oui, une fois.

— Qu'a-t-elle répondu?

— Rien.

— Tant mieux.

— Tant mieux ?

— Certainement. Une femme qui ne dit pas non, dit oui. Elle t'aime.

— Ce n'est pas possible.

— C'est sûr. Eh! pardieu! je serais curieux de voir qu'elle ne t'aimât pas, cette pécore!

— Mon oncle!

— Je ne veux rien lui dire de désagréable ; calme-toi. Mais elle serait, en vérité, par trop difficile. Un charmant jeune homme, tout neuf, riche, et son maître! Que diable! qu'est-ce qu'il lui faudrait donc? Un archevêque?

Elle t'aime, je t'en répond. Elle ne te l'a pas dit, parce que les femmes ne disent ces choses-là que quand il est inutile de les dire. Mais elle te l'aura laissé voir de quelque façon, hein? Tu n'as pas besoin de faire le discret avec moi. Ce n'est pas une infante. D'ailleurs, je n'en soufflerai mot à personne, foi de commandeur!

Ne s'est-il rien passé entre vous qui doive te donner bon espoir? Raconte-moi tout. Je te dirai franchement mon avis.

— Je ne me rappelle rien.

— Rien? Cherche dans tes souvenirs. T'a-t-elle embrassé?

— Non, mais...

— Mais elle s'est laissée embrasser ?

— Pas précisément.

— Précise alors.

— L'autre jour, vers deux heures, comme il faisait très-chaud, je suis descendu à la source qui est au bas de la colline, pour m'y rafraîchir et me reposer à l'ombre des rochers.

En m'approchant, j'ai vu Rosita qui ramassait des herbes, agenouillée sur l'autre bord. J'ai marché doucement sur le gazon, pour ne pas la déranger. Arrivé en face d'elle, je me suis appuyé contre un arbre et je l'ai regardée. Qu'elle était jolie !

Au bout de cinq minutes, elle m'a vu

dans l'eau et s'est mise à sourire. Cela m'a enhardi, et je lui ai envoyé un baiser, toujours dans l'eau.

— Voilà le tort. Les baisers se perdent dans l'eau, comme les coups d'épée. Et qu'a-t-elle fait ?

— Elle a rougi et reculé vivement la tête. Puis, elle a ramassé les herbes dans son tablier, et, sans me regarder, elle a repris le chemin du château.

— Vite?

— Au contraire, très-lentement.

— C'était te dire de courir après elle.

— Je n'ai pas osé. Je craignais de lui avoir fait de la peine.

— Un baiser ne fait jamais de peine à

une jolie fille. C'est un hommage rendu à sa beauté. Si elle prend l'air fâché, c'est pour se donner de l'importance. Tu lui as fait plaisir.

— J'avais fini par l'espérer. Mais, le lendemain, j'ai bien vu que non. Je l'ai rencontrée qui s'en allait au moulin, montée sur un âne. Je lui ai demandé, si elle voulait que j'allasse avec elle, et, comme elle ne disait pas non...

— Qui ne dit mot consent.

— J'ai sauté en croupe derrière elle.

— Bien ! et tu lui as passé le bras autour de sa taille pour te soutenir ?

— Oui, mon oncle.

— Je parierais qu'elle s'est mise à trembler?

— Nous tremblions tous les deux. J'aurais voulu lui parler, mais je ne pouvais pas. Elle ne disait rien non plus.

— Décidément, elle n'est pas bavarde. J'en suis bien aise pour toi.

— Le cœur me battait violemment; des nuages me passaient devant les yeux. Enfin, n'y tenant plus, je l'ai embrassée.

— Très-bien! Et alors?

— Elle a poussé un cri en pâlissant, et j'ai cru qu'elle allait s'évanouir.

— Tu l'as fait revenir à elle?

— Non, je me suis sauvé.

— C'est adroit, c'est galant. Faire éva-

nouir une femme et la planter là ? Ah ! mon pauvre garçon ! la petite doit avoir de toi une bien triste opinion.

— Hélas ! je ne le sais que trop, mon oncle : et, depuis ce temps-là, je n'ai plus osé lui adresser la parole.

— Ce n'est pas le moyen de rétablir tes affaires. Parlons raison. Tu es un nigaud. La Rosita ne peut pas faire les avances ; elle est trop jeune pour entreprendre des éducations. Tout ce qu'on peut raisonnablement lui demander, c'est de se laisser faire ; et elle ne me paraît pas trop sauvage. C'est à toi de l'apprivoiser tout-à-fait, et je te conseille de te dépêcher : autrement, quelqu'un s'en chargera à ta

place. Il faut cueillir les fruits mûrs, si l'on ne veut pas qu'ils s'en aillent dans la main du premier passant. Monte chez elle.

— Mais, mon oncle, sa porte doit être fermée.

— Tu frapperas.

— Mais si elle me demande ce que je veux, que répondrai-je ?

— Que tu veux lui parler, que tu es malade, la première chose venue. Il ne faut qu'un prétexte.

— Mais elle ne m'ouvrira pas.

— Si fait. Il est écrit : Frappez et l'on vous ouvrira. Que risques-tu, d'ailleurs ? Elle ne te mettra pas à la porte, puisque

tu y seras déjà ; elle ne peut que t'y laisser. Tu n'as rien à perdre.

— Mais...

— Mais, que le diable t'emporte, avec tous tes mais ! Je suis vraiment bien bête de me donner tant de mal pour une affaire qui ne me regarde pas. Qu'ai-je à gagner? Des reproches, tout au plus.

On viendra me chanter, après, que j'ai corrompu ton innocence, tandis que je ne pense qu'à te tirer d'embarras. Mais on perd son temps et sa peine avec un niais qui s'entête dans sa niaiserie.

Tiens! arrange-toi comme tu pourras ; pâtis, si ça t'amuse ; tombe malade si tu en as envie, et laisse-moi tranquille.

— Mon oncle ! mon oncle ! pardonnez-moi. C'est que...

— Quoi encore ?

— Je me ferais scrupule de lui ravir l'honneur.

— L'honneur d'une jardinière ! Je te trouve adorable. Bonsoir. —

Jorge fit semblant de s'en aller. Mais, arrivé sous la galerie, il se cacha pour voir ce que ferait son neveu.

Celui-ci resta d'abord immobile ; puis il se dirigea à pas lents vers l'escalier qui conduisait à la chambre de Rosa. Mais, au moment d'y mettre le pied, il s'arrêta et fit une nouvelle pause.

Ensuite il se mit à marcher dans la

cour, passant et repassant devant l'escalier, tournant autour, s'en éloignant et s'en approchant. Il s'arrêta une dernière fois, comme pour prendre haleine, et finit par monter brusquement.

— Allons donc ! — dit Jorge entre ses dents.

Après quelques minutes d'attente, il allait se retirer, quand il vit Juan reparaître précipitamment à la porte de l'escalier :

— Ah ! mon Dieu ! — dit-il d'une voix étouffée, en se laissant tomber sur la dernière marche.

— Qu'est-ce que c'est ? — lui demanda Jorge qui venait d'accourir.

— Ah ! mon oncle !

— Qu'y a-t-il ? serais-tu blessé ? —

Juan secoua la tête en portant la main à son cœur.

— Est-elle morte ? — reprit Jorge.

— Plût à Dieu !

— Le souhait est chrétien Qu'a-t-elle donc fait ? Elle ne t'a pas battu, peut-être ?

— Mon oncle, il y a, — je l'ai entendu, j'ai entendu sa voix, — c'est horrible.

— Quoi ?

— Il y a un homme dans sa chambre.

— Un homme dans... —

Jorge s'arrêta, pris d'un fou rire.

Quoique cet accès de gaîté lui semblât

intempestif et scandaleux, Juan n'osa pas s'en plaindre. et se contenta de maugréer en dedans.

Jorge n'en devina pas moins sa mauvaise humeur, et, de plus en plus diverti :

— Mon pauvre neveu, — lui dit-il, — avoue que tu m'en veux beaucoup, comme si c'était ma faute. Tu me traites à part toi d'insensible et de barbare ; tu m'accuses d'insulter à ton malheur. Tu as tort. Le malheur est petit, et l'aventure est fort drôle. Tu ferais mieux d'en rire avec moi. —

Juan ne profita pas de l'invitation et laissa son oncle rire tout seul.

— Et l'homme, —reprit celui-ci, quand

il s'en fut assez donné, — l'homme en question, ton heureux rival, quel est-il?

— Je n'en sais rien, — répondit Juan d'un ton boudeur.

— Il faut le savoir. Suis-moi.

— Où allez-vous, mon oncle?

— Chez la Rosita, pardieu!

— Qu'allez-vous faire?

— Une equête.

— Qu'il ne lui soit fait aucun mal à cause de moi, mon oncle! Je vous prie, je vous supplie...

— Me prends-tu pour un goujat, par hasard? Je sais comment il faut agir avec les femmes, mon neveu, et ce ne sera pas moi qui te conseillerai jamais une vi-

lenie. Sois tranquille ; ce que j'en veux faire n'est que pour mon instruction, et pour la tienne surtout. Viens. —

Ils montèrent l'escalier ensemble, Jorge fort guilleret, Juan très-penaud.

Arrivé à la porte de la jeune fille, Jorge frappa, et, comme on ne répondait pas :

— Ouvre, ma mignonne, dit-il assez haut ; c'est moi, don Jorge. Je sais qu'il y a un homme chez toi, et c'est pour cela que je demande à entrer. Je ne veux point te nuire ni t'affliger ; je tiens seulement à voir ce galant, rien de plus. Ouvre donc en toute confiance. —

Même silence dans la chambre.

— Ne nous fâchons pas, petite, — re-

prit Jorge d'une voix plus sévère. — Ouvre de bonne volonté, ou j'ouvrirai de force. Si tu tardes une minute de plus, j'enfonce la porte, je fais du bruit, j'appelle mon frère et ton oncle, qui ne plaisantent ni l'un ni l'autre sur le chapitre de la morale. Prends ton parti, et vivement. —

Quelques paroles furent échangées à voix basse dans l'intérieur; puis la porte s'ouvrit brusquement, et un homme s'élança dans le corridor. Par malheur, il s'en alla donner dans le capitaine, qui l'empoigna vigoureusement et le colla contre le mur.

— Bien combiné, mon camarade; — s'écria celui-ci, — mais mal exécuté. Tu

as voulu forcer mes lignes, mais je te fais prisonnier. Maintenant il faut me suivre jusqu'à cette fenêtre, pour que je constate au clair de lune l'importance de ma prise. Pas de résistance, ou je t'assomme. Marche. Tu ne dois pas avoir honte de montrer ton minois, mon gaillard. Pour avoir plu à cette jolie fille, il faut que tu sois beau garçon. —

Il traîna le captif auprès de la fenêtre, et reconnut un des piqueurs du comte.

— C'est toi, Ginesillo? Très-bien. Ah! monseigneur de la meute, vous vous passez de ces morceaux! Tu devrais pourtant savoir que les chiens sont battus quand ils

touchent au gibier. Au chenil, maroufle, au chenil ! —

Et il congédia à grands coups de pieds le pauvre diable, qui s'enfuit sans demander son reste.

— Quant à toi, ma fille, — continua-t-il en s'adressant à Rosa, — tu as tort de pleurer, quoique ce soit la coutume en pareil cas. Nos intentions ne sont rien moins qu'hostiles. Nous sommes,venus, mon neveu que voilà et moi, te remercier de la leçon que tu lui as donnée, et nous te prions d'accepter ce léger gage de notre reconnaissance. —

Il lui mit sa bourse dans la main, sans

qu'elle trouvât geste à faire ni mot à dire.

— Maintenant, adieu et bonne nuit. Je pense que personne ne viendra cette nuit interrompre ton sommeil. —

Là-dessus il sortit, emmenant son neveu qui avait assisté, bouche béante, à toute cette scène, aussi confus que les coupables eux-mêmes.

Ils descendirent l'escalier en silence; mais, arrivé dans la cour :

— Eh bien? — s'écria Jorge en se croisant les bras, — qu'en dis-tu, mon garçon? Craindras-tu encore d'attenter à l'honneur des jardinières ou autres? Car toutes les femmes sont les mêmes; ex-

cepté ta mère, qui est un ange, je n'en connais pas une d'honnête. Toutes ont eu, ont ou auront des amants. Et le plus tôt pour elles, c'est le mieux, comme pour nous, du reste. Nous ne valons pas mieux qu'elles, elles ne valent pas mieux que nous. Quoi qu'en disent les cafards, nous n'avons rien de mieux à faire ici-bas qu'à nous divertir. Règle-toi là-dessus.

Tu as tout ce qu'il faut pour être heureux. Tu es bien fait, bien né, bien portant et riche. Profite de la jeunesse. Elle passe vite.

Vois, j'ai à peine quarante ans, et déjà mes cheveux tombent et mon nez devient rouge. Avant longtemps je ne serai plus

bon à rien, qu'à boire, si toutefois l'estomac résiste, comme je l'espère. Ne perds donc pas de temps. Ne t'amuse plus à envoyer des baisers dans l'eau, ni à te sauver quand les femmes s'évanouissent. Avec elles, ce qui est différé est perdu. Celle-ci n'a que quinze ans; elle n'était pas pressée. Eh bien ! plutôt que de t'attendre, toi un gentilhomme charmant, elle a pris ce valet de chiens, parce qu'il était là. Elle aurait pris le diable, s'il se fût présenté le premier.

Ne manque jamais l'occasion, s'il se peut, et paie d'audace; c'est la meilleure des monnaies. Ces petites créatures aiment à être un peu violentées; elles ont

de la sorte les profits du plaisir et les honneurs de la vertu. C'est tout bénéfice.

Il se fait tard, je vais me coucher. Tu as reçu une leçon; je l'ai payée; elle t'appartient en toute propriété; tâche d'en tirer parti. Les bonnes leçons, à ton âge, valent mieux que les bonnes fortunes. Les unes mènent d'ailleurs aux autres.

Je te souhaite une bonne nuit. Médite bien cette aventure avant de t'endormir; et, en te réveillant, rappelle-toi que tu as une revanche à prendre. —

Voilà un oncle étrange, n'est-ce pas? Étrange comme la vérité. Il n'est pas un jeune homme qui ne rencontre à ses pre-

miers pas, un conseiller semblable, pire souvent.

Don Juan, en outre, jouait de malheur. Tout conspirait contre sa naïveté. Le hasard donnait raison au scepticisme de son mentor. La première femme à laquelle il s'adressait se trouvait justement une coquine.

Or, quelle que soit la main qui porte le coup, la cicatrice reste.

# L'émancipation.

## VI.

A quelques jours de là, Juan se trouvait avec son oncle au château de Bib-al-Djebel.

— Tu auras demain dix-sept ans, mon fils, — dit Gomelès ; — c'est le terme que

j'ai fixé à ton éducation. Voyons ce que tu sais faire.

Don Jorge, voudrez-vous bien nous accompagner? —

Tous trois se dirigèrent vers une grande cour qui servait de manége.

— Akufa! — cria Gomelès.

— Voilà, maître. —

Et l'on vit apparaître un nègre, vêtu seulement d'un caleçon blanc.

— Amène Réfif bridé et sellé. —

Le nègre s'inclina et entra en courant dans une écurie séparée.

Bientôt on entendit un mélange confus de hennissements, de cris et de coups de pieds.

Puis la porte s'ouvrit avec fracas et donna passage à l'homme et au cheval. Le cheval marchait sur les pieds de derrière ; l'homme s'avançait suspendu à la bride.

Tous deux se mirent à tourner ainsi dans la cour, luttant d'énergie et de violence.

— Le bel animal ! — s'écria Juan.

— Le plus beau peut-être qu'il y ait en Espagne, — répondit Gomelès. — Jambes grêles fortement attachées, large poitrail, petite tête, crinière démesurée, l'étoile blanche du front qui contraste si bien avec cette robe noire, tout prouve qu'il est de noble race. Il descend en ligne directe de ces coursiers de l'Hedjaz qui portèrent,

de victoire en victoire, mes glorieux ancêtres de la Mecque à Narbonne.

Regarde-le. Il a cinq ans, l'âge de la force ardente. Il est indompté et jusqu'à présent indomptable. Personne ici n'ose le monter. L'oseras-tu ? —

Juan, qui était venu à cheval, avait bottes, éperons et cravache. Pour toute réponse il courut à Réfif, empoigna la crinière de la main gauche, de la droite le pommeau de la selle, et d'un bond s'élança sur le dos du fougueux étalon.

— Lâche tout ! — cria-t-il aussitôt au nègre.

Celui-ci hésitait.

— Lâche donc ! — répéta Juan irrité, en levant sa cravache.

Akufa jeta un regard sur son maître, lâcha la bride et s'enfuit.

Réfif resta un moment immobile, comme étonné d'une telle audace.

Tout-à-coup il bondit des quatre pieds à la fois. Juan reçut la secousse sans broncher.

A peine retombé, il fit sentir l'éperon au cheval pour le porter en avant. Mais, au lieu d'avancer, celui-ci se raidit sur les jambes de devant, en baissant la tête, et se mit à ruer violemment. Deux vigoureux coups de cravache firent justice de cette rébellion.

Le cheval passa d'un extrême à l'autre et se cabra tout droit. Juan se coucha sur son cou, lui rendant tout, et en même temps lui enfonça les éperons dans le ventre.

Réfif poussa un cri aigu et partit comme une flèche.

— Bravo! bravo! — s'écrièrent à la fois l'oncle et le parrain.

Mais au même instant leur enthousiasme se changea en terreur.

L'animal, arrivé au milieu de la cour, fit brusquement un crochet et s'élança sous une voûte basse qui donnait sur l'esplanade. Juan essaya vainement d'arrêter l'animal furieux.

Jorge et Gomelès poussèrent un cri désespéré, voyant déjà la tête du jeune homme se briser contre le mur supérieur. Mais, se renversant en arrière et à moitié couché sur la croupe, il disparut sain et sauf encore dans la profondeur du porche.

Les deux hommes se serrèrent convulsivement la main, tremblant de tous leurs membres, eux qui n'avaient jamais connu la peur, et retenant leur souffle.

Un instant après, ils respirèrent en voyant leur protégé reparaître de l'autre côté, ferme et droit sur la selle.

Leur joie fut de courte durée. Après avoir traversé à fond de train la plate-for-

me extérieure, cheval et cavalier s'engouffrèrent en tourbillonnant dans le chemin tortueux , accidenté, bordé de précipices, qui descendait du château vers la plaine.

Cependant, honteux de leur faiblesse, les deux guerriers voulurent cette fois faire bonne contenance.

— Le voilà maintenant en route, — dit Jorge, — il n'a plus qu'à marcher devant lui.

— Oui, — répondit Gomelès, — il n'y a plus rien à craindre. — Comment se porte don Rodriguez? J'aurais dû m'informer plus tôt de sa santé. Veuillez m'excuser, don Jorge.

— Mon frère se porte bien, la comtesse aussi. Que vois-je remuer là-bas sur cette roche?

— Ce sont les lavandières du château qui ont étendu là leur linge. Il ne faut pas vous inquiéter.

— Moi, m'inquiéter! vous ne me connaissez guère. D'ailleurs, Juan est un cavalier consommé, grâce à vous. Il y a longtemps que je n'ai eu l'honneur de voir dona Casilda, votre épouse bien-aimée. Va-t-elle bien?

— Parfaitement, je vous rends grâces.

— Et votre fille, la belle Maryem, cette chère enfant, pourquoi ne nous la mon-

trez-vous jamais? Juan n'ose pas vous en parler. Mais il regrette fort de ne pas la voir. C'était, de ses petites camarades, celle qu'il aimait le mieux.

— Quoique chrétien, don Jorge, et bon chrétien, je l'espère, j'ai conservé certaines habitudes d'autrefois. Il me semble convenable que les femmes, et surtout les jeunes filles, vivent renfermées dans l'intérieur de la famille. La retraite convient à la pudeur. N'avez-vous rien entendu?

— Le cri d'un corbeau peut-être. —

Ils se promenèrent un quart-d'heure en silence, étouffant leurs soupirs, je-

tant sur la vallée des regards furtifs et inutiles.

— Tenez! don Juan, — s'écria enfin Jorge; — nous cherchons vainement à nous tromper, à nous rassurer l'un l'autre. Je frémis, et vous aussi.

— Ah! malheureux que je suis! — s'écria Gomelès à son tour; — c'est moi qui l'ai jeté dans ce péril. Qu'avais-je besoin d'éprouver son courage? Ne le connaissions-nous pas? Son adresse, ne pouvais-je l'exercer autrement? Un animal furieux! c'est une folie, c'est un crime. Pauvre cher enfant! s'il se tue! —

Il n'acheva pas. Mais le bouleversement de sa physionomie en disait assez.

— Je n'y puis plus tenir, — reprit Jorge au bout d'un instant : — je vais à sa rencontre.

— Oui, — répondit Gomelès, — cherchons-le. —

Ils sortirent ensemble du château. Mais, à peine arrivés sur l'esplanade, ils s'arrêtèrent en entendant le galop lointain d'un cheval.

— C'est Réfif ! — s'écria Gomelès. — S'éloigne-t-il? S'approche-t-il?

— Il revient.

Pourvu qu'il ne revienne pas seul ! —

N'osant pas faire un mouvement ni dire un mot, l'œil et l'oreille tendus vers l'entrée du chemin, ils attendirent, en proie à une

horrible anxiété, l'arrivée du cheval, qui accourait à grand bruit.

Quelques minutes après, il apparut avec son cavalier sur le dos. L'oncle et le parrain ne purent retenir un cri de joie.

Mais, ce tribut payé à la faiblesse paternelle, ils reprirent une attitude indifférente, ne voulant pas laisser soupçonner leur inquiétude à celui qui en était l'objet, assez honteux déjà de se l'être témoignée l'un à l'autre.

Ardent et calme à la fois, l'œil en feu, la narine dilatée, la tête haute et droite, Juan pressait de l'éperon le cheval couvert de sueur, d'écume et de sang. Il le conduisit au grand galop jusqu'en face de ses

deux amis, et l'arrêta brusquement d'une saccade.

Le pauvre Réfif, déjà vaincu, courba la tête avec un frémissement douloureux et plia sur ses jarrets de derrière. Juan se mit alors à le flatter de la main et de la voix.

Il méritait certainement, il attendait peut-être des félicitations. Il fut accueilli par une raillerie.

— Je vois, — lui dit son oncle, — que les chevaux t'effraient moins que les ânes. —

Juan rougit jusqu'aux oreilles.

— Que voulez-vous dire? — demanda Gomelès étonné.

— Rien, rien, — répondit Jorge en clignant de l'œil, — une aventure d'enfance qui ne vaut pas la peine d'être racontée. —

Juan respira. Il lui en eût trop coûté de paraître ridicule aux yeux de son héroïque parrain.

— Eh bien ! mon fils, — dit Gomelès, — que dis-tu maintenant de Réfif ?

— C'est un excellent cheval, — répondit simplement le jeune homme, — mais il a besoin d'être vigoureusement mené.

— Tu es le cavalier qu'il lui faut. Je te le donne. — Akufa ! —

Le nègre accourut.

— Toi et Réfif, vous appartenez désor-

mais à mon filleul. Soyez pour lui de fidèles serviteurs : il sera pour vous un bon maître. —

Akufa s'approcha de Juan et lui baisa le pied. Juan sauta à bas du cheval, donna sa bourse à l'esclave, lui remit les rênes et alla baiser la main de son parrain.

De là, Gomelès mena son filleul et son ami dans la salle des panoplies.

Cette salle, que gardait nuit et jour une sentinelle, était remplie d'armes de toute espèce : armes à feu, armes de trait, armes offensives et défensives; écus, boucliers, targes et rondaches; heaumes et casques; gorgerins, cuirasses, hauberts, haubergeons et cottes de mailles; bras-

sarts et gantelets ; cuissarts et jambarts ; épées à deux mains, estocs, rapières, dagues, poignards, stylets et miséricordes ; lances et piques ; haches et masses ; arcs, arbalètes et cranequins ; arquebuses, haquebuttes, espingardes, pierriers, canons et fauconneaux ; — huilées, fourbies, aiguisées ; artistement disposées de toutes façons, tapissant les murs, relevées en guirlandes, arrondies en cercles ou rayonnant en étoiles, groupées en faisceaux, montant à l'assaut des piliers, suspendues au plafond, menace perpétuelle, ou jonchant le sol comme des vaincus ; lames cachées au fourreau, pointes hérissées, crosses renversées, gueules béantes : tous

les instruments, toutes les formes, toutes les attitudes ; arsenal et musée tout ensemble, où la guerre renfermait ses ressources et déployait son luxe.

Juan n'avait jamais contemplé sans admiration cette collection magnifique. Le cœur lui battit en entrant. Il prévoyait un beau présent, à la suite d'une épreuve difficile.

— Prends une épée, — lui dit son parrain en s'arrêtant devant un mannequin revêtu d'une armure complète.

— Laquelle?

— La première venue. —

Juan détacha du mur une large épée.

— Maintenant, — reprit Gomelès, — essaie-la sur l'armure. —

Juan fendit le casque d'un revers.

— Le casque ne valait rien, — dit-il avec une indifférence jouée.

— Et la cuirasse ? —

Juan la faussa d'un violent coup de taille.

— Elle ne vaut guère mieux.

— Hum ! — fit Jorge.

— En voici une meilleure, — dit Gomelès en faisant quelques pas. Frappe. —

Cette fois ce fut l'épée qui vola en éclats.

— Décidément, l'estoc ne valait pas non plus grand'chose.

— Prends-en un autre. —

Juan fit encore quelques essais, brisant tantôt une arme, tantôt une autre.

— Allons, — dit Gomelès en souriant, je vois que tu es difficile ; il te faut des instruments de choix. Attends. —

Il alla chercher une longue et forte épée à fourreau d'argent doré, et la remettant aux mains du jeune homme :

— Dégaîne, — lui dit-il, — et regarde. —

La lame, digne du fourreau, était damasquinée au-dessous de la garde et damassée du haut en bas.

— Si elle est aussi bonne que belle ! — s'écria Juan avec enthousiasme.

— Essaie. Mais laisse-moi te désigner un objet d'épreuve convenable. Des armures ordinaires, pas une ne résisterait, et tu dépeuplerais ma galerie. —

Il conduisit Juan devant une panoplie montée, dont chaque pièce, ciselée et enrichie d'arabesques d'or, était à elle seule un chef-d'œuvre.

— Va, — lui dit-il, ne ménage ni l'épée, ni l'armure, ni ton bras. —

Juan se mit à frapper de toutes ses forces, mais sans autre résultat qu'une pluie d'étincelles.

— Te voilà vaincu, — lui dit son oncle en riant.

— Tout autre le serait comme lui, —

répartit Gomelès. — Autant vaudrait heurter un marteau sur une enclume. L'armure et l'épée sont également à l'épreuve.

L'épée a été trempée à Damas et donnée à mon père par le soudan d'Égypte. L'armure a été forgée à Fez ; c'est un présent de l'émir de Maroc. L'une et l'autre m'ont accompagné, protégé, servi dans mes combats.

Jamais l'armure ne livrera passage à un fer ennemi ; jamais l'épée ne trompera la main de son maître. Juan, je te les donne. —

— Merci, mon parrain, — répondit simplement le jeune homme.

Mais la reconnaissance et la joie éclataient dans tous ses gestes.

— Par ma foi ! mon drôle, — s'écria Jorge, tu as plus de bonheur que le capitaine Bayard. Il m'a raconté...

— Vous le connaissez, mon oncle ?

— J'ai eu l'honneur de le voir souvent et de le combattre quelquefois, notamment à la journée des Treize. Et je puis dire que c'est un rude joûteur, tant à cheval qu'à pied : témoin mon pauvre camarade, don Alonzo de Soto-Mayor, qu'il tua fort proprement en champ clos, nonobstant la fièvre quarte.

Il m'a raconté que, sortant des pages, et voulant paraître au tournoi de messire

Claude de Vaudray, dont au reste il emporta le prix, il fut obligé, pour s'équiper d'un roussin et d'une armure tels quels, de soutirer adroitement deux cents écus à son oncle le chanoine. Je te défierais bien, toi, d'en faire autant et pour cause.

Heureusement tu as un parrain qui vaut mieux que tous les oncles de ta famille et que tous les chanoines du monde. Il te donne du premier coup, et sans te laisser seulement la peine de demander, des armes quasi-enchantées, un cheval digne de porter un prince, et par-dessus le marché un nègre magnifiquement laid, qui est une merveille dans son genre. C'est une bonne affaire que tu fais là.

— Elle n'eût peut-être pas été bonne pour tout le monde. Il fallait gagner le cheval, et l'entreprise n'était pas sans danger : il faut maintenant gagner les armes, et la partie sera peut-être difficile. Juan, es-tu fatigué ? —

— De quoi ? — demanda fièrement le jeune homme.

— Bien dit, — répliqua Gomelès en souriant ; — il s'agit à cette heure de bien faire. Nous allons joûter ensemble.

— Moi, contre vous, Monseigneur ?

— Sans doute. Je ne puis en conscience céder mes armes qu'à un homme qui en soit digne. Il faut que le nouveau maître

vaille au moins l'ancien. En réalité, je ne te les donne pas, je te les joue.

— Monseigneur, j'aime mieux y renoncer. Jamais je n'oserai vous combattre.

— Tu as donc peur de moi ?

— De personne, Monseigneur. Mais je vous aime, vous respecte et vous admire. En levant la main contre vous, je croirais commettre une triple impiété.

— Je t'absous d'avance. Laisse donc là tout scrupule, et ne me refuse pas la première grâce que je te demande.

— Tu dois obéissance à ton parrain, — ajouta Jorge : — obéis.

— Qu'il soit fait selon votre volonté,

Monseigneur, — dit Juan avec une inclination respectueuse.

Écuyers et palefreniers accoururent à la voix du maître, et l'on s'occupa à la fois d'attacher les armures et de harnacher les chevaux.

Pendant ce temps, Jorge, nommé parrain des deux champions et juge du combat, choisissait une douzaine de lances à fer émoussé et les faisait attacher en paquet.

Au bout d'un quart-d'heure, le parrain et le filleul, complétement armés, montèrent à cheval. Jorge les accompagnait à pied, suivi d'un écuyer qui portait le paquet de lances.

Ils se rendirent tous ensemble dans la

cour du manége. L'écuyer déposa les lances à terre et se retira sur un signe de son maître.

Jorge traça avec son épé une ligne droite dans la longueur de la cour.

— Ah ! — dit-il avec un soupir,—il va se faire de glorieuses passes : car voilà de beaux et bons hommes d'armes. Je regrette de n'être pas de la partie. Mais je ferai du moins mon devoir de hérault, ne pouvant mieux faire. —

Puis il cria d'une voix forte :

— En place, Messeigneurs. Don Juan de Gomelès, à ma droite ; don Juan Ténorio, à ma gauche. Cette ligne vous servira de barrière. La joûte en trois coups de

lance. Gloire à Dieu ! Honneur aux dames ! Point de largesse aux hérauts ! Prenez du champ, Messeigneurs, et attendez le signal.

— Un mot auparavant, — dit Gomelès, si le juge du camp veut bien permettre.

— Le juge du camp permet.

— Eh bien ! don Juan Ténorio, rappelez-vous qu'une fois à cheval, la lance en main et la visière baissée, il n'y a plus ni âge, ni respect, ni parrain, ni filleul ; il n'y a plus que deux guerriers en face l'un de l'autre ; il n'y a plus qu'une supériorité, celle de la force. Ne me ménagez pas, don Juan Ténorio, car, moi, je ne vous ménagerai pas. Chacun pour soi.

— Et moi pour tous, — ajouta Jorge.

— En place! en place! —

Les deux champions se dirigèrent au petit pas vers les deux extrémités de la cour, tournèrent ensuite leurs chevaux, mirent la lance en arrêt et attendirent, aussi émus peut-être que s'il se fût agi d'un véritable combat, et certainement plus embarrassés; Gomelès souhaitant la victoire à son cher élève, et pourtant résolu à la lui disputer sérieusement; Juan, désireux de vaincre et ne pouvant se décider à lutter sans réserve contre cet adversaire vénéré.

La première rencontre se ressentit de ces hésitations. Les lances se rompirent,

il est vrai, mais avec une sorte de mollesse et près du fer.

Jorge hocha la tête d'un air mécontent.

— Vous trouvez la course mauvaise, seigneur Ténorio? — demanda Gomelès.

— Vous n'y allez pas de franc jeu, —répondit Jorge, vous vous ménagez tous les deux : ce n'est pas ça.

— J'espère que nous ferons mieux cette fois.

— A la bonne heure! Voici de nouvelles lances. Reprenez du champ. Allez! —

La lutte, en effet, devint plus vive. Les chevaux galopaient franchement et les

deux lances se brisèrent en plusieurs morceaux et près de la poignée. Les deux cavaliers n'avaient pas bronché.

— Bien, très-bien! — s'écria Jorge. — Bonne course, bien rompues les lances! Mais il n'y a d'avantage pour personne. A la dernière, et faites votre devoir. C'est au dernier coup que se juge la vaillance. Voilà deux lances de frêne, droites, lourdes, fortes. Les voulez-vous ?

— Donnez, — dirent en même temps les deux adversaires.

Toute lutte, en se prolongeant, amène l'irritation, et telle qui commence par un jeu se termine par un combat.

Parrain et filleul s'étaient peu à peu ani-

més aux chocs précédents, et avaient fini par oublier leurs scrupules dans la chaleur de l'action.

En se retrouvant pour la troisième fois en face l'un de l'autre, ils ne pensèrent plus qu'à triompher d'une résistance qui grandissait en proportion de leurs efforts mutuels.

— Sonnez, trompettes! — cria Jorge d'une voix éclatante comme les trompettes elles-mêmes. — Partez, chevaliers! —

Ils partirent, tête baissée et l'éperon enfoncé aux flancs de leurs chevaux.

Gomelès, quoiqu'il eût alors dépassé la cinquantaine, n'avait rien perdu de sa vigueur.

Juan, déjà robuste, avait cette fougue de la jeunesse qui double la force.

Jorge vit une charge furieuse ; il entendit un choc terrible. Les lances avaient frappé droit au milieu des écus. Les chevaux s'arrêtèrent tremblants sous la secousse.

Juan, à moitié désarçonné, se coucha brusquement en arrière.

Gomelès n'avait pas quitté les étriers ; mais la violence du coup ayant rompu les sangles, il tomba renversé, la selle entre les jambes.

Juan poussa un cri de terreur et se jeta à bas de cheval pour aller au secours de son parrain. Jorge accourait de son côté.

Mais déjà Gomelès s'était relevé, malgré le poids de ses armes.

— Êtes-vous blessé ? — demanda Jorge avec inquiétude.

— Non, non, rassurez-vous.

— Alors, je vous prie d'excuser ce maladroit : il est assez puni par son repentir. Voyez-moi cette figure.

— Pardonnez-moi, Monseigneur, — dit tristement le jeune homme en fléchissant le genou devant son parrain.

— Te pardonner, mon enfant ! — s'écria Gomelès en le relevant, — te pardonner ! Et quoi donc ? La joie que tu me causes ? Laisse-moi plutôt te remercier et

t'embrasser. Jamais victoire ne m'a rendu aussi heureux que cette défaite.

O fils de mon adoption! fils de mon âme! regarde : je pleure d'enthousiasme et d'orgueil. Tu seras, tu es déjà tel que je te rêvais, beau, bon et vaillant. Va, je réponds de toi.

Celui qui a vaincu Sidi-Mouza peut se mesurer sans crainte avec tout le monde. Ton apprentissage est fini. Tu n'a plus besoin de leçons ni de tutelle. Je t'émancipe. Vis par toi-même. Tu es un homme maintenant.

— Pas tout-à-fait encore, — dit Jorge en souriant.

## LIVRE TROISIÈME.

---

# DÉBUTS.

## I.

### L'ENTRÉE DANS LE MONDE.

La famille Ténorio passa le printemps à Séville, où la comtesse fit faire par Antonio del Rincon le portrait de son fils.

Don Juan était alors dans la fleur de sa beauté.

— Décidément, — dit un matin Jorge à son neveu, — tu ne peux pas en rester là. Tu as dix-sept ans; la moustache commence à te pousser; tu montes à cheval comme don Alexandro, l'empereur des Grecs; tu manies la lance aussi bien que Bernal del Carpio, et la rapière mieux que moi; beau garçon du reste et point sot. Il est indécent que tu n'aies pas une maîtresse.

— Une maîtresse! — répéta Juan effaré.

— Au moins. Écoute. Tu es novice, mais non moine, Dieu merci! De mon côté, j'ai la prétention de n'être point un pédant. Nous sommes tous deux gentilshommes, bons parents et bons amis. Je puis donc, je dois même te dire la vérité. C'est aux

aînés d'instruire les jeunes, et je ne saurais, moi, ton oncle, te refuser les lumières de mon expérience.

Tu vas entrer dans le monde : il faut t'y mettre sur un bon pied. Un homme bien né se fait reconnaître à deux signes, la galanterie et la bravoure.

Si nous avions quelque belle guerre, je t'y mènerais avec moi ; je connais les bons endroits, et je t'engagerais à prendre deux ou trois drapeaux et à monter le premier sur la brèche. Mais hélas! il ne se livre plus de grandes batailles. Ce bon temps est passé. Mon général est mort, ce dieu des combats, et il a emporté la gloire dans son tombeau.

Ne pouvant plus se battre avec les étrangers, il faut bien se battre entre soi, si l'on tient à montrer du cœur et à se faire un nom. Quelques duels te sont nécessaires, je te le dis franchement : sans cela, comment prouverais-tu que tu es un vrai Ténorio?

Ce n'est pas que je te conseille les querelles. Dieu m'en garde ! Nous sommes chrétiens, après tout, et ne devons pas vouloir de mal à notre prochain. N'offense personne. Tu n'en as pas besoin.

Il y a toujours assez de tapageurs qui viennent à la rencontre des gens paisibles. Ce sont ceux-là que je te recommande, et vivement. Reçois-les de la bonne façon.

Ne cherche pas les occasions, je te le répète ; mais n'en manque pas une.

A ceux qui te regarderont de travers, demande pourquoi. Si quelqu'un te marche sur le pied, marche-lui sur le ventre. Réponds à une impertinence par un soufflet, et soutiens le soufflet par un coup d'épée.

Voilà, mon ami, comment un noble Espagnol fait ses preuves en temps de paix. La marche est bonne : je t'engage à la suivre.

Tu obtiendras de la sorte l'estime des honnêtes gens, et la tienne d'abord. On va la tête haute, quand on se sent le cœur ferme et qu'on se sait la main leste.

Là-dessus, du reste, tu ne peux avoir aucun doute. Si ton parrain t'a mis en état de joûter avec les meilleurs hommes d'armes, je t'ai mis à même, je m'en vante, de t'escrimer avec les plus habiles spadassins.

En avant donc, et raide ! Tu ne demandes pas mieux, je suppose ? —

Juan ne répondit pas.

— Que signifie ce silence, mon neveu ?

— C'est que...

— Quoi ?

— Vous l'avouerai-je ? Je crains d'avoir peur.

— Peur ! toi, tu aurais peur ? Allons donc ! Tu as répondu l'autre jour à ton

parrain que tu n'avais peur de personne, et tu le lui as, pardieu ! bien prouvé.

— J'ai dit cela sans réfléchir. Mais de sang-froid je ne sais qu'en penser.

— Je le sais bien, moi. Tu ne mens pas à ton sang, tu es brave. Je m'y connais, et je t'en réponds.

Ne t'ai-je pas vu dernièrement sauter sans hésitation sur ce furieux étalon qui aurait effrayé les plus intrépides écuyers? Ne cherches-tu pas toujours et partout le danger pour le danger?

Ne te souvient-il plus d'avoir, en cent rencontres, exposé ta vie à plaisir?

— Quelle différence, mon oncle!

La nature est une puissance inerte et

brute, qui me laisse tout loisir pour l'attaquer, et, pour la vaincre, le choix des moyens. Ses dangers n'ont rien de redoutable, n'ayant rien d'imprévu.

Je ne franchis le gouffre qu'après l'avoir mesuré. Quand je gravis un rocher, j'en connais la hauteur et l'inclinaison, et je le sais immobile. Je calcule les chances de l'entreprise, et j'en puis d'avance prédire les résultats.

Je n'ai pas non plus à craindre grand' chose d'un animal, si vigoureux et si violent qu'il soit. Sa force désordonnée doit céder à mon adresse ; ma résolution finira par dompter son aveugle fureur. La supériorité est évidemment de mon côté. Tout

dépend de moi, et je suis sûr du triomphe, pourvu que je soutienne bien la lutte.

Mais l'homme ! Que sais-je de lui ? Comment mesurer l'étendue de ses ressources et la profondeur de sa pensée ? Comment prévenir ses déterminations ?

Ame insondable, intelligence infinie, œil plein d'ombre et plein d'éclairs, tout est chez lui mystère, menace et péril. Sa froideur est un masque, sa colère une tempête, sa peur une feinte, sa fuite un piége.

Ce lâche, c'est peut-être un héros qui se cache, ou un héros qui s'ignore. Une inspiration soudaine du désespoir peut au dernier moment changer les fortunes. Le danger qu'on croyait passé revient plus

terrible. La victime va tout-à-coup se transformer en bourreau, et, au lieu d'une victoire qui semblait certaine, on ne trouve plus que la défaite et la mort. L'homme, en un mot, c'est l'inconnu, et l'inconnu, s'il faut vous le dire, mon oncle, j'en ai peur.

— C'est superbe, ce que tu dis là ; mais cela n'a pas le sens commun. Qu'y a-t-il de plus connu que les hommes? Seulement, toi, tu ne les connais pas, voilà tout. Tu ne les connais pas plus que les femmes. Tu ne connais rien.

Ce n'est pas ta faute ; tous les jeunes gens en sont là. Ils se font sur tout des imaginations absurdes ; ils prennent toutes les femmes pour des vertus et tous les

hommes pour des héros. Je t'en souhaite.

Sache, mon ami, que la bravoure est aussi rare chez les uns que la chasteté chez les autres. Je parle de la vraie bravoure, perpétuelle et complète.

Tu trouveras beaucoup de gens qui osent ceci ou cela, qui iront jusqu'ici ou jusque là: mais de ceux qui osent tout, font tout, vont partout et jusqu'au bout, qui sont toujours prêts, il ne s'en rencontre guère.

J'ai vu bien des duels et bien des batailles, et je t'affirme que, sur cent hommes qui se battent, il y en a toujours quatre-vingt-dix-neuf au moins qui aimeraient mieux faire autre chose.

On se bat généralement contraint et forcé, par devoir, par nécessité, par respect humain ; quelques-uns, et ce sont encore les plus crânes, par colère. Il y en a peut-être un sur mille qui se batte de bon cœur et pour l'agrément de la chose.

Ceux-là, les vrais braves, comme ils y vont franchement, s'en tirent bien. C'est ainsi qu'il faut être. On y trouve toutes sortes d'avantages.

Les plus hardis sont les plus redoutables et les plus redoutés aussi. Comme on les sait décidés à ne reculer jamais, on leur fait place partout. Ils mènent leurs contemporains tambour battant. C'est fort agréable.

Et que risque-t-on, au pis-aller? Sa

vie ? Mais, il faut bien, tôt ou tard, en finir d'une manière ou d'une autre, coup d'épée ou maladie, peu importe. Or, tant qu'à faire, tu m'accorderas qu'il vaut mieux mourir en brave homme qu'en vieille femme.

Tu as l'encolure et le témpérament d'un brave homme. Il faut en profiter. Bats-toi ferme et souvent, surtout en commençant.

Tu t'en trouveras bien, c'est moi qui te le dis.

— Est-ce que vous n'avez jamais eu peur, mon oncle?

—Jamais. Pourquoi aurais-je eu peur?—

Le pourquoi était difficile à trouver. Juan laissa la question sans réponse.

Jorge reprit :

— Mais il ne suffit pas d'un bon conseil : il faut encore l'occasion. Je ne veux pas te rendre service à moitié. Ce soir, sans plus tarder, je te fais faire connaissance, le verre en main, avec deux duellistes renommés et trois femmes charmantes.

— Ce soir !

— Oh ! ne te monte pas la tête d'avance. Il n'y a là rien à faire pour toi. Les hommes sont trop forts....

— Comment l'entendez-vous, mon oncle ? demanda don Juan avec une certaine vivacité.

— Là, là, ne te fâche pas, mon gaillard. Tout-à-l'heure tu craignais d'avoir peur, et voilà qu'au premier mot tu prends feu.

Qu'est-ce que je disais, hein?

Je n'ai point voulu t'humilier. Je ne te crois inférieur à ces dignes seigneurs ni en vigueur, ni en adresse, ni en courage. Mais ils ont plus d'habitude et de sang-froid. Ils seraient dangereux pour toi maintenant; plus tard, je ne dis pas.

Encore un avis, tant que j'y suis. Ne t'adresse pas, pour ta première affaire, à un duelliste connu. Si tu avais par hasard le dessous, cela te nuirait. Le dessus? On dirait que c'est par hasard, et tout serait à recommencer.

Il vaut mieux débuter par un duel heureux contre un adversaire obscur. Attaque-toi ensuite à un fameux. Si tu en viens à

bout, comme je l'espère, la première victoire doublera l'éclat de la seconde. Ce qui eût été un coup de maladroit, deviendra un coup de maître, et tu te trouveras classé en première ligne.

Cela est dit, tu comprends, en thèse générale, et sous les réserves nécessaires; car il faut avant tout se conformer aux circonstances.

Pour le moment, il ne s'agit que de passer une soirée agréable.

Don Cristoval Reinalte, chez qui nous allons, est un excellent homme, aimant la joie pour lui et pour les autres. Riche de son patrimoine, il possède en outre une des meilleures commanderies d'Alcantara.

Il dépense convenablement sa fortune, s'en faisant et lui faisant honneur, mangeant le revenu sans entamer l'avenir, sagement magnifique. Il donne les meilleurs repas de Séville, chère délicate, vins choisis, service splendide, et il en prend sa bonne part.

C'est un fin mangeur et un buveur de premier ordre ; commode à vivre du reste, pourvu qu'on ne le provoque pas : une vraie nature de taureau, calme, lente, puissante, terrible dans sa colère. Mais ces crises sont rares fort heureusement. Il faut des secousses violentes pour le tirer de son sang-froid.

Don Niceto Iglesias, notre convive, est au contraire fort chatouilleux sur le point

d'honneur; mais, quoique aimant le tapage, il ne montre guère sa susceptibilité qu'aux étrangers, et fait bon ménage avec ses camarades.

Parfait gentilhomme du reste, fort élégant de sa personne et brûlant son bien par les deux bouts. Aussi les femmes l'adorent-elles autant que les hommes le craignent.

Je le crois en ce moment d'accord avec la Pandora, une des courtisanes que tu verras ce soir.

Pandora est un nom de déesse mythologique que sa beauté lui a fait donner en Italie, où elle est allée se former. Une fille superbe à voir, mais rien de plus. Elle n'a

pas l'ombre de cœur; mais ce n'est pas son métier d'en avoir. Il n'y a pas à espérer de lui plaire. L'amour est avec elle une affaire d'argent.

Don Niceto ayant pris les devants, il ne serait pas convenable d'aller sur ses brisées. Si elle te plaît, tu prendras date. Mais tu me consulteras en ce cas sur les arrangements.

Je n'entends pas que tu fasses de folies.

Pour les deux autres, Soledad et la Malaguena, je n'ai pas besoin de te dire qu'elles sont occupées. L'une, Soledad, appartient à don Cristoval; l'autre est ma maîtresse. Tu dois les respecter également,

puisque don Cristoval est ton hôte et que je suis ton oncle.

Cependant tu es libre, au moins à mon égard. J'ai trop d'expérience pour donner dans la jalousie, et je t'aime trop pour te chagriner à l'occasion d'une femme.

Mais je doute que la Malaguena te convienne. C'est une fort jolie personne sans doute, mais une peu niaise, pour ne pas dire bête. Sa gaucherie, qui m'amuse, t'ennuierait probablement.

Elle n'a que seize ans; c'est trop jeune pour toi. L'amour se plaît aux contraires. Moi, qui me fais vieux, je me retourne vers la jeunesse. Toi, qui sors de l'enfance,

tu regarderas en avant, jusqu'à ce que ton tour vienne de faire volte-face.

A cette heure, tu as trop besoin d'enseignements pour te charger d'instruire les autres.

Donc, en te menant là, je n'ai pas d'autre projet que de perfectionner ton éducation ; il faut que tu apprennes à connaître le monde. Ces deux seigneurs ont d'excellentes manières. Quant aux femmes, elles ne hantent que des gens comme il faut, titulaires, riches-hommes, chevaliers des ordres, et, parmi le clergé, rien de moins que des chanoines. Près d'elles, un bourgeois perdrait ses écus et un moine son latin. Voilà pourquoi je tiens à te les faire

connaître. Rien ne forme les jeunes gens comme la bonne société. Écoute, regarde et profite. Prends un costume avantageux : ces dames sont les reines de la mode ; si elles te trouvent joli, les autres te trouveront charmant.

Nous avons rendez-vous, à huit heures, chez don Cristoval. Je vais, de ce pas, chez un théologien de l'Ordre, avec qui j'ai à parler d'affaires. Je reviendrai te prendre au coucher du soleil. Sois prêt. A ce soir. —

Confondu, ébloui, enivré, consterné de ces étranges paroles, Juan passa le reste de la journée dans une agitation violente.

Il allait entrer tout d'un coup dans cette vie qu'il rêvait et à laquelle il n'osait croire! Il allait y entrer tout-à-l'heure! Il allait voir en face des duellistes et des femmes galantes; il allait se mêler à ces dangers et à ces plaisirs! Une vraie fête! Une orgie peut-être!

Il aurait voulu y être déjà, et il craignait de s'y rendre; tout cela lui paraissait merveilleux et terrible.

Le temps, à son gré, tantôt marchait trop vite et tantôt se traînait avec une lenteur interminable.

L'heure vint enfin et le trouva prêt. Il avait mis un pourpoint bleu de ciel, brodé

de soie blanche, manches de dessous et chausses de soie blanches aussi.

Jorge loua la simplicité de ce costume, qui faisait ressortir l'éclatante beauté du jeune homme.

— Tu es bien ainsi, très-bien. Seulement, tu as eu tort de prendre l'épée que t'a donnée ton parrain : c'est une arme magnifique, mais une arme de parade ou de guerre et non de promenade. Heureusement, j'ai ce qu'il te faut, une rapière à riche garde, et dont le fourreau, en velours bleu de ciel, s'harmonisera parfaitement avec ton habit. —

Il alla chercher la rapière dans sa chambre ; et, tirant la lame du fourreau, il la

fit tour-à-tour siffler en l'air et ployer sur le parquet.

— Essaie-la toi-même, — dit-il à son neveu. — Tu verras qu'elle est bonne, bien montée et bien trempée. Tout le poids est dans la garde ; la lame est légère et souple ; elle vient, la marque du petit chien en fait foi, de Romero, le meilleur armurier de Tolède. Elle s'appelle Finette. Je l'ai baptisée ainsi parce qu'elle passe partout.

J'ai eu plus d'une fois occasion de m'en servir, et je n'ai eu qu'à m'en louer. Je l'ai, en mainte rencontre, prêtée à mes amis, qui ont toujours blessé ou tué leur

homme. C'est une épée heureuse; elle te portera bonheur. Je te la donne.

Je voudrais que le cadeau fût plus considérable; mais je ne suis pas un grand seigneur comme ton parrain, et chacun donne ce qu'il peut. Accepte de bon cœur ce qui est offert de bon cœur. —

Juan ceignit la rapière, remercia son oncle et partit avec lui.

Le cœur lui battait fort en entrant chez don Cristoval Reinalte. Celui-ci vint à la rencontre de ses hôtes, dès qu'on les eut annoncés.

C'était un homme de quarante ans environ, gros et grand, dont la physionomie

répondait au portrait qu'en avait fait Jorge.

Il accueillit l'oncle comme un vieil ami, complimenta le neveu avec bonhomie, et les introduisit tous deux dans le salon, où se trouvaient déjà les autres convives.

Les trois femmes resplendirent aux yeux de Juan, qui les admira toutes sans en distinguer aucune.

Un jeune homme commence toujours par admirer les femmes qu'il voit pour la première fois en grande toilette. Il a besoin de s'y habituer pour les voir telles qu'elles sont.

Juan osait à peine jeter sur ces dames un coup-d'œil à la dérobée, et rougissait en rencontrant leur regard.

Or, elles ne se faisaient pas faute de le regarder, autant par admiration que par curiosité. Jamais elles n'avaient rencontré de beauté aussi accomplie, et un beau garçon produit sur des femmes galantes le même effet qu'une belle statue sur un sculpteur.

Mais quels que fussent leurs secrets sentiments, enthousiasme, étonnement, désir, jalousie peut-être, qui sait ? elles n'en laissèrent rien paraître, et, la première surprise passée, reprirent leur attitude indifférente.

Juan éprouvait un embarras qui allait jusqu'au malaise, et, loin de soupçonner

l'admiration dont il était l'objet, craignait plutôt le ridicule.

Plus expérimentés et plus désintéressés, les autres hommes ne s'y trompèrent pas. Les deux anciens échangèrent un sourire, le plus jeune pinça les lèvres.

Don Niceto Iglesias, âgé de quelques vingt-cinq ans, avait l'œil vif, les dents blanches, les cheveux noirs, les traits réguliers et fins, la taille svelte, la grâce andalouse.

L'art venait encore rehausser ces avantages naturels. On voyait qu'une main habile avait travaillé à l'élégance de cette coiffure et frisé cette moustache fringante.

Le costume était magnifique, satin et velours, or et broderies.

Don Niceto passait pour le plus joli garçon de Séville, le savait et y tenait.

Il se sentit à l'instant dépossédé. La supériorité de son nouveau concurrent était trop manifeste et ne permettait pas le doute. Il eût d'ailleurs tenté de nier l'évidence qu'une autorité infaillible et toute-puissante eût fait justice des révoltes de son amour-propre. Les femmes sont juges souverains en ces matières, et les trois courtisanes avaient prononcé du regard un jugement sans appel.

Don Niceto devint sur-le-champ jaloux de don Juan, et, pour un fat comme pour

une coquette, la jalousie c'est la haine. Mais c'était un homme bien élevé, qui savait son monde. Il ne lui restait plus qu'à céder de bonne grâce une victoire qu'il ne pouvait disputer.

Le meilleur moyen d'atténuer sa défaite, c'était d'en prendre son parti, du moins en apparence. Il le comprit tout d'abord et traita en ami ce rival inconnu et déjà détesté. La moitié de la vie se compose de mensonges.

Cette affabilité fut trouvée de bon goût.

Juan tâcha de répondre dignement aux prévenances affectueuses du jeune cavalier. Mais il eut beau faire pour être cordial, il ne fut que poli.

Ce n'est pas qu'il eût deviné le secret de ce manége, loin de là. Mais l'instinct lui faisait pressentir un ennemi caché sous ces dehors bienveillants, comme un serpent sous des fleurs.

# La première affaire.

## II.

Les deux portes du salon s'ouvrireut, et le maître-d'hôtel, suivi de deux laquais porte-flambeaux, annonça que le souper était servi. Les femmes se débarrassèrent de leurs mantilles.

Le maître de la maison donna le bras à la Malaguena, et ouvrit la marche. Jorge se tenait exprès en arrière.

Après s'être levé comme tout le monde, Juan ne sut plus que faire, et resta planté comme un poteau au milieu dù salon. Don Niceto se vit obligé d'offrir son bras à Soledad, qui était presque la maîtresse de la maison.

La Pandora attendait debout. C'était une magnifique créature, grande, admirablement faite, blanche et pâle comme le marbre, avec de grands yeux noirs et des cheveux aile-de-corbeau. Elle avait une robe de damas noire, une basquine de satin jaune par-dessus, une grosse

chaîne d'or au cou, et dans les cheveux une rose rouge.

Voyant que ni l'oncle ni le neveu ne venaient à elle, elle alla résolument vers le jeune homme, et lui donna le bras en souriant.

Juan se mit à trembler et serra involontairement ce beau bras nu qui venait de se poser sur le sien.

Pandora fut obligée de l'entraîner vers la salle à manger. Jorge les suivit en riant dans sa moustache.

— Voilà un beau couple, en vérité, — dit Cristoval au moment de leur entrée.

— Superbe! — s'écria Niceto.

Juan rougit et baissa les yeux; Pan-

dora fit une petite moue dédaigneuse. Le dédain est la modestie des femmes sans éducation.

On s'assit. Juan se trouva placé, hasard ou non, à la droite de Pandora, qui avait à sa gauche don Niceto.

La table était ronde, et tout le monde se voyait.

Les éloges de Jorge n'avaient rien d'exagéré. On trouvait réuni là tout ce qui fait la beauté, l'excellence et le charme d'un repas.

La salle était décorée avec goût et follement illuminée. Il y avait des fleurs partout ; la nappe même était jonchée de

feuilles de roses. La table resplendissait de tous les luxes de l'Europe : toiles damassées de Flandres, cristaux de Venise, argenterie de Florence. Chaque détail avait son prix et révélait un voluptueux raffiné.

Les mets recherchés, les vins généreux, la beauté des femmes, l'odeur enivrante des parfums, l'éclat des lumières, tout parlait aux sens, tout invitait au plaisir.

Cependant le souper commença tranquillement. Les gens qui savent vivre se ménagent et aiment à graduer les jouissances. Les femmes d'ailleurs se montraient réservées. Le vice prend volontiers le masque de la vertu, hommage

involontaire, et ne le jette que quand il devient gênant.

Juan se demandait si son oncle ne l'avait pas trompé, si ce n'étaient pas là de vraies dames, de grandes dames peut-être.

Mais peu-à-peu se fit sentir l'influence de la bonne chère. Esprits et regards s'animaient. Les voix devenaient plus hautes, les paroles plus vives. La conversation commença à pétiller.

Un peu étonné d'abord de cette liberté croissante, un peu effarouché de ce joyeux tumulte, Juan s'y habitua ensuite insensiblement et finit par s'y plaire.

On le faisait boire : il buvait, et sa ti-

midité s'évanouissait dans les fumées du vin. Les lumières lui paraissaient de moment en moment plus brillantes, les femmes plus jolies, les hommes plus spirituels. Il voyait rose. Son sang circulait plus vite et amenait le courage. Il osa parler et parla bien.

Il eut de l'esprit justement parce qu'il ne cherchait pas à en avoir.

— Il est charmant, — dit Cristoval d'un air paternel.

— Adorable! — s'écria Niceto.

Jorge se frottait les mains, enchanté de voir réussir son élève.

Pandora lança à Juan un regard de flamme qui faillit le faire éclater. Ce-

pendant il se contenait encore et n'osait se hasarder jusqu'à l'action.

En ce moment, Niceto badinait avec Pandora. Il voulut l'embrasser ; elle se recula brusquement, et du coup fit tomber la rose de ses cheveux. Juan se baissa pour ramasser la fleur.

En se baissant, il rencontra la main de Pandora, et, ne pouvant résister à la tentation, il y colla ses lèvres. Au lieu de retirer sa main, elle l'appuya sur la bouche du jeune homme, qui se rassasia de baisers.

Il chercha longtemps la rose. Lorsqu'il l'eut enfin trouvée, il la mit dans son verre, et but à la santé de Pandora.

Tout le monde applaudit; Niceto applaudit plus fort que les autres.

Mais se voir enlever sa maîtresse en même temps que sa royauté, se sentir frappé coup sur coup dans son amour-propre et dans son amour, c'était trop. En dépit de ses efforts, il commençait à ne pouvoir plus se maîtriser.

Cristoval vit sa colère et voulut la calmer par quelque compensation.

— Pourquoi, — dit-il à Pandora, — n'as-tu pas voulu te laisser embrasser tout-à-l'heure?

— Parce que le moment n'était pas venu, — répondit-elle.

— Eh bien! il est venu, maintenant. —

Et, embrassant sa maîtresse assise à sa droite :

— Fais passer, — lui dit-il.

Soledad se pencha vers Niceto, et lui donna un baiser.

Niceto, un peu consolé, embrassa Pandora, qui fut bien obligée, cette fois, de se laisser faire. Elle se vengea de son mieux en appliquant un beau baiser sur le cou de son voisin préféré.

Mais, au lieu de transmettre, ainsi qu'il le devait, ce baiser à la Malaguena, qui déjà tendait la joue, Juan le rendit, et avec usure, à celle qui le lui avait donné.

A cette péripétie inattendue, Cristoval, qui aimait avant tout à s'amuser, ne put

retenir un grand éclat de rire. Jorge trépignait de joie. Il était attendri. Il aurait volontiers pleuré.

Niceto essaya encore la gaîté; mais il n'y pouvait réussir. Heureusement un incident comique vint le dérider un moment.

La Malaguena était restée penchée, attendant toujours son baiser. En le voyant retourner à l'endroit d'où il était parti et y rester, frustrée de son espérance, elle prit la mine d'un créancier qu'on renvoie sans le payer.

— Et moi? — dit-elle d'un ton piteux.

Ce fut une hilarité générale. Elle redoubla, quand on vit que la pauvre fille

s'en attristait au lieu de s'en amuser.

— C'est juste, — dit Jorge, qui riait pour deux, — elle n'a pas son compte.

— Pardon, ma belle, — dit Juan, — je vais réparer mes torts.

— Je ne veux pas! — s'écria la Pandora d'un ton farouche, en le retenant par le cou.

Juan se laissa faire. La Malaguena se mit à pleurer.

Jorge et Cristoval se mirent à rire.

Mais Niceto était à bout de patience.

— De quoi te mêles-tu? — demanda-t-il à Pandora, d'une voix tremblante.

— Et vous-même, — répondit-elle avec hauteur, — de quoi vous mêlez-vous?

Vous n'avez aucun droit sur moi. Je ne suis pas votre maîtresse.

— Ma maîtresse, non; on n'achète pas une maîtresse; on n'achète que des esclaves.

— Moi, votre esclave!

— Oui, puisque tu portes ma chaîne, — dit-il avec un rire amer en montrant la chaîne d'or qu'elle avait au cou.

— Eh bien! je me délivre. —

Elle arracha la chaîne en la brisant, et la jeta devant Niceto. Celui-ci la ramassa pour la jeter à la tête de Pandora.

Juan vit le geste, et, prompt comme la pensée, étendit le bras au-devant du coup.

— Lever la main sur une femme! — s'écria-t-il.

— Ce n'est pas une femme, — répondit Niceto hors de lui, — c'est une courtisane.

— Lâcheté sur lâcheté! —

Juan n'avait pas achevé ces mots, que déjà Niceto lui avait lancé la chaîne à la tête. Il s'élança d'un bond sur son adversaire, et le renversa sur la table.

Niceto essaya de réagir, mais il retomba accablé par une force supérieure. Ne pouvant se défendre, il voulut se venger et saisit un couteau.

— Pas de couteaux! — dit Cristoval en le lui arrachant de la main.

— Non! — s'écria Jorge. — Des épées!

nous ne sommes pas des muletiers. Lâche-le, Juan. —

Juan lâcha Niceto, qui se releva écumant de rage.

— Vous me ferez raison, — dit-il d'une voix étouffée.

— Tout de suite, — répliqua Juan.

— Sortons, — dit Jorge. — Les épées sont déposées dans l'antichambre, et, pour vous battre, vous serez mieux dans le jardin qu'ici. —

Pandora tremblait de tous ses membres, pâle comme la mort, mais ne disait rien. Les deux autres femmes pleuraient et criaient.

— Paix! — dit Cristoval d'une voix im-

périeuse, — taisez-vous, petites, ou je me fâcherai. —

Elles savaient qu'il y avait danger à le fâcher et se turent.

Il reprit :

— Vous allez rester ici pendant que nous descendons, et vous tenir tranquilles, s'il vous plaît. —

Niceto, Juan et Jorge étaient déjà sortis. Il les suivit, et, une fois sorti, ferma la porte à double tour.

Chacun prit son épée.

— Ne te trompes-tu pas? — demanda Jorge à son neveu. — Est-ce Finette? Oui. C'est bien. Attends un peu. —

Il passa au cou de Juan, qui n'y prit

pas garde, une petite médaille suspendue à une chaîne d'argent.

Niceto était déjà descendu. Juan s'empressa de marcher sur ses traces. Jorge l'accompagnait mais il fut arrêté par la voix de Cristoval.

— Don Jorge, mon ami, — lui dit celui-ci avec son sang-froid accoutumé, — prenez, je vous prie, une de ces torches; je prends l'autre. Il faut que ces jeunes gens y voient. Ils ne seront pas dérangés. J'ai congédié les domestiques et enfermé les femmes. J'ai la clé dans ma poche. —

Ils descendirent ensemble, portant chacun une torche.

— Dès le commencement, — reprit Cris-

toval,—j'ai prévu la fin. Votre neveu tire-t-il bien ?

— Mieux que moi. Des dix coups de taille, il n'y en a pas un qu'il n'exécute dans la perfection, soit en droit-fil, soit en faux-fil. A personne je n'ai vu faire aussi bien le main-droite oblique ascendant. Quant au coup de pointe dans l'œil, je n'en dis rien : vous verrez.

— Diable ! alors ce sera une belle lutte, car Niceto est fort.

— Soyez tranquille; il trouvera à qui parler. —

En arrivant dans la cour, ils virent les deux jeunes gens l'épée à la main.

— Doucement, doucement, seigneurs,

— dit Cristoval. — Il faut savoir ce qu'on fait. Nous allons vous éclairer.

Don Jorge, vous servez de parrain à votre neveu, cela va sans dire ; moi, je suis pour don Niceto. —

Les deux témoins se placèrent en face l'un de l'autre, croisant la ligne occupée par les combattants, chacun son flambeau en avant, Cristoval avec son calme ordinaire, Jorge étouffant son émotion intérieure et se raidissant pour ne pas trembler.

— Maintenant, seigneurs, allez! — dit Cristoval.

Contre leur attente commune, il n'y eut pas de lutte. Oubliant leur science pour

n'écouter que leur fureur, les deux adversaires fondirent impétueusement l'un sur l'autre, le fer tendu. Il y eut coup fourré, mais avec des résultats bien différents : l'épée de Niceto glissa sur la poitrine de Juan; l'épée de Juan atteignit Niceto en plein ventre.

Celui-ci tomba assis, la figure crispée, les bras pendants. Une tache rouge suinta à travers le satin blanc du pourpoint, s'élargissant peu à peu.

A cette vue, Juan s'arrêta épouvanté.

Jorge respira.

— Vous êtes grièvement blessé, don Niceto? — demanda Cristoval en se penchant sur lui.

— Non, — répondit le fier jeune homme qui, ne pouvant se tromper sur son état, essayait au moins de tromper son adversaire. — J'aurai ma revanche.

—Quand vous voudrez,—répondit Juan, à qui une nouvelle menace rendit son assurance.

— Don Jorge, — dit Cristoval, — aidez-moi à transporter don Niceto dans mon lit.

— Volontiers.

— Merci, don Jorge, — dit Niceto. — Je n'accepte pas vos services. Je ne veux avoir de reconnaissance à personne de votre famille.

— C'est juste,—répondit Jorge.

— Alors, — reprit Cristoval, — veuillez m'envoyer mon écuyer.

— A l'instant. Ah! donnez-moi la clé de la salle à manger. Viens, Juan. —

Ils entrèrent tous deux dans la maison et dépêchèrent l'écuyer vers son maître.

Une fois seul avec son neveu, Jorge le serra dans ses bras.

— Je suis content de toi, Juanito, — lui dit-il. — Voilà tes preuves faites, et bien faites. Mais une autre fois, n'y mets pas tant d'ardeur. C'est dangereux. Tu as failli te faire tuer. Je ne comprends pas que l'épée... Ah! voyons donc. —

Il saisit la médaille et l'examina attenti-

vement. Elle était profondément sillonnée d'un bord à l'autre.

— Tiens ! — s'écria Jorge. — Regarde. Voilà ce coup d'épée. La médaille t'a sauvé la vie.

Ah ! ah ! je savais bien ce que je faisais en te la mettant au cou. C'est une médaille de saint Jorge, mon patron, que j'ai fait bénir moi-même par le pape Alexandro VI. Elle met à l'abri du fer et du feu, vois-tu bien? Sans elle, comment me serais-je tiré de tant de mauvaises rencontres?

O bon saint Jorge! je ne me sens pas de joie. Et Finette, que dis-tu de Finette? A propos, as-tu eu peur, comme tu le croyais?

— Je n'en sais rien, mon oncle.

— Encore!

— Dame! non. Je n'y ai pas pensé

—Bien, bien; cela suffit. Le courage qui s'ignore, c'est le meilleur, le vrai. Ah! ça, remontons. Ta belle t'attend.

— Quoi! mon oncle, après ce qui s'est passé?

— Raison de plus. Tu t'es battu pour elle, elle te doit une récompense.

— Mais cet homme blessé?

— Eh bien! il guérira.

— Mais s'il venait à mourir?

—Ce serait fâcheux. Mais nous n'y pouvons rien. Cela ne te regarde pas d'ailleurs. Il a fait ce qu'il a pu pour te tuer :

s'il y avait réussi, il ne passerait pas le temps à se désoler sur ton compte, je t'en réponds; au contraire. Fais-moi donc le plaisir de ne pas te tourmenter. Il est entre bonnes mains. Don Cristoval fera pour lui tout ce que peut faire un chrétien et un ami. Nous lui avons offert nos services, il les a refusés : notre conscience est tranquille. Allons-nous en. —

Juan se laissa entraîner par son oncle. Ils rencontrèrent Cristoval au pied de l'escalier.

Jorge le prit à part, et lui demanda son opinion sur l'état du blessé.

— Hé! hé! — répondit Cristoval, — demain au plus tôt on saura à quoi s'en te-

nir. Mais c'est un furieux coup d'épée. Quel enragé! venir à bout dans la même soirée de Niceto et de Pandora, le plus rude duelliste et la plus froide courtisane de Séville! A dix-sept ans! C'est bien débuter. Votre neveu ira loin. —

Telle est la vie de plaisir.

Le mépris des femmes s'y cache sous le vernis de la galanterie et reparaît au moindre choc. L'estime est d'ailleurs impossible. Liberté, dignité, pudeur, délicatesse, ces femmes ont tout abdiqué, tout désappris. Elles vendent l'amour. Leur visage est une enseigne, leur sourire une amorce, leur entraînement une comédie, leur débauche une spéculation.

Étrange et rare accident, quand la passion les touche ! Elles s'en étonnent elles-mêmes; elles en rougiraient volontiers, comme d'une faiblesse. Blasées sur les émotions du vice, elles n'en voient plus que les profits; et, dans leurs regards froidement lascifs, la cupidité perce sous le voile transparent de la luxure.

Mais ce mépris, mérité d'un côté, se trouve-t-il justifié de l'autre ? Dans un vilain trafic, de l'acheteur au marchand où est la différence ? Est-ce aux complices de punir les coupables ? Ces hommes ne valent pas mieux que ces femmes.

Voyez-les entre eux. Leur intimité n'est qu'un rapprochement d'égoïsmes.

Elle se noue au hasard des circonstances, pour le besoin, pour l'amusement de l'heure présente, se continue par habitude et se brise au premier achoppement, comme un verre sur le marbre.

Un geste, un mot change la familiarité en haine. Les rivalités éclatent en querelles. Au transport des folles joies succèdent les délires de la fureur. Les injures et les épées se croisent. L'orgie, barbouillée de vin, chancelle, les pieds dans le sang. On tue ou l'on meurt pour un caprice. Et malheur à qui succombe ! Ses compagnons se hâtent de l'oublier. Le regret assombrit l'ivresse, et rien n'est triste à table comme une place vacante. Les

convives ne sont pas des amis. On installe un nouveau buveur dans la chaise du mort, et le vide est comblé.

# La première maîtresse.

## III.

Au moment d'entrer dans la salle à manger, Juan s'arrêta, croyant entendre le bruit d'une altercation.

Il ne se trompait pas. C'étaient Soledad et Pandora qui se disputaient.

— Je t'ai bien vue, disait celle-ci. Pendant tout le souper, tu lui as fait l'œil en dessous.

— Tiens! — répondait l'autre, — le soleil luit pour tout le monde. Est-ce que je n'ai pas le droit de regarder ce jeune homme, à présent?

— Va toujours. Si tu as le malheur de recommencer, j'avertis don Cristoval.

— Ce sera un procédé déloyal et qui te déshonorera dans le monde. Pour moi, je m'en moque. Qu'est-ce qui peut m'arriver? Cristoval est un homme doux : il ne me battra pas.

— Il te quittera.

— Eh bien! après? Je ne chômerai pas

d'amoureux. Te crois-tu la seule capable de plaire aux hommes? Parce que tu as eu des cardinaux! Moi aussi j'en aurais eu, des cardiñaux ! si j'étais allée en Italie.

— A savoir.

— En attendant, l'on me connaît à Séville, et je n'ai pas peur qu'on me laisse mourir de faim, ni manquer de robes.

— Prends tous les autres, si tu peux, ruine-les, fais-en ce que lu voudras. Mais pour don Juan, nenni. Tu n'en es pas digne.

— Pourquoi pas aussi bien que toi?

— Tu n'es pas assez belle. Tu as une jolie figure et de belles épaules; mais c'est tout. Je ne sais vraiment pas pourquoi les

hommes se laissent engeôler par toi. Il faut qu'ils soient bien bêtes.

— Trouves-tu don Juan bête ?

— Lui ! Il a de l'esprit comme un ange.

— Alors il n'y a pas de risque pour lui. D'ailleurs, toi qui es si belle, tu ne dois guères me craindre, moi qui suis si laide.

— En voilà assez! — cria Pandora exaspérée. — Je suis Sévillane aussi, et je porte un poignard à ma jarretière. Comme je n'en ai pas besoin pour défendre ma vertu, je m'en servirai pour défendre mon amour. Oui, mon amour ! Je l'aime, entends-tu? Quand il m'a baisé la main sous la table, j'ai frissonné des pieds à la tête. C'est le seul homme pour lequel j'aie senti

quelque chose. Et tu crois que je te le cèderai, à toi ou à une autre? à personne. Il est à moi. Je le veux, c'est mon bien, c'est ma vie, c'est ma folie. Je l'aime, je l'aime, je l'aime. Je te défends d'y toucher, de lui parler, de le regarder seulement. Si tu t'en avises, tu es morte. —

Apparemment effrayée, Soledad ne répondit pas.

— Ne parlez pas si haut, — dit la Malaguena à demi-voix, — on pourrait vous entendre.

— Qu'est-ce que cela me fait? — répondit la fougueuse Pandora ; — je n'ai personne à ménager. Je suis libre, moi. —

De sang-froid, le jeune homme eût été

assurément révolté de ce cynisme. Mais, exalté par la triple excitation du vin, de la lutte et du désir, il ne vit dans l'ignoble altercation des deux courtisanes qu'un sujet de triomphe. On l'aimait, on se disputait sa possession. L'événement dépassait de bien loin ses espérances. Il craignait de rêver.

Il entra dans la salle, ivre de joie, et regarda tour-à-tour les deux femmes dont il était le maître. Soledad était jolie en effet. Elle avait le regard caressant et cette chevelure dorée, si prisée en Espagne. Mais le terrible mot : — C'est tout, — retentissait encore aux oreilles de Juan, et inquiétait son ignorance.

Pandora, plus belle sans conteste, et peut-être complétement belle, l'attirait davantage. Elle lui avait plu la première; il s'était déjà accoutumé à elle; il se figurait l'aimer. Forcé de choisir, il lui donnait la préférence.

D'ailleurs elle s'était déjà emparée de lui.

— Viens, mon bien-aimé, — dit-elle en lui sautant au cou, viens que je te serre dans mes bras. Tu t'es vaillamment battu. Je t'ai vu. J'étais là, à la fenêtre, penchée sur le jardin, et je te regardais.

J'ai eu du courage, je n'ai rien dit. Mais mon cœur se glaçait. Ah! si ce Niceto t'avait tué, je l'aurais poignardé. —

Juan se laissait embrasser, ne sachant que faire ni que dire, honteux et enchanté.

Les deux autres femmes regardaient en silence.

— Prenez vos mantilles, mesdames, — dit Jorge en entrant, — et allons-nous-en. Don Cristoval passe la nuit auprès de don Niceto et vous souhaite le bonsoir.

— Madame Soledad n'a personne pour l'accompagner, — dit Pandora ; — mais nous irons la reconduire, n'est-ce pas, don Jorge ? —

Et elle prit le bras de Juan, comme une chose qui lui appartenait.

Soledad était vaincue, aussi bien que

Niceto. On la reconduisit à son logis, sans qu'elle osât rien tenter, en fait ni en parole, contre son audacieuse rivale.

De là on se rendit à la maison de Pandora. Elle frappa d'une main impatiente, et bientôt sa camériste vint lui ouvrir. Alors Juan lui quitta le bras, et la salua respectueusement :

— Madame, — lui dit-il, — j'ai l'honneur de vous souhaiter une bonne nuit.

— Ah ça! — répondit-elle en le regardant d'un air moqueur, — est-ce que vous comptez m'épouser? —

Jorge partit d'un éclat de rire.

La Malaguena poussa Juan dans l'allée, et lui souhaita à son tour une bonne nuit

Chaste esprit de l'amour ! sainte nature! Dieu tout-puissant ! Pourquoi ce renversement de l'ordre? Pourquoi ces anomalies monstrueuses? Pourquoi ces abominables profanations? Pourquoi ces sacrifices impies? Pourquoi livrer aux vieillards la virginité des femmes, aux prostituées la virginité des hommes?

Le lendemain matin, en quittant la Malaguena, Jorge s'en allait chez Pandora. Il la rencontra dans la rue, suivie de son écuyer.

Elle marchait vite, la tête baissée, ne voyant pas Jorge, ou faisant semblant de ne pas le voir.

Il l'arrêta.

— Où allez-vous de si bonne heure, ma belle, et si pressée ?

— A la messe.

— Et mon neveu ?

— Votre neveu est un insolent, et vous êtes un sot. —

Et elle passa.

Jorge resta ébahi.

— Qu'est-ce que cela signifie? — s'écria-t-il tout haut, quoique se parlant à lui-même. — Qu'est-ce qu'il y a ? Est-ce quc mon neveu lui aurait manqué ? Oh ! —

Il courut à la maison de Pandora pour avoir des renseignements. Au premier coup de marteau, la cameriste apparut.

— Que demande Votre Grâce ?

— Mon neveu, don Juan Ténorio.

— Le beau jeune homme de cette nuit ?

— Justement.

— Il est parti.

— Y a-t-il longtemps ?

— Il y a une heure, au petit jour.

— Où allait-il ?

— Je ne sais pas.

— N'a-t-il rien dit en s'en allant ?

— Rien, si ce n'est qu'il m'a donné un ducat d'or. C'est un seigneur de très-bonnes manières.

— Il aura voulu rentrer de bonne heure, — pensa Jorge, — pour ne pas s'attirer de réprimande. C'est prudent. Je vais le rejoindre au palais. —

Mais se ravisant dès les premiers pas :

— Pouvez-vous me dire, mon enfant, de quel côté il s'est dirigé en sortant ?

— Du côté du fleuve.

— Merci. —

Jorge prit le chemin indiqué.

— Voilà une étrange idée ! — se disait-il en marchant. — Le palais est à gauche, et Juan s'en va à droite, du côté du fleuve ! Qu'est-ce qu'il est allé faire au bord du Guadalquivir ? Il ne peut pas avoir envie de se noyer, quand le diable y serait. Ce n'est pas dans ces moments-là qu'on se noie. D'ailleurs, il nage comme un saumon. Ah ! il fait beau, il sera allé se baigner. —

Arrivé au fleuve, Jorge, qui n'avait aucune raison pour aller d'un côté plutôt que de l'autre, suivit machinalement le courant.

En marchant près d'une rivière, on descend plus volontiers qu'on ne monte. La pensée s'en va au fil de l'eau.

Le soleil venait à peine de se lever. La rive était déserte.

Jorge marchait depuis un quart-d'heure sans rencontrer personne. Il commençait à s'inquiéter, lorsqu'il aperçut de loin Juan assis sur une pierre.

Il s'approcha de lui rapidement, curieux de voir ce qu'il faisait.

Les coudes posés sur les genoux et le

front dans les mains, le jeune homme regardait l'eau couler.

Absorbé dans sa vague contemplation, il n'entendit pas venir son oncle.

— Eh bien! — lui cria celui-ci aux oreilles, — que s'est-il donc passé? seigneur nouveau marié. —

Juan tressaillit, et, tournant vers Jorge ses yeux pleins de larmes :

— Ah! mon oncle, — lui dit-il avec tristesse, — je ne vous en veux pas. —

Jorge faillit tomber de son haut.

— M'en vouloir? — s'écria-t-il d'une voix suffoquée. — Il est, pardieu! fort heureux que tu ne m'en veuilles pas. Je te suis reconnaissant de ta mansuétude.

M'en vouloir ! et de quoi ? de t'avoir donné la plus belle femme de Séville ? As-tu la fièvre ?

— Je ne l'ai plus, mon oncle, — dit Juan d'un ton amer. — Mon ivresse est dissipée. J'ai toute ma raison, hélas! je suis bien éveillé. Quel réveil! bon Dieu ! quelle déception ! quelle misère !

— Ah ! çà ,— dit Jorge en s'asseyant, — expliquons-nous, je t'en prie. Que veux-tu dire ?

— Voilà donc, — s'écria le jeune homme en levant au ciel ses bras désespérés, — voilà le mot de ce problème qui faisait palpiter ma pensée! Voilà le fond de ce mystère au seuil duquel s'arrêtait mon es-

pérance épouvantée! La femme, cet objet de tous mes désirs, ce songe doré de mon imagination, ce fantôme lumineux de mes insomnies, cette divinité inconnue de mes adorations, c'est cela!

Vous aviez raison, mon oncle, de dire que je ne connaissais ni les hommes, ni les femmes. Un duel n'est pas grand'-chose : une bonne fortune n'est rien.

Hélas! je rêvais un bonheur ineffable, je m'attendais à des voluptés terribles : je n'ai trouvé qu'un plaisir médiocre dans sa grossièreté. Je craignais d'en mourir, et je ne saurais en vivre seulement.

Joies sereines de mon enfance, erreurs charmantes de mon ignorance, je vous re-

grette! Où porter mon cœur désormais? Que faire de mon âme? Oui, je pleure. Je pleure mon illusion morte.

Malheureux! je croyais embrasser l'amour : je n'ai étreint que son cadavre. —

Juan se tut et laissa retomber sa tête sur sa poitrine.

— Mon neveu, — dit Jorge qui l'avait écouté bouche béante, — si tu n'avais pas plus d'esprit que moi, je dirais que tu es un imbécille. —

# Le premier remords.

## IV.

Don Juan promena tout le jour sa mélancolie, sans venir à bout de s'en débarrasser.

Vers le coucher du soleil, il traversait la place San-Salvador, songeant à la vanité

des plaisirs, aux misères de la vie, et autres idées peu divertissantes, lorsque, sous une porte tendue de noir, il avisa un catafalque entouré de cierges. Il n'y avait pas à se tromper à ces insignes funèbres : c'était un chrétien qui attendait le moment d'être porté en terre.

Attiré par une douloureuse sympathie, don Juan voulut dire adieu à ce frère inconnu qui partait pour le grand voyage.

C'est la coutume en Espagne d'exposer les morts la face découverte. Noble et sainte coutume! Chacun s'attendrit à sa façon en reconnaissant celui qui n'est plus. L'ami se souvient, l'ennemi oublie, et

l'âme du défunt s'en va, emportant les regrets de l'un et le pardon de l'autre.

En se penchant sur le cercueil pour y jeter l'eau bénite, don Juan reconnut don Niceto Iglesias. Il laissa retomber le goupillon dans le bénitier, et tomba lui-même contre le mur, affaissé, pâle, couvert d'une sueur froide, près de défaillir.

Il resta quelque temps sans bouger, sans rien voir, sans rien penser. La vie ne se révélait plus à lui que par une souffrance vague et morne.

Lorsqu'il eut enfin repris connaissance, son premier mouvement fut de s'enfuir. Il se dirigea vers la place aussi vite que le lui permit la faiblesse de ses jambes.

Mais, au moment de sortir, il se vit barrer le passage par un groupe nombreux. C'était le clergé qui venait, avec les parents et les amis, chercher le mort.

Forcé de s'arrêter, sous peine de scandale, Juan se couvrit la figure de ses mains, comme un homme qui pleure, afin de n'être pas reconnu.

Ce n'était pas la peur, mais une sorte de pudeur désolée qui le faisait se cacher.

Ce n'était pas la vengeance de cette famille qu'il redoutait; c'étaient ses reproches et surtout sa douleur.

Heureusement on ne fit pas attention à lui. Le prêtre ayant entonné la prière des morts, tout le monde s'agenouilla. Il fut le

premier à fléchir le genou et le dernier à se relever. La tête basse, les yeux fixés à terre, il courait moins de risque d'être remarqué.

Quand tout le monde fut debout, il se trouva confondu dans la foule.

On procéda à l'enlèvement du corps. Au moment où les porteurs commençaient à ébranler le cercueil, la tenture du fond s'écarta brusquement.

Un vieillard à cheveux blancs, la figure bouleversée, les habits en désordre, se précipita sur le cadavre, en criant :

— Mon fils ! —

Tous les spectateurs tressaillirent.

Juan frissonna et se mit à trembler de

tous ses membres. Il avait de la peine à s'empêcher de crier. Il appuya les deux mains sur son cœur, pour en empêcher les battements, craignant qu'on les entendît.

Le vieillard serrait le cadavre dans ses bras, et collait ses lèvres frémissantes sur les lèvres inanimées de son fils. De sourds gémissements, des sanglots entrecoupés, des plaintes inintelligibles s'échappaient au hasard de sa poitrine, et résonnaient lugubrement dans le silence de l'assemblée.

De temps en temps seulement on distinguait ces mots :

— Mon fils! Niceto! mon cher enfant! mon fils bien aimé! —

Personne n'osait interrompre cette scène déchirante, tant la doulenr paternelle inspirait de respect et de terreur!

A la fin, cependant, un jeune homme en grand deuil s'approcha du vieillard et lui dit quelques mots à l'oreille.

— Eh! que m'importent les convenances? — s'écria le malheureux père. — Était-il convenable aussi de me tuer mon fils?

— Nous le vengerons, — dit le jeune homme à haute voix.

— A quoi servira la vengeance? cela le fera-t-il revenir, lui? La vengeance me

rendra-t-elle mon fils unique? Hélas! hélas! Un si beau jeune homme, le modèle des cavaliers, la fleur de Séville! Admiré de tout le monde, aimé de toutes les femmes! Et comment ne pas l'aimer? Il était si bon, mes chers seigneurs, si généreux! Vous savez que sa bourse était toujours ouverte à tous ses amis. Il se ruinait pour les autres, le noble enfant! Ah! vous avez raison de le pleurer : vous n'en retrouverez jamais un pareil. Et nous donc! C'était notre bonheur et notre gloire. Il restait souvent avec nous pour nous égayer, nous pauvres vieux, pendant qu'on le désirait ailleurs. On le désirait partout. C'était à qui l'aurait. Tant d'esprit et tant de grâce!

Sa présence seule était une fête. Tout charmait en lui, jusqu'au bruit de ses pas. Ah! malheureux! je n'entendrai plus sur l'escalier le son joyeux de ses éperons. Sa place à table restera vide tous les jours et tous les soirs. Et le matin, plus de soleil dans la vieille maison, jamais! On l'a tué! Tué par trahison, soyez-en sûrs, messeigneurs: sans cela, comment l'aurait-on vaincu, lui qui en avait vaincu tant d'autres? Vengez-le, ne le vengez pas, qu'est-ce que cela me fait maintenant? puisque vous n'avez pas su le défendre et qu'il est mort. Mort! mort! mort! —

Des spasmes convulsifs interrompirent ces lamentations incohérentes d'une souf-

france en délire, et le vieillard suffoqué retomba en proie à un nouvel accès plus violent que le premier. On essaya en vain de le calmer. L'intervention du prêtre lui-même fut inutile. On fut obligé d'arracher aux bras du père le cadavre du fils.

Juan cependant se trouvait livré à d'horribles angoisses. Il se croyait par instants la dupe et la victime d'une hallucination infernale.

Ce n'étaient pas les menaces du jeune homme, ce n'était même plus la douleur du vieillard, qui causaient son agitation.

Un nouvel objet, un objet plus terrible, fascinait ses regards et sa pensée.

Derrière la tenture à peine soulevée,

apparaissait, sinistrement éclairée par la lumière blafarde des cierges, une figure creuse et pâle, avec des yeux fixes et secs, mais rouges encore des larmes qui les avaient brûlés. Elle cherchait à voir sans être vue. A cette pudeur, on reconnaissait une femme; à ce désespoir, on reconnaissait une mère.

Elle et lui, Juan et la mère, restèrent ainsi une minute, un siècle, le regard attaché et comme scellé au même point, elle regardant son fils, lui la regardant.

Lorsque, enlevé par les porteurs, le cercueil franchit la porte, la mère ferma les yeux, et, sans un mot, sans un gémissement, tomba raide sur le carreau.

Juan poussa, lui, un cri terrible, fendit la foule d'un bond, s'élança sur la place et disparut en courant comme un fou.

De toutes les pertes la plus cruelle ; de tous les malheurs le plus affreux ; de toutes les douleurs la plus auguste à la fois et la plus pitoyable, la plus accablante à subir, la plus effrayante à contempler, c'est la mort d'un jeune homme pleuré par de vieux parents.

C'en est fait. La réalité a cette fois atteint le niveau de l'imagination. L'abîme insondable de l'infortune humaine est comblé. Le génie du mal a dit son dernier mot. Interrompant sa marche accoutumée, la fatalité à reflué sur elle-même

et porté un nouveau ravage, un ravage suprême, sur la plage déjà ravagée. La nature hésite au milieu de ses lois renversées. Ce qui devait ne plus être est encore; ce qui devait être n'est plus. Les rameaux du printemps sont tombés foudroyés, et l'arbre reste debout, tronc épuisé, écorce vide, débris oublié par l'orage.

Pauvres vieillards! Cet enfant, dont vingt ans avaient fait un homme, un instant en a fait un cadavre. Il est perdu, à jamais perdu, l'objet de leur amour, de leur orgueil, de leur confiance. Il est mort celui en qui ils croyaient revivre et se continuer. Ils comptaient le laisser après eux

comme une protestation victorieuse contre le destin, et il s'en est allé le premier. Ils enterrent leur fils comme ils ont enterré leur père, subissant deux fois les angoisses de la séparation éternelle.

Pour eux le passé n'a plus de résultat, l'avenir plus d'espérance, la vie plus de signification. Cette tâche vainement accomplie, ils ne sauraient la recommencer. La jeunesse est depuis longtemps partie, emportant l'amour et la fécondité. Flancs stériles, cœur découragé, volonté brisée, voilà ce qui leur reste.

Ils s'affaissent désespérés dans leur impuissance. Ils n'ont plus qu'à attendre le dernier moment, et ils l'attendent avec

une impatience morne. Leur existence est une mort anticipée, plus terrible que l'autre, parce qu'ils en ont la conscience.

On n'assiste pas impunément à de pareils deuils quand on les a causés. Don Juan ne dormit pas de la nuit.

Il entendait au milieu du silence les plaintes désolées et les cris déchirants du vieillard. Il voyait flotter dans l'ombre la figure pâle de la mère et flamboyer ses yeux rouges. Il pensait à ce jeune homme si beau, si brave, si heureux, si adoré, qu'il avait tué pour une courtisane. Son meurtre lui apparaissait transformé en crime. Il se croyait à la fois coupable et maudit.

Ce sang mal versé n'allait-il pas crier

contre lui et le dénoncer à la colère de Dieu, à la haine et au mépris des hommes?

Abattu par sa terrible insomnie, l'esprit obsédé de pensées sinistres, le cœur déchiré de remords, Juan alla dès le matin au cimetière, où il se fit indiquer la tombe de Niceto. Il s'agenouilla sur la terre fraîchement remuée, et se mit à prier avec ferveur, pour apaiser l'âme de sa victime et désarmer les vengeances célestes.

Il fut troublé dans ses dévotions par l'arrivée de deux jeunes gens qui se promenaient en causant. Juan voulut s'esquiver ; mais il aurait été vu. Il aima mieux attendre caché le départ des deux cavaliers, et s'assit à quelques pas sur une

pierre tumulaire, derrière un massif d'arbustes.

Les promeneurs passèrent tout près de lui, sans se douter de sa présence, et s'arrêtèrent devant la tombe de Niceto.

— Ah! — dit l'un, voilà quelqu'un de nouvellement enterré. Qui est-ce? Le savez-vous?

— Oui, répondit l'autre. — C'est don Niceto Iglesias.

— Ce fameux duelliste?

— Justement. Il a fini par trouver son maître.

— Qui l'a tué?

— Don Juan Ténorio.

— Le fils cadet du comte de Marana?

— Lui-même.

— Mais c'est un enfant.

— Il n'y paraît guère aux coups qu'il donne. Il n'y va pas de main morte.

— Le fait est qu'il doit être habile pour avoir tué don Niceto, qui en avait tué tant d'autres.

— Oh! c'est un beau début. Le voilà posé.

— Vous paraissez bien informé. Pourriez-vous me dire la cause du duel ?

— Ils se sont battus pour la Pandora.

— La Pandora! Don Juan l'a-t-il eue?

— Le soir même.

— C'est un heureux gaillard, je vous en réponds.

— Vous parlez en homme qui est au fait. Est-ce que... ?

— Pensez-en ce que vous voudrez. Mais je vous certifie que le jeune homme n'est pas à plaindre. —

Ils passèrent.

Don Juan les avait écoutés tout stupéfait.

— Me serais-je donc trompé ? — se dit-il à lui-même. — Je ne serais donc pas pour tout le monde un objet d'horreur? —

Il se disposait à partir, quand un nouveau bruit de pas le força à se rasseoir. Il regarda à travers les branches, et vit s'approcher deux jeunes dames élégamment vêtues, dont une assez belle.

— Ce doit être là sa tombe, — dit celle-ci. —

— Oui. On nous avait bien indiqué ces arbousiers à fleurs blanches. D'ailleurs, il n'y a pas à confondre ; c'est la plus récente. Pauvre jeune homme! mourir à vingt-cinq ans.

— Je l'ai connu. C'était un assez bon garçon, mais fat!

— Dame! il y avait de quoi : le plus beau cavalier de Séville!

— Oh! l'autre, don Juan Ténorio, est beaucoup mieux.

— Mieux encore?

— Beau comme un ange, ma chère!

— Où l'avez-vous vu?

— Je le vois souvent passer à cheval sur le pont de Triana : un magnifique cheval qu'il conduit à ravir.

— Est-il vrai qu'il n'ait que dix-sept ans?

— Je lui en donne vingt.

— A la bonne heure ! Être si brave et si adroit à dix-sept ans ! Je disais bien que cela ne se pouvait pas.

— Il s'est bien battu ?

— Comme un lion, à ce qu'il paraît.

— Quel dommage que ce soit pour une fille ! —

La belle et dédaigneuse personne s'éloigna, suivie de sa compagne. Elle retroussa un peu sa robe en passant sur une bran-

che morte qui barrait le chemin. Don Juan remarqua involontairement qu'elle avait une jolie jambe.

Ne voyant plus venir personne, il profita du moment pour se retirer.

— Décidément, — pensait-il en cheminant,—mon oncle avait raison de dire que les duels ne nuisent pas à la réputation d'un gentilhomme. Le monde n'est pas aussi sévère que je l'imaginais. C'est égal, je regrette d'avoir causé la mort de ce jeune homme. —

Don Juan avait bien fait de venir au cimetière : il avait apporté des remords, il n'emportait que des regrets.

# Oscillations.

## V.

Don Juan s'était couché en rentrant.

Il se leva après quelques heures d'un sommeil assez tranquille, et déjeuna avec d'autant plus d'appétit qu'il n'avait pas déjeuné la veille.

Comme c'était son heure habituelle de promenade, il s'habilla, monta Réfif, et, suivi d'Akufa, à cheval aussi, il se dirigea vers le faubourg de Triana.

Chemin faisant, pour se distraire, il regardait aux fenêtres.

Presque en face du pont, il vit deux femmes penchées sur un balcon de bonne apparence, q'uabritait du soleil une tenture de sparterie à couleurs éclatantes, et reconnut les dames du cimetière.

Aussitôt, par un mouvement instinctif, il fit sentir l'éperon à Réfif, et, comme celui-ci s'élançait, il lui fit sentir la bride. A la fois pressé à l'arrière-main et retenu à l'avant-main, le cheval, qui avait déjà

son éducation faite, comprit qu'il devait agir sur lui-même. De là résultèrent des piaffés, des courbettes, des demi-pointes, des galops sur place, et toutes les coquetteries des allures brillantes.

Une des dames se retira du balcon, effrayée de ces caracoles. L'autre resta et sourit. C'était la belle.

Don Juan hasarda un regard profond et un baiser du bout des doigts. Elle détourna la tête, laissa tomber son bouquet et rentra.

Don Juan sauta à terre, ramassa le bouquet, le porta à ses lèvres, le mit sur son cœur, et s'élança sur le pont au grand galop, ivre de joie.

La jeunesse tient beaucoup de l'enfance qu'elle continue. Ses impressions sont passagères, parce qu'elles sont excessives. Elle succomberait à leur violence, si elles duraient. Elle tombe brusquement de l'engouement dans le dégoût, se rejette du désespoir dans l'enthousiasme, et se repose d'une exagération par une autre.

Don Juan avait déjà oublié son triste mécompte de la veille, ou du moins il l'interprétait de façon à ne plus s'en inquiéter.

Les théories ne manquent jamais aux esprits ardents. La passion les rend ingénieux à l'explication. Cette insuffisance de la volupté qui l'avait découragé d'abord, il

la croyait maintenant relative et non plus absolue.

Il ne s'en prenait plus à la chose, mais à la personne. La faute n'était pas à la femme, mais à la courtisane.

Comment la Pandora eût-elle réalisé son espérance? Une créature incomplète et dégradée, dont l'âme était morte et l'esprit absent! La sensation n'avait-elle pas dû souffrir en elle des infirmités du sentiment? Cette monnaie usée n'avait-elle pas perdu toute sa valeur en perdant la divine empreinte de l'amour?

Mais, avec celle-ci, quelle différence! Une honnête femme! Il ne la connaissait pas, il est vrai. Mais le mépris avec lequel

il l'avait entendue parler des filles la lui faisait supposer honnête.

Il faut d'ailleurs s'entendre sur le mot. Qui dit femme honnête, ne dit pas honnête femme.

On a beau lancer des œillades aux passants, laisser tomber son bouquet dans la rue, ouvrir sa porte et son cœur au premier beau garçon venu, tromper son mari et déshonorer ses enfants, pourvu qu'on ne vende pas ses faveurs à prix d'argent, on n'en est pas moins une femme honnête.

Magnifique privilége, vraiment!

Il y avait de l'avenir au fond de cette distinction subtile. Enchanté d'une décou-

verte qui ouvrait un nouvel horizon à ses désirs, don Juan cheminait lentement au petit pas sur la route d'Estremadure.

Il songeait à la belle inconnue, à son doux sourire, au moment de la revoir, à l'amour qu'elle avait pour lui et qu'il aurait pour elle, à sa jolie jambe et aux moyens d'achever une conquête si heureusement commencée.

Quant au souvenir de Niceto, il ne traversait plus sa pensée que comme l'éclair pâlissant d'un orage qui s'éloigne.

Il fut tiré de sa rêverie par un bruit de chevaux.

Il se retourna et vit trois cavaliers s'avancer au grand galop de son côté.

— Nous sommes poursuivis, Monseigneur, — s'écria Akufa avec effroi.

— Par qui veux-tu que nous soyons poursuivis ?

— Je ne sais pas, Monseigneur, mais je n'en ai pas moins peur.

— Attends, pour t'effrayer, que le danger soit venu. Nous allons bien voir si c'est à nous qu'on en veut. Mais je gagerais que non. Suis-moi. —

Il entra, suivi de plus près que jamais par le tremblant Akufa, dans une vaste prairie qui bordait la route.

Au bout de cent pas environ, il s'arrêta et attendit.

Bientôt les cavaliers, tous vêtus de deuil,

se jetèrent dans la prairie, l'épée à la main.

— Voyez-vous, Monseigneur? — cria Akufa, les yeux hors de la tête.

— Oui, je vois bien, — répondit tranquillement don Juan; — c'est décidément à nous qu'on en veut.

— Sauvons-nous! Monseigneur, sauvons-nous!

—Don Juan Gomelès, mon parrain et ton maître, m'a appris à ne jamais reculer. Il a dû t'en apprendre autant. Nous sommes deux contre trois, c'est assez. Tenons ferme.

— Mais moi, Monseigneur, je ne suis pas gentilhomme, je suis esclave.

— Raison de plus; tu n'es pas libre de

me quitter au moment où j'ai le plus besoin de toi.

— Mais, Monseigneur, je suis noir, et je ne puis me battre contre des blancs.

— Noire ou blanche, il faut défendre sa peau.

— Mais, Monseigneur, j'ai peur.

— Je te défends d'avoir peur. Je suis ton maître, obéis-moi.

— Pardonnez-moi, Monseigneur. Je ne peux pas ; c'est plus fort que moi ; mon cheval m'emporte. Sauvez-vous, Monseigneur, sauvez-vous ! On va vous tuer. Au secours ! au secours ! —

Ainsi criait-il effaré, en courant bride abattue, vers la route.

Téméraire vis-à-vis d'un animal, brave peut-être en face de son égal, ce nègre esclave tremblait devant la double supériorité de l'homme blanc et libre.

Le courage est complexe et variable. Il dépend souvent des circonstances ; il tient parfois à un hasard. C'est une affaire d'habitude et d'opinion autant que de tempérament. Il ne se commande pas plus que la confiance, qui en est l'origine.

Les assaillants n'essayèrent pas d'arrêter Akufa. Ce n'était pas à lui qu'ils en voulaient, et sa fuite ne faisait que les débarrasser d'un adversaire.

Quant à don Juan, sous le calme apparent de la surface s'agitait une émotion

profonde. L'instinct de conservation luttait avec l'honneur.

Abandonné du nègre, et seul contre trois, le jeune homme trouvait avec raison la lutte trop inégale. La fuite lui était facile : il avait l'avance sur ses ennemis, et Réfif n'avait pas son égal en vitesse. Mais il avait dit qu'il ne reculerait pas, et il voulait tenir parole.

D'ailleurs l'énormité même du danger tentait la témérité de son courage. Entreprendre volontairement cette lutte disproportionnée et remporter une victoire improbable ! Cette idée le faisait frémir d'une joie violente.

L'orgueil et l'audace prirent le dessus.

L'âme entraîna le corps dans son élan. Tous les ressorts se tendirent à la fois.

Don Juan sentit l'ivresse du combat lui monter à la tête et résolut de garder, quoi qu'il arrivât, le champ de bataille, vainqueur ou mort.

La seule concession qu'il fit aux désavantages de sa position, fut de se retrancher. Il lança Réfif par-dessus une forte haie qui coupait la prairie dans toute sa largeur, l'arrêta au bout de son mouvement, et, faisant volte-face, revint se poster contre la haie, l'épée au poing.

Les trois cavaliers accouraient sur lui de toute leur vitesse. Il y en avait un, mieux monté, qui devançait les autres. Il arriva

le premier à la haie et voulut sauter.

— Halte ! — s'écria don Juan en portant au nez du cheval la pointe de son épée. Que voulez-vous?

— Vous ne me connaissez pas? — lui demanda la cavalier d'un air menaçant.

— Si, vous êtes le neveu de don Pédro Iglesias.

— Alors, vous devez savoir ce que je veux. Je veux venger mon cousin, don Niceto, que vous avez tué.

— S'il vous convient d'essayer une vengeance loyale, je vous donnerai toute facilité. Faites retirer vos compagnons, je repasserai la haie, et nous nous battrons à

cheval ou à pied, comme il vous plaira.

— Je n'ai ni condition à recevoir de vous, ni grâce à vous accorder. Recommandez votre âme à Dieu.

— C'est fait. Je recommande mon âme à Dieu et ma vie à mon épée. Allez.

— Vous me bravez parce que vous vous croyez à l'abri de mes coups ; mais vous ne me braverez pas longtemps. — Mes amis, séparons-nous et sautons la haie, chacun de son côté. Il ne pourra en arrêter qu'un, il y en aura toujours deux qui le chargeront en attendant le troisième. —

La violence n'avait pas de limites dans ces temps à demi-barbares encore, et souvent l'assassinat vengeait le duel.

Les deux autres cavaliers, suivant les instructions de celui qui paraissait leur chef, s'éloignèrent, l'un à droite, l'autre à gauche, et prirent du champ pour sauter.

Don Juan les laissa manœuvrer en toute liberté, et ne s'occupa que de faire face à son interlocuteur. Il le regardait à bon droit comme son principal adversaire et le plus dangereux de toute façon, étant le mieux monté et paraissant le plus résolu. Il espérait que les deux autres ne pourraient sauter, ou qu'il en aurait meilleur marché s'ils parvenaient jusqu'à lui.

Son calcul se trouva juste. Soit faiblesse des chevaux, soit maladresse des cavaliers,

la haie, tentée à plusieurs reprises, ne fut pas franchie.

— Puisque vous ne pouvez la sauter, — s'écria le cousin de Niceto avec colère, — tournez-la. —

Ses deux compagnons obéirent, et, longeant la haie au galop, gagnèrent chacun une de ses extrémités, heureusement éloignées. Ils tournèrent presque en même temps, et commencèrent à se rapprocher de don Juan. Celui-ci ne les perdait pas de vue. Quand il les vit à moitié chemin, il fit reculer Réfif de quelques pas; puis, lui enfonçant tout à-coup ses deux éperons dans le ventre, il l'enleva brusquement par-dessus la haie. Il tomba sur son anta-

goniste surpris, avant que celui-ci eût le temps de se mettre en défense, et lui porta un coup furieux qui devait le tuer. Mais l'épée rebondit sur la poitrine au lieu de la traverser.

— Ah! — s'écria Juan avec mépris, — ce n'est pas assez de deux acolytes, il vous faut encore une cuirasse. Vous êtes un triple lâche. —

Le cavalier ennemi riposta au lieu de répondre, et une lutte violente s'engagea.

Don Juan, vêtu de soie, avait un grand désavantage contre un adversaire cuirassé. Mais il l'emportait par d'autres côtés.

Il montait en écuyer consommé un cheval incomparable. Son habileté d'escrimeur lui permettait de parer tous les coups et d'en rendre deux pour un. De sorte qu'il eût été difficile de dire où se trouvait la supériorité.

Si le jeune homme avait eu à la main sa belle épée de bataille, il eût décidé l'affaire par quelque revers irrésistible, fendant le bonnet, la cuirasse et l'homme avec. Mais Finette, qu'il portait ce jour-là par malheur, Finette, excellente pour les coups de pointe, ne valait rien pour les coups de taille. A peine avait-elle un tranchant. Légère et souple, elle ployait à la moindre résistance. C'était désespérant.

Irrité d'un combat qui se prolongeait inutilement pour lui, où chaque instant apportait de nouvelles chances à son adversaire, dont les compagnons se rapprochaient sans cesse, don Juan tenta une attaque désespérée. Grâce à une manœuvre savante, qu'avait admirablement secondée l'agilité de Réfif, il avait trouvé moyen de se placer à la gauche de l'ennemi. Sans s'inquiéter d'un coup de pointe, qui le blessa légèrement à la poitrine, il lança à toute volée son épée dans le flanc de son adversaire. Le coup était mortel, s'il eût pénétré; mais il glissa. Cette maudite cuirasse, cachée sous le pourpoint, trompait toutes les visées.

Don Juan, furieux, finit par s'en prendre au cheval, et, lui plongeant l'épée au défaut de l'épaule, l'abattit raide du coup. Il allait s'attaquer au cavalier, qui ne pouvait plus se défendre, tout moulu qu'il était de sa chute et embarrassé dans le harnais, lorsqu'il entendit galoper derrière lui.

Il se retourna promptement, et se trouva en face d'un nouvel assaillant. Les épées se croisèrent. Au même moment, Juan reçut en pleine épaule un coup violent, qui, heureusement, porta à faux. Mais il en prévoyait un second mieux ajusté, et il se sentit perdu.

— Ténorio, à la rescousse ! — cria tout-à-coup une voix de tonnerre. — Tourne,

tourne, tourne, cavalier, ou tu es mort. Tiens bon, Juan, je suis là. —

C'était Jorge qui accourait à toute bride.

Cette intervention inattendue changea la face du combat. L'homme qui frappait Juan par derrière fut obligé de quitter l'attaque pour la défense.

Juan, tranquille désormais de ce côté, se jeta avec une nouvelle furie sur celui qui lui était opposé, en criant :

— Ténorio, en avant!

— Ténorio pour Ténorio! — vociféra Jorge. — *De Profundis* pour Iglesias! —

Du premier coup, en effet, il jeta par terre son ennemi expirant.

L'autre, voyant que l'affaire tournait mal pour son parti, piqua des deux et s'enfuit du plus vite qu'il put. Juan, échauffé par la lutte, commença à le poursuivre. Mais son oncle le rappela.

— Laisse courir ce poltron, mon petit, achève le gredin que tu as couché sur l'herbe, et allons-nous-en. —

Mais don Juan n'était pas homme à accabler un ennemi vaincu, si déloyal fût-il.

— Rendez-moi, — dit-il au cousin de Niceto, — rendez-moi cette épée que vous n'êtes plus digne de porter, ou je vous tue comme un traître que vous êtes. —

Le cavalier ne répondit pas et jeta avec rage son épée aux pieds de don Juan.

Celui-ci allait descendre de cheval pour la ramasser, se proposant d'en faire hommage à sa belle, qui paraissait aimer les prouesses, quand son oncle lui dit :

— Alerte! alerte! voici les quadrilleros de la Santa-Hermandad. Sauve qui peut!

— Nous sauver!

— Eh! certainement, il n'y a pas de déshonneur à fuir devant la justice. Au contraire, puisqu'on évite d'aller en prison et en lieu pire encore. Laissons ces carcasses de félons se débrouiller à leur guise et détalons. Au galop! —

Juan se décida enfin à suivre le conseil de son oncle, et tous deux partirent à fond de train. Après un quart-d'heure de galop

sur la route, ne voyant personne derrière eux et se croyant assez d'avance en cas de poursuite, ils mirent leurs chevaux au pas.

Jorge se fit raconter les détails de l'aventure. Interrogé à son tour :

— Je savais, — dit-il à son neveu, — que la séquelle des Iglesias avait de mauvais projets sur toi.

Un seigneur de ma connaissance, non pas de ma connaissance seulement, je connais tout le monde, mais aussi de mes amis, vint me dire qu'on t'avait vu passer à cheval sur le pont de Triana, et, derrière toi, à peu de distance, le cousin de Niceto, accompagné de deux parents. Je me doutai

du coup, et je courus après eux qui couraient après toi.

Mais à la sortie du faubourg, ne voyant ni toi ni eux, et ne trouvant personne à qui parler, je restai fort embarrassé. J'avais à ma droite la route de Santi-Ponce, à ma gauche celle de Castilleja, vides toutes les deux, et ne savais laquelle prendre. Je me donnais au diable.

Tout-à-coup j'entends crier : Au secours! Je m'élance du côté d'où venait la voix ; et, au tournant je me trouve, vis-à-vis d'Akufa, qui galopait tant et plus, en se démenant sur son cheval comme un possédé à l'exorcisme, et criant toujours à tue-tête : Au secours! au secours! Je voulus l'arrê-

ter pour l'interroger. Mais je t'en souhaite. Signes et cris, tout fut inutile. Je ne faisais que redoubler sa panique. Il ne me reconnut pas ; et, me prenant sans doute pour un ennemi qui le guettait au passage, il passa devant moi comme un coup de vent, criant plus fort que jamais, et disparut bientôt dans le faubourg, où je l'entendis encore crier.

Comme il criait ! je n'ai jamais entendu si bien crier.

Je parie que ce sont ses hurlements qui ont ému la Santa - Hermandad et l'ont mise à nos trousses. La canaille ! T'abandonner et nous dénoncer ! Je veux en rentrant choisir plusieurs bâtons ex-

cellents et les lui casser sur le dos les uns après les autres.

— Je vous demande grâce pour lui, mon oncle. Sa poltronnerie m'a rendu plus grand service que n'eût fait son courage. Il vous a envoyé à sa place, et j'ai gagné la vie au changement.

— Le fait est que je suis arrivé à temps. Trois contre un, et des cuirasses contre un habit de soie! Tu as eu tort de ne pas te sauver; mais je suis bien aise maintenant d'avoir ce reproche à t'adresser. Ton parrain avait décidément raison de dire que tu serais un héros.

C'est bien, mon garçon. Va toujours et

tape dessus. Les hommes ne valent pas la peine qu'on les ménage.

Que cette affaire te serve de leçon. Tu vois qu'on ne se gênait pas pour t'assassiner. Une vraie faute que je ne te pardonne pas, c'est de n'avoir pas expédié ce coquin, lorsqu'il était par terre. Un individu à qui tu as rendu service ! Certainement ; c'est lui qui hérite de tous les biens des Iglesias, et c'est à toi qu'il le doit. Et, pour te prouver sa reconnaissance, il vient t'assassiner, avec une cuirasse !

Ah ! si je l'avais su, moi ! Mais il y en a du moins un à qui j'ai donné son compte.

— Le pauvre diable a payé pour un autre. L'affaire ne lui était pas personnelle. Il n'y

aura pris part que pour obliger son parent.

— Tant pis pour lui ! Pourquoi s'est-il mêlé de ce qui ne le regardait pas ? Et puis d'ailleurs, l'innocent pour le coupable, le faible pour le fort. C'est fort triste ; mais nous n'y pouvons rien. Ainsi va le monde. Qu'est-ce que la vie ? Un jeu de boules. L'important est de garer ses quilles.

Donc, te voilà hors du piége. Mais ce n'est pas tout, il faut prévoir les suites. On parle beaucoup de ton duel à Séville. Voilà déjà la famille en train. Il est à craindre que la justice s'y mette aussi bientôt. De quoi se mêlent ces gens de loi ? Ne pourraient-ils laisser les gentilshommes régler tranquillement leurs affaires entre eux ?

Il n'y a pas trente ans encore, le duc de Médina-Sidonia et le marquis de Cadiz se faisaient la guerre sur terre et sur mer, avec des armées et des flottes, bien en règle, tout à leur aise, sans que personne y trouvât à redire. Mais cet enragé despote, le roi Hernando, a confisqué nos meilleurs priviléges. Il n'y a plus de liberté.

Mais c'est comme cela. Il faut en prendre son parti et agir en conséquence. Tu n'es plus en sûreté à Séville : va-t-en.

— Où, mon oncle?

— Voilà la question.

J'avais d'abord pensé à Bib-al-Djebel. C'est un bon château, et ton parrain est homme à t'y défendre contre tous les al-

cades et tous les estafiers du royaume. Mais il faut ménager le dévouement de ses amis. On a l'œil sur don Juan de Gomelès. On le craint et on le jalouse : on ne serait pas fâché d'avoir un prétexte pour lui faire une mauvaise affaire. Ce n'est pas à toi de le donner.

— Plutôt que d'exposer la vie ou la fortune de mon parrain, j'aimerais mieux aller me livrer moi-même aux mains de la justice.

— Ce serait une autre bêtise. La justice a les mains crochues et ne lâche pas volontiers ce qu'elle tient. Pensons à une chose.

— Si j'allais me renfermer dans un des châteaux de mon père ?

— Et si l'on va t'y chercher?

— Je fermerai les portes et je me défendrai.

— C'était bon autrefois, ça ne l'est plus. Ces jours derniers, don Pédro Giron, fils du comte d'Urena, qui est un des plus grands d'Espagne, s'étant renfermé de la sorte dans Villafrate, le cardinal-régent a envoyé contre lui un commissaire avec une armée. Le jeune homme a été pris et la ville rasée.

Don Diégo de Tolédo, troisième fils du duc d'Alba, lequel est parent du roi, note bien cela, s'est emparé du prieuré de Consuegra et l'a voulu garder, trouvant le bénéfice à sa convenance. Ce même cardinal

Ximenès, qui ne plaisante pas, l'a fait assiéger dans les règles et forcé à se rendre.

C'est fini : les seigneurs ne sont plus assez forts.

— Que faire alors ?

— Te cacher dans quelque coin obscur. Les petits trous sont les meilleurs. Tiens ! te voilà sur la route de Badajoz ; continue. Va en Estremadure : changer de province, c'est presque changer de pays. Nous y avons des parents, Ramon Jover et sa sœur, ton ancienne amie Poupette.

— Mariquita !

— Que tu aimais tant. Tu ne t'ennuieras pas avec elle. C'est une aimable fille, si elle n'a pas changé. Tu seras bien reçu;

et, comme la famille n'a pas d'apparence, on ne s'avisera pas de t'y chercher. Que dis-tu de l'idée?

— Excellente, mon oncle.

— Alors il la faut exécuter sans retard.

— Mais entreprendre un aussi long voyage tout seul!

— Tu n'es pas une demoiselle : il n'y a rien à craindre pour ta vertu. Pour ta peau, je te sais en état de la bien défendre.

— Mais que dira mon père?

— Que tu as bien fait de te mettre à l'abri.

— Et ma mère? ma pauvre mère!

— Je me charge de la rassurer. Et pour

la consoler de ton absence, je lui promettrai un retour prochain.

— Et...

— Et quoi encore? —

Juan détourna la tête avec embarras.

— Ah! ah! — fit Jorge en clignant de l'œil, — il y a donc une nouvelle anguille sous roche? Nous avons donc ranimé le cadavre de l'Amour? Farceur! Je savais bien que tu y reviendrais, malgré tes grandes phrases. Les grandes phrases, vois-tu? c'est comme les tambours, sonores, mais creux; ça crève au premier coup, et puis bonsoir. Je te félicite d'en avoir fini avec cette musique. Bref, si tu as quelque commission à me donner, je m'en chargerai

avec plaisir. Tu sais que je ne suis pas bégueule.

— Je vous remercie, mon oncle.

— Rien à faire ? rien à dire ? Alors, ce n'est pas grave. Tant mieux : tu voyageras plus gaîment. As-tu de l'argent dans ta poche ?

— Une douzaine de ducats.

— En voilà autant. C'est plus qu'il ne t'en faut pour ta route. Je t'enverrai bientôt une lettre de change sur quelque juif plus ou moins baptisé de Badajoz.

Tu as un joli revenu, ne ménage pas la dépense. Arrange-toi de manière à supporter patiemment ton exil. Nous ferons tout notre possible pour l'abréger.

J'espère que les Iglesias se tiendront tranquilles maintenant. Ils doivent en avoir assez. D'ailleurs, s'ils en veulent encore, on leur en donnera.

Reste la justice. Mais ce sera bien le diable si nous ne faisons pas d'ici à un mois ta paix avec elle. Nous avons des parents parmi les Vingt-quatre, et je soupe une fois par semaine avec l'Assistant. S'il faut aller plus haut, nous irons.

Nous tenons par les Mendoza au cardinal Ximenès. Ce n'est pas qu'il fasse grand compte de la parenté dans les affaires publiques; mais il a toujours témoigné beaucoup d'estime et d'amitié à ton père, le sachant vertueux. Il faudra bien que cette

vertu-là nous serve à quelque chose.

Bref, tout s'arrangera, et promptement, j'espère ; pars tranquille. À propos, ta blessure ?

— Ce n'est rien.

— Il faut voir. —

Ils mirent pied à terre. Jorge examina la blessure en connaisseur. Puis, refermant le pourpoint de Juan :

— Tu as raison, — lui dit-il. — Ce n'est qu'une longue égratignure. Laisse-la tranquille, elle se guérira toute seule. Défie-toi en toute occasion des drogues et des médecins. Porte-toi bien. Adieu. Bon voyage. —

L'oncle et le neveu s'embrassèrent cor-

dialement, remontèrent à cheval et se séparèrent. Jorge rentrant à Séville, Juan s'en allant à Badajoz.

Et la dame du balcon ?

Juan l'aima pendant une heure et l'oublia. Il ne la revit jamais, il n'en entendit plus parler. Rêves de bonheur bâtis sur un nuage! Poëmes interrompus de la vie!

# Le premier voyage.

## VI.

Voilà don Juan sorti de la maison paternelle, maître de ses mouvements, courant par monts et par vaux.

Il n'avait à répondre de lui qu'à lui-même. Ni conseils à recevoir, ni contrôle à

subir, ni réprimande à craindre. C'était la première fois. Au sortir de l'obéissance, même la plus douce, la liberté paraît belle.

Don Juan se trouvait heureux. Le monde lui appartenait. Il pouvait aller ici, et là, ailleurs encore, si bon lui semblait.

Tout l'attirait : l'horizon lointain des montagnes, derrière lesquelles s'étendaient de nouvelles provinces; le mystère du sentier tortueux qui débouchait sur la route; le cours d'un ruisseau s'écoulant à l'ombre des haies ; la fumée tranquille des chaumières qu'il voyait flotter sur les bois; la tourelle embusquée sur la colline; le vol des oiseaux voyageurs.

A droite, la Manche, qui mène en Castil-

le; à gauche, la mer, la mer qu'il n'a pas vue encore; à droite et à gauche, en avant et en arrière, mille retraites cachées où le bonheur l'attend peut-être.

Sous quelle forme, il n'en sait rien. Mais le peut-être suffit à l'ardeur de son imagination.

Peut-être, c'est le grand mot. L'inconnu plaît à qui n'a rien expérimenté. Plus tard on sait qu'en penser.

Juan était dans l'âge des illusions, et, pour charmer les plaisirs de la route, n'avait rien de mieux à faire qu'à rêver.

Il rêvait donc, toujours sur le point de courir après ses songes, et n'y courant pas, fort heureusement. Ses divers entraîne-

ments se faisaient contre-poids et le maintenaient en équilibre.

Voulant aller partout et n'ayant pas de raison pour aller d'un côté plutôt que d'un autre, il n'allait nulle part, hors de sa route s'entend. Il obéissait machinalement à la force d'impulsion et marchait devant lui, en attendant une occasion déterminante.

L'imagination n'est au bout du compte que la mémoire combinée. Don Juan évoquait pêle-mêle tous ses souvenirs : romans de chevalerie, églogues, histoires de bandits, événements de la veille ; composait, décomposait, recomposait ; habillait toutes ses fantaisies en probabilités, et les faisait manœuvrer dans sa tête.

Tantôt, nouvel Amadis, il pourfendait avec Finette, qui pourtant ne coupait guère, comme on sait, des chevaliers félons, oppresseurs de l'innocence, d'une innocence féminine nécessairement : un homme qui se laisse opprimer est un sot ou un lâche, et n'a rien qui intéresse.

Tantôt une châtelaine éplorée, belle, cela va sans dire, venait se jeter à ses genoux pour lui demander protection contre l'insolence de ses vassaux révoltés. Il relevait cette veuve infortunée et charmante, lui promettait réparation, et tenait parole, Dieu sait au prix de quels dangers, au moyen de quels exploits.

Il y avait aussi des bergères mélancoli-

ques, demoiselles de bonne maison déguisées par circonstance, qui chantaient leurs douleurs aux échos d'alentour, et qu'il n'était pas désagréable de consoler.

En passant dans les villes, don Juan regardait aux fenêtres, espérant voir passer une main blanche sous la jalousie ou tomber encore un bouquet.

Mais ce n'est pas tous les jours fête. Les jalousies fermées ne s'ouvraient pas. Les femmes, qui paraissaient aux balcons étaient en général de bonnes ménagères qui venaient étendre leur linge ou tricoter au frais.

En fait de châtelaines, il ne passa sur la route qu'une vieille dame malade. Elle dé-

filait son chapelet en marmotant, couchée sur une litière que portaient des valets essoufflés.

Quant aux bergères que rencontra notre héros, c'étaient de vraies bergères, hâlées, sales, l'air bête, qui gardaient sérieusement des moutons galeux.

Il ne vit guère de jolies femmes que dans les hôtelleries. Les aubergistes ont de tout temps eu soin de choisir des servantes bien tournées. C'est une manière peu coûteuse et certaine de faire sa cour aux voyageurs et d'achalander l'établissement. Don Juan ne resta pas complétement insensible aux charmes de cette hospitalité.

Quoi ! des créatures sans esprit, de

mauvaises façons, d'élégance douteuse! Pour un homme qui rêve héroïnes et princesses, c'est un triste pis-aller. Sans doute ; mais, quand on a dix-sept ans et l'âme tendre, une belle fille est toujours une belle fille.

Don Juan avait déjà à moitié oublié son premier désenchantement, et sentait renaître l'espérance avec le désir. Il ne pouvait voir sans une certaine émotion ces jeunes et accortes chambrières entrer dans son appartement et rôder autour de lui.

Il n'epargnait auprès d'elles ni les regards langoureux, ni les tendres soupirs, ni les fines galanteries. Mais elles n'y faisaient point attention, accoutumées qu'el-

les étaient à une éloquence plus expressive et à de plus vives pantomimes.

Le jeune cavalier se trouvait avoir dépensé en pure perte ses beaux compliments et ses hommages délicats.

Il aurait mieux fait de mettre en pratique les avis de son oncle ou de suivre l'exemple des muletiers. Mais il n'osait se permettre de pareilles libertés. Il eût craint de commettre une indignité ou d'encourir tout au moins le reproche de mauvais goût et d'insolence. Il ne pouvait croire encore que pour réussir avec l'espèce humaine il fallût la mépriser : il ne pouvait croire que la brutalité fût ordinairement auprès des femmes sans éducation, et quel-

quefois auprès des femmes bien élevées, la meilleure des recommandations.

Naïf jeune homme! il faut l'excuser à cause de son âge. Tout vient avec le temps. Patience! Il se déniaisera, il se formera. Il saura un jour se mettre au niveau de toutes les circonstances, plutôt au-dessus qu'au-dessous.

En attendant, pour n'avoir pas l'air d'un sot, il déguisait sa timidité sous les dehors d'une indifférence majestueuse. Si les pensées n'en étaient pas plus chastes, le diable y perdait au moins les apparences.

Point de bonnes fortunes donc. Point de mauvaises rencontres non plus.

Ce n'était pas la faute du jeune aventu-

rier. S'il ne regardait les femmes que du coin de l'œil, il regardait les hommes en face, avec une assurance qui allait au défi.

Mais le meilleur moyen d'écarter les querelles, c'est d'aller au-devant. Tel qui lui eût cherché noise au premier signe de crainte ou d'hésitation même, voyant sa mine valeureuse et provoquante, lui cédait poliment le haut du pavé et se hâtait de lui tirer son chapeau.

Don Juan avait ouï parler de voyageurs détroussés et parfois assassinés dans les auberges.

Là-dessus, il s'était bâti une montagne de périls imaginaires : fausses clés, fausses

portes, piéges, embuscades et attaques nocturnes. Il marchait avec précaution au milieu des corridors, son flambeau dans une main, son épée dans l'autre ; il barricadait sa porte ; il essayait le plancher et les murs de sa chambre ; il changeait son lit de place, en cas de chausses-trappes invisibles ; il faisait coucher Finette à son chevet. D'ordinaire, il dormait paisiblement jusqu'au matin.

Une fois cependant il fut réveillé en sursaut par un bruit soudain et rapproché. Il se leva d'un bond, mit flamberge au vent, et attendit, prêt à vendre chèrement sa vie.

Mais bientôt il rengaîna et se recoucha,

honteux de sa panique. C'étaient des rats qui bousculaient ses bottes.

Le dernier jour pourtant il eut trois aventures, mais trop minces pour mériter mention, si elles n'avaient exercé sur ses idées certaine influence assez fâcheuse.

Au sortir de Los Santos, où il avait passé la nuit, il avait laissé à gauche, non sans regret, la route de Badajoz pour prendre celle de Merida.

Badajoz est ville frontière, et il n'aurait pas été fâché de faire un tour en Portugal, voire une pointe sur Lisbonne.

Mais, d'une part, il avait grand désir de revoir Poupette ; de l'autre, il manquait d'argent pour un long voyage. Raison de

bourse et raison de cœur le déterminèrent à tirer droit vers Medelin, où il devait trouver son amie d'enfance et une lettre de change.

Il aperçut au bord d'un buisson assez éloigné un oiseau pendu par la patte à un lacet. De temps en temps, la pauvre bestiole se relevait en agitant les ailes, se débattait un moment et finissait par retomber épuisée, la tête en bas. Ému de compassion, don Juan se détourna de son chemin, descendit de cheval et se mit en devoir de délivrer le captif. Au moment où il étendait la main, l'oiseau lui appliqua un violent coup de bec qui fit jaillir le sang.

— Ah ! c'est ainsi que tu le prends, — dit-il en secouant son doigt blessé. — Eh bien ! reste là , mon ami. On t'apprendra tout-à-l'heure à maltraiter ceux qui viennent à ton aide. Je te souhaite de l'agrément avec l'oiseleur. —

Là-dessus , il remonta à cheval, et continua sa route en faisant de tristes réflexions sur la sottise et l'ingratitude des animaux.

En traversant dans l'après-dînée, le village de Grajera, qui est à deux lieues de Merida, il avisa un gros rassemblement de campagnards. Il s'approcha , curieux d'en connaître la cause.

C'était un homme qui, de la main gau-

che, tenait par les cheveux une femme renversée, et, de la droite, en frappait une autre acculée dans l'angle d'un mur.

— Un homme qui bat des femmes ! — s'écria don Juan indigné.

— Le fait est que ça n'est pas joli, — dit tranquillement un des spectateurs en se retournant vers lui.

— Et vous le laissez faire ?

— C'est que, voyez-vous, il est gris.

— Est-ce une raison ?

— C'est que, voyez-vous, quand il est gris, il est méchant. Il tape à tort et à travers ; et nous n'avons pas besoin d'attraper un mauvais coup pour une affaire qui n'est pas la nôtre. —

Don Juan ne s'amusa pas à témoigner son mépris. Des actions valaient mieux que des paroles. Il sauta à terre, et jeta la bride à son interlocuteur en lui disant avec autorité :

— Tenez mon cheval. —

Il franchit le cercle tracé par la foule, alla droit à ce furieux, et, le prenant au collet :

— Lâchez ces femmes ! — lui cria-t-il d'une voix impérieuse.

L'autre cependant tint bon, et, levant sur don Juan un regard stupidement féroce :

— De quoi vous mêlez-vous? — dit-il d'une voix pâteuse. — J'ai bien le droit de

les battre, puisque c'est ma femme et ma sœur. —

A cette étrange déclaration de principes, don Juan ne répondit que par une secousse violente. Le paysan chancela et du coup lâcha prise. Les femmes s'esquivèrent, laissant les deux adversaires aux mains.

Juan ne demandait plus que la paix. Mais l'autre voulait se venger de l'importun qui était venu le troubler dans l'exercice de ses droits conjugaux et de son autorité fraternelle. Il entama la lutte avec furie.

Don Juan se contenta de la maintenir, tout en lui disant :

— Restez tranquille, je ne veux pas vous faire de mal. —

Le brutal n'entendait pas raison; et, voyant qu'il ne pouvait venir à bout d'ébranler le jeune et robuste cavalier, il lui lança un mauvais coup de pied.

Don Juan, lutteur consommé, para facilement; mais la méchanceté intraitable de son adversaire avait fini par l'irriter. Il le renversa sous lui, et, oubliant son rôle de pacificateur, commença à le gourmer rudement.

Mais, au même instant, il se sentit frappé par derrière. Il se leva aussitôt, décidé à châtier exemplairement les auteurs de cette attaque déloyale. Mais les bras lui tombèrent en reconnaissant les deux femmes qu'il avait délivrées.

A moins de vouloir renouveler pour son compte la lutte ignoble qu'il était venu arrêter, il ne lui restait d'autre parti que la retraite.

La prudence la lui conseillait d'ailleurs aussi bien que sa dignité. Son adversaire s'était relevé et ouvrait son couteau. Les autres paysans commençaient à s'agiter en murmurant d'une voix menaçante les mots d'étranger et de More, la plus grande injure qu'on pût adresser à un Espagnol. Quelques-uns ramassaient des pierres.

Don Juan se vit au moment d'avoir sur les bras tout le village, hommes et femmes, chiens et enfants. Il mit l'épée à la main pour contenir un peu cette multitude, re-

joignit Réfif, que son gardien, accoutumé sans doute à l'obéissance passive, n'avait pas osé lâcher, sauta en selle et s'éloigna au galop. Son départ fut salué par des clameurs insultantes.

— Ma foi! — pensa-t-il, — les hommes ne valent pas mieux que les animaux, et les femmes ne valent pas mieux que les hommes, ces femmes-là du moins. —

Se sentant, malgré tout, du penchant pour le beau sexe, il se gardait à carreau.

— Et moi-même? — continua-t-il, — j'interviens dans une querelle pour l'apaiser, et je finis par me battre pour mon propre compte. Il faut avouer que si les autres sont de méchants coquins, je suis,

moi, un double fou. Mais je profiterai de la leçon ; et bien fin qui m'attrapera désormaïs à me mêler des affaires d'autrui. —

Il se trompait. De ses vertus pas plus que de ses vices on ne se corrige si vite.

FIN DU TROISIÈME VOLUME.

Coulommiers. — Imprimerie de A. Moussin.

# MÉMOIRES DE DON JUAN.

IV

Paris. — Typographie de H. V. DE SURCY et Cᵉ, rue de Sèvres, 37.

FÉLICIEN MALLEFILLE.

# MÉMOIRES

DE

# DON JUAN

IV

PARIS. — 1852.

HIPPOLYTE SOUVERAIN, ÉDITEUR,

5, RUE DES BEAUX-ARTS.

V.

# Le premier voyage.

(SUITE.)

## VII.

Merida était la capitale et la ville favorite des Romains en Espagne. Elle n'a gardé de sa splendeur que l'ombre, de son étendue que le désert, de ses monuments que les ruines. Les colonnes sont tombées

d'un côté, les chapiteaux ont roulé de l'autre.

Les statues, découragées, se sont couchées sur le sol. Quelques-unes, à moitié enfouies, ne montrent plus que des tronçons de membres, comme des morts mal enterrés.

En traversant ces grands débris, témoignage d'une grande déchéance, don Juan, déjà disposé à la mélancolie, se livra à des méditations passablement tristes sur les vicissitudes des empires, l'inconstance de la fortune, *et cætera.*

Quelques lieues plus loin, il rencontra un paralytique qui demandait l'aumône en

se traînant à grand'peine sur deux béquilles.

Il arrêta son cheval, tira sa bourse, et donna quelques maravedis au malheureux infirme, qui le combla de bénédictions, en lui promettant de prier pour sa santé les meilleurs saints du calendrier.

Cinq minutes après, autre mendiant. Celui-ci était aveugle; son infortune ne méritait pas moins de compassion. Don Juan lui voulut faire aussi la charité, et chercha de nouveau sa bourse; mais il ne l'avait plus.

Il l'avait sans doute laissée tomber. Car elle ne pouvait lui avoir été volée. Il n'y avait sur la route que le paralytique. Un

homme de figure si honnête, et impotent! Il était doublement incapable d'un larcin. Tout au plus pouvait-il avoir ramassé la bourse, si elle était tombée à ses pieds.

Don Juan n'avait qu'à retourner sur ses pas, il était sûr de la retrouver de façon ou d'autre.

Il retourna, en effet, regarda, chercha, appela, mais en vain. La bourse n'était pas sur le chemin, et le paralytique n'y était plus. Et, comme le terrain était découvert, il fallait qu'ils eussent couru bon train l'un portant l'autre, pour avoir disparu si vite.

Cette dernière mésaventure contrista particulièrement notre héros pour plu-

sieurs raisons. Il avait honte de s'être laissé voler ; il regrettait que le paralytique lui eût enlevé les moyens de secourir l'aveugle ; il souffrait, comme homme, de cette dégradation de l'humanité ; enfin, il n'était pas bien aise de se trouver sans le sou.

Le jour tirait à sa fin.

Cheval et cavalier marchaient depuis le matin sous le soleil et dans la poussière, au milieu d'une plaine nue, sur une route pierreuse et brûlée. Un peu de repos leur eût fait grand bien.

Or, ils se trouvaient en danger de passer la nuit à la belle étoile. Ce n'est pas terrible, mais c'est désagréable.

Don Juan, en outre, n'ayant rencontré au bout de sa première étape qu'une auberge chétive, n'avait fait qu'un maigre repas. Il en avait assez allègrement pris son parti, comptant se dédommager sur le souper. Mais le souper devenait aussi problématique que le dîner avait été mauvais, et la philosophie du jeune homme s'évanouissait avec ses espérances.

La table et le lit venant tout-à-coup à lui manquer, il sentit redoubler sa fatigue et sa faim.

Nos besoins nous paraissent d'autant plus violents que nous perdons la possiblité d'y satisfaire.

Entrer dans une hôtellerie, c'était aisé ;

mais comment en sortir? Les aubergistes n'entendent pas raillerie sur cet article. La seule bonne raison à leur donner, c'est de l'argent.

Si inexpérimenté qu'il fût d'ailleurs, don Juan ne l'ignorait pas.

Il ne se souciait pas non plus de s'exposer aux chances d'une hospitalité inconnue. Toute demande risque un refus, et le jeune hidalgo eût bravé mille morts plutôt qu'une humiliation.

Medelin était encore éloigné de plusieurs lieues, et les lieues d'Espagne comptent double.

Mais, certain d'y trouver abri, souper

et bon accueil, il se décida à pousser jusque-là.

Encourageant Réfif de la voix et de la main, il lui fit reprendre, en dépit de sa lassitude, une allure rapide. Il rendait grâces intérieurement à la générosité de son parrain. Un cheval ordinaire n'eût pu suffire à une si longue traite.

Désireux cependant de ménager les forces du noble animal et d'abréger une épreuve pénible pour tous deux, il s'informa, auprès d'un paysan qui labourait son champ, de quelque chemin de traverse.

— Un chemin de traverse pour aller à Medelin? — répéta le paysan en arrêtant

sa charrue. — Certainement, il y en a un; il y en a même plusieurs.

— Veuillez m'indiquer le plus court, je vous prie.

— Le plus court, c'est celui du Pont-au-Sable. Pedro Minez prétend que c'est celui des Deux-Moulins; mais moi, je suis sûr que c'est celui du Pont-au-Sable.

— Raccourcit-il de beaucoup?

— D'un bon tiers, parce que, voyez-vous...

— Est-il difficile à suivre? — interrompit Juan.

— Oh! que nenni. Il n'y a qu'à aller tout droit. —

Le brave homme parlait de bonne foi.

Tous les chemins paraissent faciles quand ils sont familiers.

Don Juan se laissa prendre à cette affirmation naïvement fallacieuse.

— C'est mon affaire, — s'écria-t-il tout joyeux, — ayez la complaisance de me l'indiquer.

— Ça se peut. Vous voyez bien ce tas de pierres qu'il y a là sur la grande route. Derrière, il y a un chemin. Ce n'est pas celui-là. Celui-là, c'est le chemin des Deux-Moulins, que préfère Minez. Mais moi, je préfère l'autre, celui que je vous indique. Il est après.

— Toujours du même côté ?

— Eh oui ! à votre droite. Si vous preniez à gauche, vous iriez à Almarraz, ce

qui ne ferait peut-être pas votre affaire.

—Ainsi, c'est le second à droite? Merci.—

Juan allait s'éloigner.

— Attendez! — lui cria le laboureur,— attendez un peu que je vous indique; sans ça, vous ne vous y retrouveriez pas. Quand on ne connaît pas! Vous êtes trop pressé, mon jeune seigneur. Vous irez toujours tout droit devant vous, jusqu'à ce que vous trouviez un chemin à votre droite.

— Faudra-t-il le prendre?

— Non. Vous le laisserez sur la droite, et vous continuerez toujours tout droit, jusqu'à ce que vous trouviez un carrefour où il y a une croix. Alors vous prendrez à droite, et puis le premier, non, le second

chemin à gauche. Est-ce le premier ou le second? C'est bien le second. Vous le prendrez. Et puis vous irez tout droit jusqu'à ce que vous trouviez un chemin à droite. Vous le prendrez, et puis vous tournerez sur la gauche, et puis vous suivrez jusqu'au Pont-au-Sable. Alors vous demanderez.

— A qui? Il commence à se faire tard, et je crains de ne trouver personne.

— Si, si, n'ayez pas peur. Il y a des maisons. —

Don Juan remercia et partit. Il n'avait pas été parfaitement édifié par les explications du paysan. Les droites et les gauches se croisaient un peu dans sa mémoire. Mais

il se fiait à son habileté d'orientation. Il avait d'ailleurs la manie des découvertes.

Il ne savait pas encore, et peut-être ne devait-il jamais comprendre, qu'en tout et partout le grand chemin est le plus court, parce qu'il est le plus facile.

Tout alla bien cependant jusqu'à la croix du carrefour. Mais il s'égara ensuite et ne put trouver le Pont-au-Sable. Ne rencontrant personne pour le renseigner, il erra quelque temps à l'aventure. La nuit vint. Il se perdit tout-à-fait. Il enrageait, donnant au diable le mendiant, le laboureur et lui-même.

Après avoir, pendant une grande heure, marché au hasard dans les ténèbres, il

aperçut enfin une lumière à travers les arbres.

Il gouverna rapidement dessus. En s'approchant, il entendit un concert de voix et le fronfron d'une guitare.

— Ils sont heureux, ceux-là! — dit-il avec un soupir. — Ils sont chez eux, ils chantent, ils aiment peut-être, et ils ont certainement soupé. Pourquoi faut-il que j'aie quitté ma maison et ma famille? Maudit duel! maudit voyage! —

Arrivé à la porte de la cour, il lança un cri d'appel.

Mais personne ne l'entendit, excepté le chien de garde qui lui répondit par des aboiements furieux. Il cria de nou-

veau, le chien aboya plus fort, les maîtres de la maison continuèrent à chanter. Don Juan, exaspéré, se décida à livrer bataille au chien pour pénétrer dans la maison.

La résolution était chanceuse, et Dieu sait ce qui en serait advenu.

Fort heureusement passa un valet de ferme attardé.

Don Juan lui demanda son chemin.

— Oh! vous vous êtes bien écarté, — lui répondit l'honnête garçon, — et, par cette obscurité, vous ne parviendriez jamais à vous retrouver. Je vais vous reconduire à la grande route. Suivez-moi. —

Et il reprit le sentier par où il était venu.

— Mais je vous dérange, mon ami, — lui dit Juan.

— Qu'est-ce que ça fait ? —

Don Juan se vit obligé d'accepter de ce pauvre diable un service qu'il ne pouvait lui payer, et de retourner à la route qu'il avait quittée à tort : double crève-cœur pour un jeune homme orgueilleux et magnifique.

— Pour le coup, seigneur, — dit le valet en orientant le cheval sur le grand chemin, — vous n'avez qu'à aller tout droit.

— Et en ai-je pour longtemps ? — demanda Juan.

— Pour une heure.

— Pour une heure encore !

— Si je disais moins, seigneur, cela ne raccourcirait pas la distance, et j'aime mieux vous dire la vérité : vous en avez pour une bonne heure. Maintenant, il faut que je m'en aille lestement, ou je serais grondé. Bonsoir, seigneur, et bon voyage.

— Merci, mon brave; je vous remercie mille fois. —

Le pauvre guide eût peut-être préféré un réal à dix mille remercîments. Don Juan le pensa du moins, et n'en fut pas plus content.

Réfif marchait lentement. Son maître se serait fait scrupule de le pousser. Il

se contentait de maudire la fortune ennemie.

Cependant il se sentait peu-à-peu gagné par le découragement. L'heure lui semblait depuis longtemps écoulée, et il craignit de s'être trompé encore une fois.

— C'est fini, — s'écria-t-il avec désespoir, — je n'arriverai jamais. —

Mais presque en même temps il entendit sonner les cloches à peu de distance.

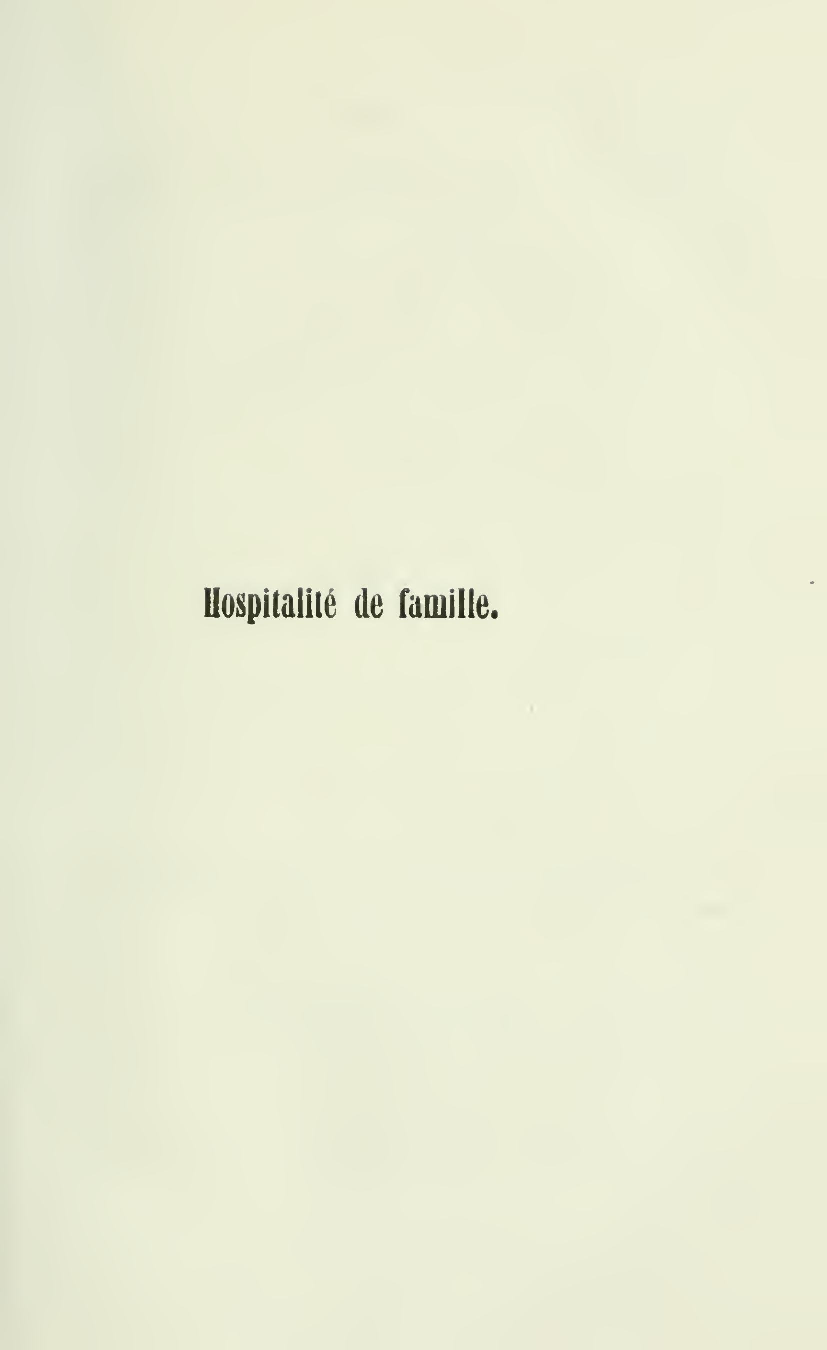
Bienheureuses cloches, amies du voyageur ! que de fois, dans la nuit, vous avez ranimé son courage et rendu la force à ses membres exténués !

Réfif se mit à hennir, pressentant l'écu-

rie, et don Juan releva la tête. Il entra bientôt dans Medelin.

Après s'être informé de rue en rue et de porte en porte, dernier ennui des endroits inconnus, il arriva à la maison de son cousin.

Il arriva, assez mécontent, en somme, de son premier voyage.



# Hospitalité de famille.

## VIII.

La servante qui vint ouvrir à don Juan lui demanda son nom.

— Il est inutile de m'annoncer, — répondit-il, — je suis attendu. Conduisez-moi seulement vers vos maîtres. Mais d'a-

bord faites mettre mon cheval à l'écurie.

— Je l'y mettrai bien moi-même, — répliqua l'Estremadurienne ; — je sais soigner les chevaux ; c'est moi qui fais tout ici. Pour mes maîtres, vous les trouverez dans la salle à manger, là-bas, où il y a de la lumière. Ils finissent de souper. —

Don Juan remit la bride à la virago, et se dirigea vers la salle à manger.

Il était curieux de voir si Poupette le reconnaîtrait. La reconnaîtrait-il lui-même ? Avait-elle beaucoup grandi, beaucoup changé ? Avait-elle embelli ?

Il ouvrit la porte sans frapper et s'arrêta sur le seuil. Il y avait cinq personnes à table, tant grandes que petites : un homme,

deux femmes, deux enfants. Tout le monde le regarda avec stupéfaction.

Mais, au bout d'un instant, une des femmes se leva précipitamment et lui sauta au cou. Juan avait déjà reconnu Poupette. Elle avait un peu grandi, mais point changé, du reste.

— Eh bien? — fit la belle-sœur étonnée.

— Qu'est-ce que c'est? — s'écria Ramon Jover, en frappant du poing sur la table. — Es-tu folle, Mariquita?

— C'est lui! — répondit Poupette en se retournant, les yeux enflammés de joie.

— Lui! — répéta son frère. — Qui, lui?

— Eh! Juan.

— Quel Juan?

— Juan Ténorio, votre cousin, — dit le jeune homme, — qui vient vous demander l'hospitalité.

— Ah ! c'est une autre affaire. Soyez le bien-venu, cousin don Juan. Je suis enchanté de vous voir. Embrassons-nous. Mais du diable, si je vous aurais reconnu ! La dernière fois, ou pour mieux dire, la seule fois que je vous ai vu, vous n'étiez qu'un gamin, pas plus haut que ma botte. Maintenant vous me mangeriez des garbanzos sur la tête.

Comme ça pousse, ces enfants ! A propos, voici les miens.

Je souhaite qu'ils viennent aussi bien que vous. Ah ! vous avez bien changé, et à

votre avantage, je dis. C'est un très-beau garçon ; pas vrai, Térésa? —

Térésa sourit, baissa les yeux et ne dit mot.

— C'est ma femme, — reprit Ramon en s'adressant à don Juan. — Embrassez-la, cousin. Térésa, embrasse ton cousin. —

Juan s'avança timidement vers Térésa, qui se leva à son approche et lui tendit la joue avec un mélange charmant de modestie et de grâce.

C'était un femme de vingt-cinq ans, assez grande, un peu grasse, bien faite du reste.

Elle avait les yeux bruns, à la fois doux et vifs, les cheveux châtains, abondants et

crespelés, une riche carnation, l'air avenant et placide. Tout en elle annonçait la santé du corps et de l'âme.

— Maintenant, — dit-elle à don Juan d'un ton gai, en lui présentant ses enfants, c'est leur tour. Vous n'échapperez à aucune embrassade. Tant pis pour vous, cousin, il faut subir les conséquences de la parenté. —

Juan embrassa les enfants d'autant plus volontiers qu'ils étaient beaux. La petite fille se laissa faire avec un petit air honteux qui lui allait à ravir.

Quant au garçon, il avait la mine délurée et le caractère à l'avenant. Il s'élança sur les genoux du cousin et s'y installa

sans façon. Juan le fit sauter. Le jeu plut au petit diable, si bien qu'à la fin, il s'écria :

— Encore !

— Non, — dit la mère, — assez. Ton cousin arrive de voyage, il doit être las, Voulez-vous aller vous coucher, don Juan ?

— Tout-à-l'heure, — répondit le jeune homme, qui ne pouvait nier et ne voulait pas avouer sa fatigue.

Mais il n'y avait point à se méprendre à une pareille réponse.

— Je vais te préparer ta chambre, — dit Mariquita, qui était jusqu'alors restée en extase devant son ami d'enfance.

Et elle sortit. En même temps, la servante entra pour desservir.

— Passons au salon, — dit Térésa, en attendant que votre chambre soit prête.

Tout le monde se leva.

Cependant don Juan n'aurait pas été bien aise de se coucher sans souper. Mais, à son âge, on n'ose guère, vis-à-vis d'une jolie femme qu'on voit pour la première fois, fût-elle dix fois votre parente, déclarer de prime-abord qu'on à grand'faim. Il prit un faux-fuyant.

— Avez-vous eu la complaisance de donner à manger à mon cheval? — demanda-t-il à la servante.

— Soyez tranquille, — répondit-elle, — je lui ai donné l'orge en arrivant; je lui ai fourré du foin au râtelier en veux-tu en voilà, et de la belle paille de froment jusqu'au ventre. Le cheval de l'alcade en serait jaloux s'il le voyait, dà!

— Je vous remercie. La pauvre bête en avait bon besoin. Elle a fait une rude journée, et sans manger presque.

— Et vous? — dit Téresa, en revenant vivement sur ses pas. — Je ne sais en vérité à quoi je pense ce soir. J'oublie mes devoirs de maîtresse de maison. Avez-vous soupé?

— Faut-il dire la vérité? — demanda Juan en souriant.

— Toujours.

— Eh bien ! je n'ai fait aujourd'hui qu'un mauvais déjeuner, et je meurs de faim.

— A la bonne heure ! — s'écria Ramon. — Je ne suis qu'un butor de marin, et je n'aime pas les façons. On va vous faire souper, cousin.

— Tant bien que mal, — dit Térésa. — Voilà ce qu'on gagne à surprendre les gens.

— Par tous les diables ! — répliqua son mari, — il y a bien du vin dans la cave et quelque chose au garde-manger.

— Je ferai de mon mieux, Ramon. Mais j'ai voulu prévenir don Juan qu'il ne trou-

verait pas ici la table du château paternel. Laissez le couvert, Pepa, et venez avec moi. —

Les deux femmes sortirent.

— Le fait est, — reprit Ramon, — que la maison n'est pas montée sur un grand pied, et pour cause. Mais, telle qu'elle est, je la mets de bon cœur à votre disposition, cousin. Je n'ai qu'un regret, c'est de ne pouvoir vous en faire plus longtemps les honneurs.

— Vous partez?

— Demain.

Vous savez que feu mon très-honoré père était capitaine d'une galère royale. Il s'est fait tuer, en brave homme qu'il était,

à la prise d'Oran, il y a tantôt une dixaine d'années. L'éminentissime cardinal Ximenès, qui menait l'expédition, a voulu récompenser dans le fils les mérites du père. Quoique fort jeune encore, j'obtins la survivance du commandement. Cela m'a permis de me marier, dont je bénis Dieu et Son Éminence. Mais il faut que je gagne ma solde et remplisse ma charge.

Aroudj-Barberousse, ce pirate qui s'est fait roi d'Alger, a détruit le corps d'armée envoyé contre lui. Don Diego de Vera, grand-maître de l'artillerie, qui le commandait, a été tué à son retour par la populace de Malaga, qui lui reprochait, avec

raison, de s'être laissé battre, ayant ses deux mains, par un Turc manchot. Imbécile, qui pouvait se faire tuer d'un coup d'épée sur le champ de bataille, et est venu mourir dans le ruisseau d'une rue, sous les coups de bâton! Le cardinal-régent a dit, en apprenant la ruine de cette troupe: — Dieu merci! voilà l'Espagne purgée de beaucoup de mauvais garnements. — Mais c'est une frime de politique. Au fond, il a senti que l'affaire n'était pas bonne pour nous, et il craint que le pirate enhardi fasse les quatre cents coups. La preuve, c'est qu'il met une escadre en mer. J'en suis.

Nous allons croiser dans la Méditerra-

née, pour défendre nos côtes et contenir Alger.

Je ne suis pas fâché de partir, parce qu'il y aura probablement de l'honneur à gagner, peut-être aussi quelque butin. Mais, comme je n'aime pas les cérémonies d'attendrissement, je n'ai rien voulu dire à mes femmes.

Je ne les préviendrai que demain matin, en montant à cheval pour me rendre à Cadix. Seulement, cela me contrarie de vous brûler ainsi l'hospitalité.

— Il est vraiment malheureux pour moi que vous partiez au moment même où j'arrive.

— Que voulez-vous? l'un arrive, l'autre

part; l'un naît, l'autre meurt; à la garde de Dieu! Voilà les femmes : motus! —

Téresa et Poupette rentrèrent en effet, bientôt suivies de l'universelle Pepa, qui, après avoir ouvert la porte, rangé l'écurie, disposé le lit et fait la cuisine, venait encore servir à table. Mais elle fut déchargée de ce dernier office et congédiée aussitôt qu'elle eut déposé les deux plats qu'elle portait.

Térésa et Poupette se firent un plaisir de pourvoir elles-mêmes aux besoins de leur convive, qui, du reste, ne leur donna pas grand'peine.

Il se contentait de dévorer les mets à mesure qu'on les lui présentait. Térésa ne

put réprimer un sourire. Juan s'en aperçut et lui dit entre deux coups de dents :

— Mon appétit vous fait rire, ma cousine?

— D'admiration. J'aime à voir un homme manger vaillamment.

— Bon! — dit le marin. — Mais le souper est maigre, ce me semble.

— Comme un souper improvisé. Tant pis pour le cousin, s'il ne lui suffit pas ; c'est sa faute. Pourquoi ne nous a-t-il pas annoncé son arrivée ?

— Je n'ai pas eu le temps, ma cousine. J'ai été obligé de partir brusquement.

— Quelque mauvaise affaire. hein ? —

dit Ramon en riant. — Vous vous êtes battu, mon camarade ?

— Hélas ! oui, — répondit Juan avec tristesse, en avalant un verre de vin.

— Vous vous êtes battu ! — dit Térésa d'un air fâché.

— Avec un homme ? — demanda Poupette en pâlissant.

— Tu dois bien supposer, — répondit Juan avec un sourire, — que je ne me bats pas avec des femmes.

— Un duel ! c'est affreux ! — dit Térésa, les sourcils légèrement froncés. — Et qu'en est-il résulté ?

— Qu'il a tué son homme, pardieu ! — s'écria Ramon.

— Vraiment? — continua-t-elle.

— J'ai eu ce malheur, — répondit Juan avec componction, tout en expédiant un rable de lièvre.

— Un grand malheur, en effet, — dit Térésa en se levant avec agitation. — Tuer son semblable!

— Eh! corps du Christ! — lui dit son mari en haussant les épaules, — aimerais-tu mieux qu'il se fût laissé tuer par son semblable? Les femmes sont étonnantes, ma parole d'honneur! —

Térésa se rassit, et, comme si elle eût regretté son premier mouvement de blâme, donna une autre direction à l'entretien, qui reprit bientôt toute sa gaîté.

Lorsque Juan eut achevé son souper, elle l'invita à aller se reposer sans autre cérémonie.

— Un instant! — s'écria Ramon, — il faut, avant de quitter la table, que nous buvions tous, les femmes aussi, à la bienvenue de don Juan.

Nous avons souvent parlé de vous, cousin, et, sans vous espérer, nous vous désirions depuis longtemps. A votre bonne arrivée!

—A votre bon accueil! —répondit Juan.

Les deux femmes s'associèrent de bonne grâce à cette santé, et, après avoir trinqué avec leur cousin, trempèrent les lèvres dans leur verre.

Puis on conduisit en procession le jeune

homme à sa chambre, où on le laissa, après nombre de recommandations, d'offres et de bonsoirs.

La chambre était fort modeste, mais d'une propreté charmante.

— Ah ! je ne suis plus à l'auberge ! — s'écria Juan avec un soupir de satifaction.

En même temps il promenait un regard complaisant sur la blancheur éclatante du linge.

Curieux comme à son ordinaire, il souleva le rideau de la fenêtre, ouvrit la jalousie, et vit un petit jardin.

La lune venait de se lever et éclairait vaguement des massifs de fleurs. Cette vue acheva de l'enchanter.

Il s'accouda sur le rebord de la fenêtre, s'imaginant respirer le parfum des fleurs, et se livra au monologue suivant :

—Qu'on est bien ici ! La journée a été dure, mais la soirée est délicieuse vraiment. La bonne hospitalité de famille! cordiale et sans façon. Ma cousine, la nouvelle, est une aimable femme. Elle a de la franchise, de la gaîté, de l'entrain, du naturel surtout. Elle agit et parle avec la liberté d'une belle âme qui n'a rien à cacher. Il y a un attrait incomparable dans les honnêtes femmes. Quand je pense à la Pandora !

Elle est jolie d'ailleurs, ma cousine. Mon cousin est bien heureux. Il le mérite

d'ailleurs. Quoique un peu butor, comme il le dit lui-même, c'est un brave homme. Cela fait plaisir de voir de bonnes gens et des gens heureux. Voilà le vrai bonheur.

Je me l'étais souvent figuré ainsi. Une maison tranquille, simple, mais bien tenue ; une belle et bonne femme ; de jolis enfants espiègles ; quoi de plus ? Il ne manque rien à mon cousin. Il est vrai qu'il va partir demain, et pour longtemps peut-être. Mais aussi le retour ! Ah ! je voudrais bien être à sa place. —

Tout en causant de la sorte avec lui-même, il se sentait peu à peu gagné par une douce somnolence. Il ferma la fenêtre et tira le rideau. En se retournant, il vit

des fleurs dans un verre posé sur la table. Il les examina de près et reconnut à leur fraîchenr qu'elles venaient d'être cueillies.

— Bonne Poupette ! — pensa-t-il, — toujours la même. Elle s'est rappelé que j'aimais les fleurs. Depuis si longtemps ! C'est un souvenir fidèle et une attention délicate. Si je l'épousais ? Je serais bien heureux avec elle.

Mais j'en parle bien à mon aise : qui sait si elle voudrait de moi ? Elle aime peut-être quelqu'un. Nous verrons. —

Il se coucha en se promettant de doux rêves.

Mais, quand on a passé toute la journée à cheval, on ne rêve pas, on dort.

## Le départ du mari.

## IX.

Juan dormait encore le lendemain à huit heures.

Il fut réveillé en sursaut, par Ramon, qui entrait dans sa chambre, botté et épe ronné.

— Bonjour, bonjour, cousin. Excusez-moi d'interrompre si brusquement votre somme du matin. Mais je n'ai pas voulu partir sans vous dire adieu.

— Vous partez? — demanda Juan en ouvrant de grands yeux.

— Eh ! vous le savez bien ; je vous l'ai dit hier soir. Mais vous n'avez pas encore débarbouillé vos idées. Levez-vous, ça vous rafraîchira la mémoire.

Voulez-vous me rendre un service?

— Certainent, de grand cœur.

— Mes femmes pleurent, ça m'ennuie. Venez m'aider à les consoler; dépêchez-vous. Je suis pressé d'en finir. Je voudrais être déjà en route. —

Ramon sortit plus agité qu'il ne voulait le paraître.

Juan s'habilla à la hâte et courut sur les traces de son cousin, qu'il trouva dans la cour, tenant déjà la bride de son cheval. Les deux femmes se pressaient à ses côtés, les yeux pleins de larmes.

— Dites-leur donc, cousin, — s'écria le marin, — que ça n'a pas le sens commun. Il faut se faire une raison, que diable! Je pars, je pars! oui, je pars. C'est tout simple. Chaque état, chaque métier a ses nécessités. Je suis marin, je vais faire une caravane. Je ne serais pas marin, que, étant gentilhomme, j'irais à la guerre. Si j'étais muletier, j'irais courir les provinces.

Si j'étais marchand, j'irais acheter des soieries en Italie ou de la toile dans les Flandres. C'est toujours la même chose.

Je suis comme qui dirait négociant en Turcs. J'en vends sans être obligé d'en acheter. C'est un bon commerce, ce qui me permettra de donner une dot à ma fille et de laisser un patrimoine à mon fils. J'agis en bon père de famille. Et toi, ma femme, au lieu de chercher à me retenir, tu devrais être la première à me pousser en avant.

— Hélas ! si je venais à te perdre !

— Eh bien ! tu me remplacerais par un autre.

— Ah ! Ramon ! — s'écria la pauvre Térésa d'un ton navré.

— Non, ma bonne femme, non, — s'écria son mari en l'embrassant sur les deux joues. —C'est une plaisanterie. Je ne pense pas ce que je dis. Je sais que tu m'aimes beaucoup, et je crois que, si malheur m'arrivait, tu ne te remarierais pas. Je le crois. Console-toi. J'ai voulu t'égayer un peu. Mais maintenant je te parle raison.

Tu sais bien que je dois partir. C'est nécessaire. Quand on n'a pas de fortune, il faut avoir du courage. Ayons-en chacun à notre manière. Tu es une digne femme et une bonne chrétienne. Encourage ton mari à bien faire, et fie-toi à Dieu pour le reste.

Je te promets de revenir bientôt, là! Au revoir. —

Il embrassa à plusieurs reprises sa femme et sa sœur éplorées, ses enfants qui pleuraient par imitation, trop jeunes pour comprendre leur chagrin ; il serra la main à Juan, monta à cheval et s'éloigna en disant :

— Femmes, je n'ai pas besoin de vous recommander notre cousin. Cousin, tenez-leur compagnie le plus longtemps possible. Adieu ! adieu ! —

Une fois dans la rue, il prit le galop et ne tarda pas à disparaître.

Les deux femmes restèrent encore un instant pour voir si un hasard ne le ramènerait pas; puis elles rentrèrent lentement.

Pepa ferma la porte qui cria sur ses

gonds; puis, sur l'ordre de sa maîtresse, elle emmena les enfants dans le jardin.

Une heure se passa tristement. Poupette pleurait en silence ; Térésa s'efforçait en vain de contenir ses sanglots; Juan souffrait à la fois de leur douleur et de son impuissance à les consoler.

Enfin Térésa se leva brusquement de sa chaise, et, secouant la tête, comme pour se débarrasser d'une pensée accablante :

— Don Juan, — dit-elle, — pardonnez-moi. Vous devez me trouver bien faible et bien déraisonnable. Ce n'est certainement pas la première fois que mon mari me quitte pour se rendre à son poste, et je devrais être faite aux séparations. Mais ce départ

est trop brusque, je n'ai pas eu le temps de m'y préparer. Jover a eu tort de ne pas m'avertir à l'avance.

Et pourtant il a cru bien faire : il est si bon pour moi, mon pauvre mari ! —

Les larmes revinrent et lui coupèrent la voix. Elle fit le tour de la chambre, son mouchoir sur les yeux.

Puis elle s'arrêta et dit avec un sourire contraint :

— C'est fini, je ne pleurerai plus. Je vais demander à Dieu du courage et de l'espérance. Veux-tu venir avec moi à l'église, Mariquita ?

— Certainement.

— Permettez-moi de vous accompagner, — dit Juan en se levant aussi.

— Si c'est pour prier avec nous, — dit Térésa, — venez; sinon, il est inutile de vous déranger. Nous sommes connues dans la ville, et nous n'avons aucune insulte à redouter. Le nom de mon mari, et aussi notre bonne renommée, j'ose le dire, nous protégent suffisamment. Agissez donc en toute liberté. —

L'hésitation eût paru à Juan une marque d'indifférence, presque d'ingratitude. Il accompagna ses cousines.

Ce témoignage de sympathie lui attira deux regards qui valaient mieux que des remercîments.

Les deux femmes prièrent avec ferveur et longtemps.

Juan, qui n'avait ni la même ardeur ni les mêmes motifs de dévotion, eut bientôt débité ses patenôtres. S'il eût suivi son goût, il serait allé faire un tour de promenade pour passer le temps. La bienséance le retint en place ; mais elle ne l'empêcha pas de bâiller deux ou trois fois sous le manteau.

Enfin les deux femmes échangèrent un regard, mirent leur chapelet dans leur poche, firent le signe de croix définitif, se levèrent et sortirent de l'église.

— Dieu est bon, — dit Térésa en levant au ciel des yeux brillants de reconnaissan-

ce ; — il acceuille ceux qui s'adressent à lui d'un cœur sincère. Il nous a consolées et fortifiées. —

Elle paraissait en effet avoir recouvré sa tranquillité ; et, si parfois la tristesse venait encore obscurcir son front, c'était comme un nuage qui passe sur un ciel serein.

Cependant, Juan fit seul honneur au déjeuner. Au commencement, il contenait son appétit, qui lui faisait honte.

Ce que voyant Térésa, elle lui rendit courage :

— Parce que nous n'avons pas faim, don Juan, — lui dit-elle avec un bon sourire, — ce n'est pas une raison pour que vous jeûniez. Déjeunez, déjeunez pour nous trois,

si vous pouvez. C'est charité de venir en aide à l'insuffisance de ses amis. —

On se leva bientôt de table. Poupette sortit avec les enfants.

— Maintenant, — reprit Térésa, — je vais à mon tour, si vous le permettez, don Juan, faire quelques préparatifs de voyage.

— Vous partez aussi?

— Oui, mais je ne vais pas loin. Rassurez-vous, si tant est que cela vous inquiète.

J'ai l'habitude de passer à la campagne les absences de mon mari. Nous avons un petit bien dans le village de San-Jacinto, à une lieue d'ici.

Je ne vous propose pas de venir vous y

installer avec nous, pour deux raisons. D'abord, nous n'avons que deux chambres, une pour Mariquita, l'autre pour mes enfants et moi. Ensuite des femmes raisonnables doivent se mettre en garde contre les méchants propos. Les cousins ont en général une mauvaise réputation : un cousin de votre âge et de votre tournure est particulièrement suspect, à double titre. Il n'est donc pas convenable que, mon mari parti, nous habitions ensemble. Je ne dis pas cela pour moi ; je suis une vieille mère de famille, j'ai passé l'âge des tentations et je dois être à l'abri du soupçon. D'ailleurs je ne crains pas le monde : ma conscience au besoin et l'estime de mon mari me suf-

firaient. Mais, pour Mariquita, c'est différent. Je remplace sa mère, et j'ai de grands ménagements à garder. Elle est jeune et demoiselle ; il faut qu'elle se marie, et une bonne réputation lui est plus nécessaire qu'à une autre, puisqu'elle n'a pas de fortune.

— Je comprends vos scrupules, ma cousine, — répondit Juan, — et je les respecte. Mais il est inutile de déranger vos habitudes. Je serais désolé de vous causer le moindre embarras, et je partirai ce soir, à l'instant même, si vous voulez.

— Du tout, je ne l'entends pas ainsi; vous me feriez beaucoup de peine en vous en allant. Et mon mari, donc! Il ne me

pardonnerait pas votre départ, et il aurait raison. Y consentir, ce serait manquer aux devoirs de l'hospitalité et aux sentiments de famille. N'en parlons plus, je vous prie.

Vous resterez ici tant que cela vous sera utile ou agréable ; et, pour vous distraire de votre isolement, vous viendrez nous voir à la campagne quand bon vous semblera, tous les jours si vous voulez. Vous n'avez à vous préoccuper d'aucun détail de ménage. Pepa est au fait et elle aura soin de tout.

— Je ne veux pas vous priver de ses services.

— Vous ne m'en privez en aucune manière. Je la laisse toujours ici pour garder

la maison. Nous n'avons pas besoin d'elle à la campagne : les fermiers font le plus gros de la besogne, Mariquita et moi nous nous chargeons du reste. Ainsi, c'est convenu : vous demeurez ici et vous viendrez nous trouver là-bas.

Pour commencer, accompagnez-nous aujourd'hui, si le cœur vous en dit. Nous vous montrerons le chemin; vous nous aiderez à nous installer; nous ferons ensemble un mauvais dîner, puis une bonne promenade, et nous nous séparerons jusqu'à ce que l'envie vous prenne de nous revoir. Qu'en dites-vous?

— C'est charmant; je vous remercie et j'accepte. —

Quelques heures après, les préparatifs étaient terminés, et la famille se mettait en route; Juan et les deux femmes à pied, les enfants et le bagage sur un âne, que Pepa, expédiée en estafette, était allée chercher à la ferme.

# Idylle bourgeoise.

## X.

Sinueux, fantasque, tantôt enfoui sous des haies d'églantiers et d'aubépines, tantôt ombragé de grands arbres, le chemin était une promenade.

On apercevait par les échappées un val-

lon riant et borné, en bas des prairies coupées de ruisseaux, en haut une couronne de bois, çà et là des moissons déjà mûrissantes, taches d'or sur ce tapis de verdure.

Le village se composait de maisons éparses, chacune avec son enclos, réserve du cultivateur. Au milieu se dressait l'église, étendant l'ombre de son clocher sur le cimetière, dominatrice des vivants, gardienne des morts.

Il n'y avait point de château seigneurial, San-Jacinto dépendant de Medelin.

La ferme, appelée Fuente-de-Plata (Fontaine d'Argent), se trouvait à la lisière du

village. Elle était séparée des autres habitations par la moitié du petit domaine dont elle occupait le centre. Les bâtiments d'exploitation se groupaient autour de la maison où demeuraient côte à côte maîtres et fermiers.

Deux châtaigniers séculaires gardaient l'entrée. Entre leurs pieds jaillissait la source qui avait donné son nom à la rustique demeure. Elle tournait la maison, traversait un petit verger, et, après avoir arrosé le jardin, fuyait en courant dans les prés. Des arbustes fruitiers et de vieux pieds de vignes se disputaient le treillage des espaliers.

Quelques fleurs se glissaient timidement

dans les coins que daignaient leur abandonner les légumes, rois du jardin, comme les plaisirs parmi les nécessités de la vie. Contentes de vivre et résignées à leur sort, elles charmaient davantage par la modestie.

Don Juan usait de la permission qu'on lui avait donnée, au risque d'en abuser. Il venait tous les jours à Fuente-de-Plata. Mais personne ne s'en plaignait, bien au contraire. Ses deux cousines lui disaient chaque soir : à demain ! et le grondaient, surtout Poupette, lorsqu'il arrivait plus tard qu'à l'ordinaire.

On dînait à l'ombre des châtaigniers. Térésa dirigeait les apprêts du repas ; Pou-

pette, préposée au dessert, désignait les fruits à cueillir, et Juan grimpait aux arbres ou sautait après les espaliers. On remplissait les alcarrazas à la source qui coulait limpide et fraîche au pied de la table. Chacun se servait soi-même et servait les autres; personne ne commandait et tout le monde obéissait. L'échange des services dispensait des remercîments. Les maladresses étaient punies par de bonnes railleries.

On causait, on riait, et le frugal festin, assaisonné par la gaîté, se prolongeait de l'appétit et du plaisir des convives.

Durant la journée, on ne manquait pas d'occupations, quoiqu'on n'eût rien à faire.

Tantôt c'étaient tous les trois qui travaillaient ; tantôt un seul, et les deux autres avaient assez à faire de le regarder.

Poupette partageait avec sa belle-sœur le soin des enfants, qui les aimaient également et s'adressaient aussi volontiers à leur petite tante qu'à leur petite mère.

Juan remplissait aussi son office près d'eux et obtenait sa part de leurs bonnes grâces. Il les faisait jouer à la maison et les portait pendant les promenades ; il se laissait même tirer les cheveux avec la bonhomie d'un vrai père de famille.

Il avait une autre besogne dont il s'acquittait à merveille, celle de jardinier. Poupette l'employait en sous-ordre à la

culture des fleurs. C'était lui qui maniait bêche et binette et remplissait l'arrosoir.

Le colombier tentait aussi son ambition. Il aurait bien voulu s'immiscer, à la suite de sa cousine, dans les affaire de cette administration importante.

Il y avait là une famille de beaux pigeons blancs, à becs et à pattes roses, qu'une vierge païenne eût offerts en sacrifice à Vénus. Mariquita se contentait de les nourrir et de les caresser. Ils la récompensaient par une confiance absolue de son affection désintéressée. Dès le premier appel, ils accouraient à tire-d'ailes, et l'entouraient en roucoulant, les uns voltigeant autour de

sa tête, les autres picotant le grain qu'elle laissait tomber à ses pieds, les plus familiers se posant sur son bras pour manger dans sa main.

Juan essaya, à plusieurs reprises et par tous les moyens, de capter la faveur de leur intimité. Mais ils restaient insensibles à ses prévenances et sourds à ses flatteries. Ils consentaient bien à accepter ses présents, mais à distance. Ils quittaient même leur patronne en le voyant approcher.

Un peu piqué de cette préférence exclusive, il dit un jour à Poupette :

— Quel est donc ton secret pour apprivoiser ces oiseaux si farouches?

— Ils me connaissent.

— Les vieux, soit; mais les jeunes, ceux qui sont nés au printemps, ne te connaissent pas plus que moi.

— Ils suivent les autres.

— Mais les uns et les autres se défient de tout le monde, excepté de toi.

— C'est qu'apparemment ils sentent que je les aime. —

On allait voir les beaux travaux de la fenaison : l'armée des faucheurs abattant à coups réguliers les lignes pressées des hautes herbes ; la troupe légère des faneuses, qui suivait en désordre, à la fois inattentive et laborieuse, la main au rateau, la tête en l'air, égayant la corvée par leur babil et leurs chansons ; les chariots ho-

mériques disparaissant peu à peu sous leur charge,et faisant crier leurs roues massives tout le long de la route, tandis que les bœufs prévoyants traînaient en silence vers la grange les provisions de l'hiver.

Parfois, Juan, pour se délasser du repos, se mêlait aux manœuvres champêtres. Armé d'une fourche, il lançait sur les chariots de grands paquets de foin, ou, monté sur le faîte, il foulait en bondissant les entassements élastiques.

— Hé ! Monseigneur, — disait en riant le vieux fermier, — vous feriez un vaillant compagnon. Si vous voulez entrer à mon service, je vous donnerai de bons gages. —

Adossées à quelque meule, les deux femmes contemplaient le jeune homme, admirant sa force pleine de grâce et l'harmonie de ses poses.

La plus grande partie des après-dînées se passait dans le verger. Les cousines travaillaient à l'aiguille, assises à l'ombre.

Couché sur le gazon, le cousin lisait à haute voix quelque chapitre des chroniques nationales ou un poème du Romancero. La lecture était presque toujours interrompue par la causerie : car on causait souvent, on causait beaucoup. De quoi? de tout, du passé, du présent, quelquefois de l'avenir, du bonheur qu'on avait de se trouver réunis, des absents qu'on regret-

tait en les plaignant, des choses les plus intimes et des choses les plus étrangères.

Qu'importe l'objet, pourvu que l'âme s'épanche ?

— Je ne conçois vraiment pas, don Juan, — disait un jour Térésa, — comment, habitué aux magnificences d'une vie seigneuriale, vous pouvez vous plaire dans ce pauvre coin de ferme ?

— Tous les lieux sont beaux où l'on est bien, — répondit-il.

Poupette le remercia par un doux sourire.

Le soir, on prenait la guitare et l'on chantait aux étoiles. Tantôt c'était la voix mâle et sonore de Juan qui entonnait un

refrain chevaleresque ou populaire, tantôt la voix délicate et mélodieuse de la jeune fille qui soupirait une complainte moresque. Souvent les deux voix se mariaient, embellies par le contraste.

Les enfants dansaient, Térésa écoutait pensive. Lorsque Juan la priait de chanter à son tour :

— Non, — répondait-elle, — je ne chante pas, quand mon mari n'est pas là. Mais j'aime à vous entendre. Chantez, chantez, heureux jeunes gens. —

Juan aurait en effet chanté ou causé toute la nuit, si elle ne lui eût rappelé l'heure du départ.

— Déjà ! — s'écriait-il invariablement tous les soirs.

Et Poupette faisait écho.

Pour diminuer les regrets de la séparation et la longueur du chemin, les compatissantes cousines lui faisaient un bout de conduite. Il y avait, à quelques centaines de pas en avant du village, une petite chapelle dédiée à la sainte Vierge qui dominait le confluent de deux routes. C'était la limite. On y stationnait quelques instants avant de se quitter.

Parfois même, on s'asseyait sur les marches de la chapelle, ayant encore bien des choses à se dire. Ne fallait-il pas prendre rendez-vous pour le lendemain?

Et puis la beauté du clair de lune et la bizarrerie des ombres, le murmure des feuilles éveillées par la brise du soir ou l'aboiement lointain des chiens de garde, autant de prétextes pour une nouvelle causerie.

— Allons! allons! — disait enfin Térésa en se levant, — il se fait tard. Mariquita, rentrons. Bonsoir, don Juan. —

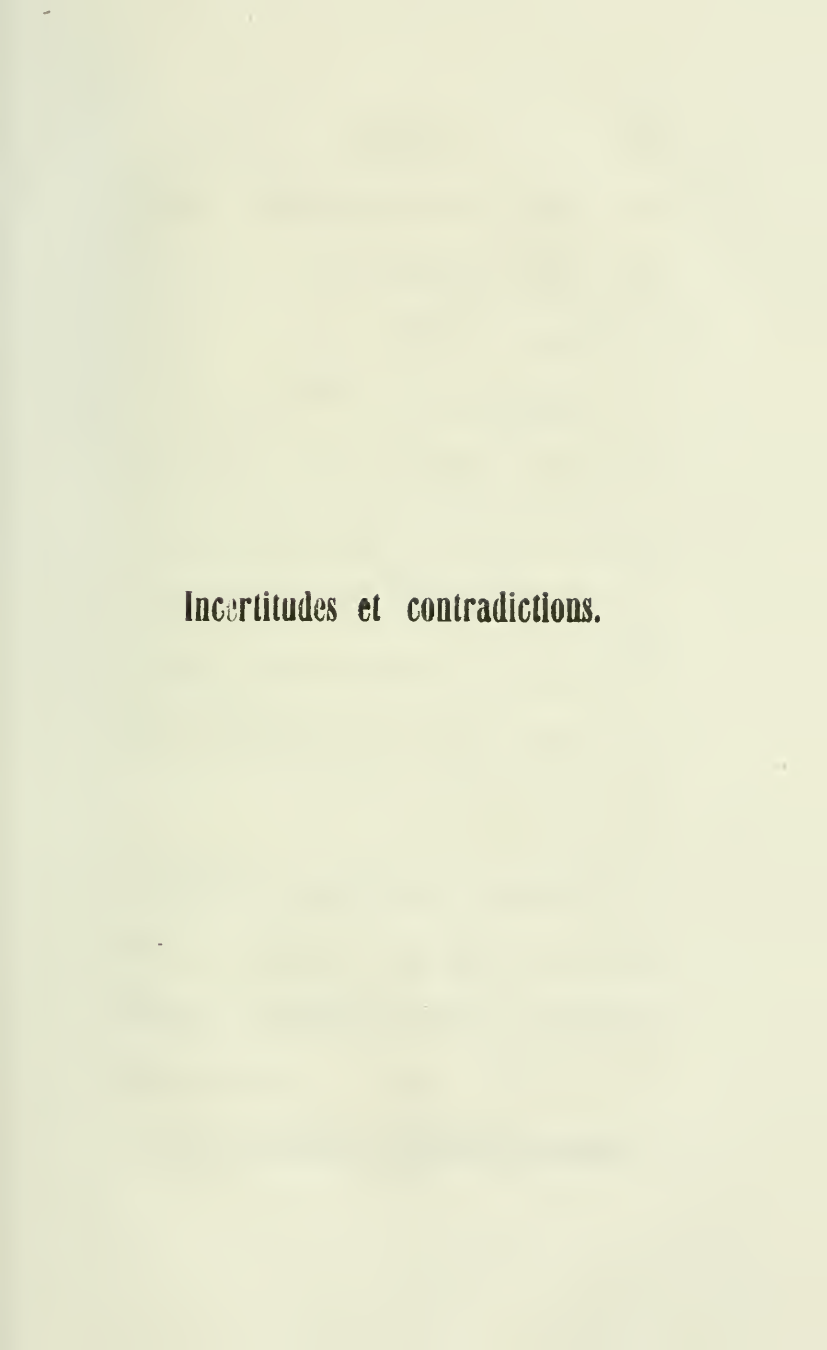
Mais don Juan, se reprochant d'avoir attardé ses cousines, tenait à les reconduire pour réparer sa faute, et les reconduisait. Un bon procédé en vaut un autre : Poupette ne voulait pas se montrer ingrate ; et l'on n'aurait pas cessé de se reconduire

mutuellement, si Térésa, plus raisonnable, n'eût interposé son autorité.

En s'en allant, seul cette fois et pour tout de bon, Juan récapitulait les plaisirs de la journée et rêvait à ceux du lendemain. Cette vie monotone était pour lui pleine d'attraits. Le sentiment suppléait au vide de l'action. Pour les gens qui aiment, il n'y a pas d'oisiveté, il n'y a que des loisirs.

Don Juan aimait-il donc? Sans aucun doute.

Mais qui, et comment? question délicate.



# Incertitudes et contradictions.

## XI.

Un jour, assis dans un coin écarté du verger, les deux jeunes gens venaient de repasser ensemble les doux souvenirs de leur enfance.

— Mais depuis ! — s'écria Poupette, les

yeux humides. — Quelle longue séparation ! Juan, as-tu pensé à moi ?

— Souvent. Et toi ?

— Toujours. —

Également frappé de la parole et de l'accent, il fixa sur elle un regard pénétrant qu'elle soutint avec cette effronterie de l'innocence, plus belle que la pudeur. La pudeur se défend de l'impureté, l'innocence l'ignore.

Encouragé par ce double aveu, et cependant tremblant dans son audace, Juan la pressa contre sa poitrine en lui donnant un baiser.

Elle tressaillit, baissa la tête et se mit à

effeuiller machinalement une paquerette qui se balançait à ses pieds.

Les caresses qui causaient son agitation avaient au contraire calmé le jeune homme. Le sang-froid lui revint tout-à-coup, accompagné d'un malaise étrange.

Il regrettait déjà, sans savoir pourquoi, ce qu'il venait de faire, et souffrait de son triomphe.

Il laissa retomber ses bras avec une sorte de découragement, détourna la tête, et, pour donner le change à Poupette, peut-être aussi à lui-même, sur ce brusque revirement de sensations :

— Tu souffres ? — lui dit-il,

— Oui et non, — répondit-elle avec un

sourire languissant. — Je ne sais ce que j'éprouve. Il m'a semblé que j'allais mourir.

— Pardonne-moi. Je t'ai fait de la peine.

— Oh ! non ; au contraire.

— Si, si ; je t'ai affligée. Pardonne-moi. —

Il insistait sans croire à ses paroles. Ne voulant pas continuer une discussion où il sentait la vérité contre lui, il se leva précipitamment, traversa le verger sans savoir où il allait, et suivit le mur de la maison.

En tournant le coin, il se rencontra avec Térésa, dont les cheveux effleurèrent sa joue.

Il tressaillit à son tour, et recula en jetant sur la jeune femme un regard effaré.

— Qu'avez-vous, don Juan? — lui demanda-t-elle d'un air étonné. — Vous paraissez agité.

— Oui, non, — répondit-il avec embarras, — je ne sais. Excusez-moi : j'ai besoin de prendre l'air. —

Là-dessus, il s'éloigna à grands pas de Térésa stupéfaite, et ne tarda pas à disparaître.

— Que se passe-t-il donc en moi? — se disait-il en marchant au hasard à travers la campagne. — Qui me trouble? D'où vient ma souffrance? Quel est ce frisson?

Pourquoi tour-à-tour et coup sur coup ce froid glacial et ces ardentes palpitations? Je regrette, je crains, je désire. Quoi?

Hier encore, ce matin, tout-à-l'heure, je me trouvais heureux ici, et maintenant mon bonheur semble évanoui. Qu'ai-je perdu cependant? rien. J'ai gagné au contraire. Aurais-je donc trop? Peut-être, et pourtant quelque chose me manque. Quoi?

L'autre jour, j'aurais voulu épouser Poupette, et craignais de ne le pouvoir, ignorant si elle m'aimait. Aujourd'hui je n'en puis douter : elle m'aime. Sa voix, ses yeux, son geste me l'ont dit.

Et cette certitude, qui devrait me com-

bler de joie, m'attriste! Pourquoi? L'épouser! Maintenant que je le puis, je ne le veux plus. Pourquoi?

Ai-je découvert en elle quelque défaut, une imperfection seulement? non. Elle est ce qu'elle était, bonne, douce, tendre, adorable. Elle a toujours toute mon estime, elle mérite toute mon affection.

Est-ce moi qui aurais changé? Non. Je lui rends justice et continue à l'aimer.

Ah! voilà le mal : je continue. Poupette reste pour moi une sœur. C'est de l'amitié, non de l'amour. De l'amour? les enfants n'en sauraient inspirer. Elle n'a rien de la femme.

A peine a-t-elle grandi depuis neuf ans,

Elle n'a pas changé et ne changera pas. Ah! si elle ressemblait à sa belle-sœur!

Térésa! Pourquoi y penser? Pourquoi ai-je frémi au contact de ses cheveux? Est-ce que je l'aimerais? Mon Dieu! ayez pitié de moi! Une femme mariée! la femme de mon cousin, de mon hôte! un si digne homme, qui m'a reçu à bras ouverts, sans autre recommandation que notre parenté, dont le toit m'abrite et change mon exil en fête! Il y aurait infamie à trahir sa confiance.

D'ailleurs, sa femme l'aime. Même à défaut d'amour, sa vertu la maintiendrait fidèle. Ma folle passion, en se déclarant, me ferait ignominieusement chasser. Soup-

çonnée seulement, elle m'exposerait à un mépris mérité.

Ce serait une entreprise à la fois odieuse et impossible. Le ciel me garde de la tenter! Je n'y veux même pas songer. J'en chasserai la pensée, comme le souvenir d'un mauvais rêve.

Où me mènerait le succès même? A une faute sans excuse et à des remords sans compensation. Je ne saurais me faire d'illusion sur le résultat, n'en ayant point sur mes sentiments. Maintenant que j'ai mon sang-froid, je sens bien que ce n'est pas là de l'amour.

Téresa fût-elle libre et mienne, que sa possession, assurée même et innocente, ne

suffirait pas à mon cœur. Elle me plaît, voilà tout.

J'aime Poupette sans la désirer. J'ai désiré Térésa sans l'aimer. Car je ne la désire déjà plus.

Mais si cet accès de folie allait me reprendre ? Il faut me mettre à l'abri du danger. Il faut partir. Mais où aller ? Et quelle raison donner de mon départ? J'aurais beau dire et beau faire : ce serait une fuite qui donnerait lieu à mille commentaires, à mille suppositions pires que la vérité.

Il vaut mieux rester et veiller sur moi. Averti du péril, je pourrai facilement le conjurer, ou l'éviter au moins, s'il devient trop grand. Il sera toujours temps de m'en

aller. La retraite ne convient qu'aux vaincus, et je suis certain de triompher, si tant est qu'il faille combattre.

Dût se réveiller cette flamme déjà éteinte, je saurai bien du moins en diriger le cours. Au lieu de désirs aussi insensés que criminels, je lui donnerai pour aliment un sage et vertueux amour. L'âme est plus noble que le corps et doit lui commander. Mon cœur dominera mes sens, loin d'y céder. S'il faut aimer, j'aimerai Poupette. —

Comme si les passions avaient rien à démêler avec la logique!

Tout fier de son extravagante résolution, qu'il prenait pour un acte de haute

raison, et, se croyant désormais sûr de lui, Juan retourna à la ferme.

Il ne put cependant s'empêcher de rougir en apercevant Térésa qui passait devant la maison, sa petite fille dans ses bras.

— Eh bien ! cousin, — lui dit-elle en souriant, — la promenade vous a-t-elle réussi ?

— Parfaitement, — répondit-il avec une certaine affectation. — Je suis guéri.

— Vous dites cela d'un air singulier. —

Juan ne répondit pas.

Il venait d'apercevoir un étranger qui

causait avec Poupette, assis à la place qu'il occupait lui-même une heure auparavant.

C'était un jeune homme qui n'avait rien de remarquable, ni les traits, ni la taille, ni le vêtement, ni les manières. Sa physionomie vulgaire plaisait cependant à force de douceur et de bonté.

Il se leva à l'approche de don Juan et le salua avec une modestie un peu gauche.

Juan, flairant un rival, commença aussitôt à se prévaloir de ses avantages, et rendit le salut avec cette aisance hautaine des grands seigneurs, qui ressemble autant à l'impertinence qu'à la politesse. Mais ce fut peine perdue.

Le jeune étranger ne comprit pas ou ne voulut pas comprendre. Il s'était rassis et semblait disposé à reprendre la conversation interrompue par l'arrivée de Juan.

Mais celui-ci ne le lui permit pas. Il resta debout, et, par un coup d'œil significatif, obligea Poupette à se lever. Force fut bien au pauvre étranger de se lever aussi.

Tous trois se dirigèrent vers la maison. Arrivé à la porte, où se tenait Térésa, le jeune homme prit congé.

— A demain, j'espère, — dit-il, — mademoiselle Maria. —

Poupette lui adressa, en signe de con-

sentement, une gracieuse inclination de tête.

Il y répondit par un dernier salut et s'éloigna.

Térésa rentra dans la maison, où son fils l'appelait.

— Quel est ce seigneur? — demanda Juan d'un ton légèrement dédaigneux.

— Un de nos voisins de Medelin. Il se nomme Dionis Ortal : un excellent jeune homme.

— Que vient-il faire ici?

— Nous voir, donc.

— Gageons qu'il te fait la cour?

— Il veut m'épouser, le pauvre garçon.

— L'épouseras-tu?

— Non, certainement.

— Pourquoi? —

Poupette ne répondit pas, et se détourna pour cacher ses larmes.

Don Juan se repentait déjà de sa cruauté.

A défaut de consolations, il essaya de distraire sa cousine, et reprit la parole un peu au hasard :

— Où dois-tu le revoir demain?

— A Las-Animas, le village voisin, dont c'est la fête patronale.

— Il y a bal?

— Bal champêtre, tous les ans.

— Le seigneur Dionis Ortal est venu

te demander une danse, n'est-ce pas?

— Oui, la première.

— Et tu lui as accordé?...

— La seconde.

— Merci, chère Poupette.

— Tu acceptes la première ?

— Je te l'aurais demandée, si tu n'avais eu la bonté de me l'offrir.

— Tu seras exact?

— Je t'en réponds! L'heure?

— Onze heures.

— Le chemin?

— A gauche de la petite chapelle.

— Il suffit. —

La tristesse avait fait place à la joie dans

le cœur de la jeune fille, et le reste de la journée se passa bien.

Cependant Juan ne put s'empêcher de lancer à la dérobée quelques regards incendiaires à Térésa, mais elle n'y fit pas attention.

Le soir, au moment des adieux, il lui pressa la main plus vivement qu'à l'ordinaire.

— Vous me faites mal, don Juan, s'écria-t-elle en la retirant. — Pourquoi serrer si fort? Décidément, vous avez mal aux nerfs. —

Il s'excusa tant bien que mal et s'en alla fort capot.

Il se trouvait ridicule et se promit bien de ne plus recommencer. Il ne pouvait d'ailleurs comprendre sa faiblesse. Se sentant un peu jaloux de Dionis Ortal, il avait fini par se croire très-amoureux de Poupette.

Le lendemain, à dix heures, il monta à cheval pour se rendre à Las-Animas.

Il avait devant lui beaucoup plus de temps qu'il n'en fallait. Mais en route il se mit à rêver. A quoi ? je ne sais. Toujours est-il qu'il laissait Réfif cheminer à son

gré. Celui-ci, qui n'était pas averti, au lieu de prendre à gauche de la chapelle, prit à droite, selon l'habitude, et ne s'arrêta qu'à Fuente-de-Plata.

Juan leva la tête, reconnut avec stupeur la porte de la ferme, et maudit sa distraction.

L'erreur cependant pouvait encore se réparer avec un peu de diligence. Il n'avait qu'à retourner au galop sur ses pas et à suivre le chemin indiqué. Mais il aima mieux tenter la traverse, qui pourtant ne lui réussissait pas toujours.

Les gens des environs s'étaient portés en masse à la fête. Il ne trouva personne pour le renseigner et fit plus d'une fois fausse

route. Quand il arriva, le bal était commencé.

Un vrai bal champêtre, en plein air, à l'ombre de grands platanes. Le temps était magnifique, l'assistance nombreuse, l'entrain général.

On dansait une manchega. Les musiciens tenaient à se distinguer dans une circonstance aussi solennelle et faisaient rage.

La ferveur du début se reconnaissait à la façon glorieuse dont sonnaient les instruments. Flûtes, dulçaynes, hautbois et musettes, luths et psaltérions, tambourins, tambours de basque et castagnettes s'escrimaient à qui mieux mieux dans une lutte harmonieuse. Ce tintamarre triom-

phant doublait l'ardeur juvénile des danseurs qui s'en donnaient à cœur-joie.

La danse est l'amusement favori et en quelque sorte l'art national de l'Espagne. Tout le monde s'y intéresse, depuis l'enfant jusqu'au vieillard, la grave matrone aussi bien que la jeune fille ; tout le monde y prend part à sa façon, acteurs ou spectateurs, la jouissance est égale pour tous.

La foule se pressait en cercle autour des danseurs, suivant leurs mouvements d'un œil avide et passionné.

Poupette, bien secondée du reste par Dionis Ortal, attirait tous les regards.

Vêtue d'une robe blanche, une bruyère rose dans les cheveux, les joues colorées

par l'action, les yeux animés par le plaisir, elle paraissait transfigurée. Mais ce n'était pas sa beauté inaccoutumée qui captivait l'attention, c'était son talent.

La manchega n'a pas les poses cambrées et l'expression voluptueuse du fandango. Elle ne demande que de la vivacité et de la grâce.

Gracieuse et légère comme la fleur qui ornait sa tête, Poupette semblait née pour la manchega, et la dansait à ravir. Chacun de ses pas faisait courir dans l'assemblée des frémissements d'enthousiasme.

L'admiration unanime se traduisait tantôt en gestes saccadés, tantôt en sourds

murmures, le plus souvent par de vives exclamations.

— Que c'est bon ! — s'écriait l'un.

— Quel sel ! — répondait l'autre.

— Bien, bien, — disait un vieil amateur en secouant la tête d'un air approbatif ; — c'est danser en vraie fille du pays. Que Dieu te bénisse, chère enfant !

— C'est un charme.

— C'est une fée.

— Voyez : le soleil lui-même la regarde à travers les branches. —

Don Juan, au contraire, enrageait ; il s'en voulait d'être arrivé trop tard ; il en

voulait à Poupette de ne l'avoir pas attendu.

Adossé contre un arbre, il ruminait sa mauvaise humeur qu'aigrissait encore l'enthousiasme environnant. Toute souffrance s'irrite des contrastes.

Le succès de sa cousine, dont il eût été, en toute autre occasion, le premier à se réjouir, partagé avec Dionis Ortal, le rendait furieux.

Il s'était d'abord promis de chercher querelle à son heureux rival. Mais la danse,en se prolongeant,lui laissa le temps de la réflexion. Il sentit l'inconvenance et l'absurdité de ce projet, et finit par y renoncer.

Tout son mécontentement se tourna alors contre Poupette, et ce fut à elle qu'il résolut de faire porter la peine de sa propre inexactitude : justice humaine! Il fut confirmé dans cette mauvaise pensée par les applaudissements frénétiques qui accompagnèrent, à la fin de la manchega, la jeune fille reconduite par son cavalier.

Elle venait de reprendre sa place auprès de sa belle-sœur, qui l'accueillit avec un empressement tout maternel.

Le gai sourire qui éclairait son visage fit brusquement place à une expression de regret, quand elle aperçut son cousin qui s'approchait à pas comptés, l'air sérieux et compassé.

— Pourquoi viens-tu si tard? — lui dit-elle avec un ton de reproche charmant.

— Qu'importe? — répondit Juan froidement. — Je vois avec plaisir que tu n'as rien perdu à mon absence.

— Hélas! ce n'est pas ma faute.

— A quoi bon te justifier? je ne t'accuse pas.

— Je t'ai attendu pendant la moitié de la manchega, et je voulais t'attendre jusqu'à la fin. Mais Dionis m'a tellement priée de danser avec lui, tellement priée! J'avais refusé plusieurs fois; j'étais à bout de raisons; tu ne venais pas; et j'ai fini par accepter pour ne pas le fâcher.

-- Tu as bien fait de ne pas fâcher ce seigneur. N'en parlons plus. —

Et il se mit à causer avec Térésa de choses indifférentes. Bientôt l'orchestre joua la ritournelle d'une zambra, sorte de valse moresque.

— Voulez-vous, chère cousine, — dit Juan à Térésa, me faire le plaisir de danser avec moi cette zambra?

— Merci, répondit-elle, — je ne danse pas, quand mon mari n'est pas là. Dansez avec Mariquita, vous gagnerez au change.

— Elle a besoin de repos. Je ne veux pas abuser de sa complaisance.

— Non, — dit vivement Poupette, — je ne suis pas fatiguée. D'ailleurs, la zambra

n'est rien : il ne s'agit que de tourner; et, si je me sens lasse, je m'appuierai sur toi : tu es assez fort pour me soutenir. —

Elle essayait de plaisanter pour cacher son inquiétude. Mais il y avait des larmes au fond de son sourire.

Au lieu de se laisser attendrir, Juan se raidit dans sa colère.

Les natures orgueilleuses ne veulent jamais reculer et se portent facilement aux extrémités. Tout dépend du premier pas : un bon mouvement les mène à l'abnégation, un mauvais à la férocité.

Juan sentait ses torts, et, pour ne pas les avouer, il les aggrava.

— Tu oublies, — dit-il à Poupette d'un air railleur, — que tu es invitée.

— Cela ne fait rien, — répliqua la pauvre enfant avec agitation. — Dionis a pris ton tour, tu prendras le sien. Je lui ferai bien entendre raison.

— Ne te donne pas cette peine. Je n'aime pas qu'on se mette à ma place, et je ne veux me mettre à celle de personne. Je ne danserai pas. —

Poupette pâlit, à moitié suffoquée. Térésa lança un regard sévère à Juan ; mais, bientôt déconcertée par son assurance hautaine, elle fut obligée de baisser les yeux.

En ce moment la zambra commençait, et

Dionis vint rappeler à Poupette son engagement de la veille.

— Excusez-moi, seigneur Ortal, — répondit-elle d'une voix mal assurée, en dépit de ses efforts, — je me sens fatiguée; je ne danserai plus. —

Le jeune homme leva sur elle un regard douloureux, salua en silence et quitta le bal. Poupette ferma les yeux, près de s'évanouir.

A la fois chagrin, repentant et irrité, Juan se mordait les lèvres et déchirait ses gants, ne sachant à qui s'en prendre.

— Donne-moi le bras, Mariquita, — dit tout-à-coup Térésa, — et allons-nous-en. —

Poupette obéit machinalement, et suivit sa belle-sœur, qui la soutenait en la conduisant.

— Voulez-vous me permettre de vous accompagner ? — demanda Juan à Térésa avec un certain embarras.

— C'est inutile, — répondit-elle d'un ton sec. — Les fermiers sont ici, ils vont nous reconduire. —

Et elle s'éloigna, entraînant Poupette. Celle-ci se retourna, et dit à Juan avec un regard suppliant :

— A demain, n'est-ce pas ?

— Oui, à demain! — répondit-il les larmes aux yeux.

L'angélique douceur de sa cousine l'avait tout-à-coup désarmé.

Il retourna lentement à Medelin, triste et mécontent de lui-même.

Il se reprochait, sans pouvoir se l'expliquer, sa dureté envers une si bonne et si aimable créature.

# Les premiers orages.

## XII.

On répète depuis bien longtemps, comme une vérité incontestable, que la jalousie prouve l'amour. Ce n'est pourtant là qu'un mensonge grossier, mis en avant

par l'égoïsme des passions, et accueilli par le béotisme de l'opinion publique.

Il y a de la jalousie sans amour, comme il y a de l'amour sans jalousie. La vanité par exemple, est plus jalouse que l'affection ; elle est jalouse de tout, à propos de tout.

La jalousie ne naît pas de l'amour ; elle ne fait que s'y superposer, excroissance monstrueuse et maladive. C'est la mousse qui ronge l'arbre. L'amour, comble d'abnégation et source de dévouement ! La jalousie, fièvre de personnalité, combinaison de défiance et d'envie ! Comment l'un produirait-il l'autre ?

Cependant, accrédité par la sagesse si

souvent absurde des nations, le préjugé fait loi, doublement fatal dans ses conséquences : cause d'erreur pour l'ignorance, prétexte spécieux qui déguise le vice. On s'y laisse prendre dans la naïveté du premier âge ; on s'en sert plus tard à bon escient.

Don Juan s'enfonça de bonne foi dans son égarement. Ne sachant à quoi attribuer sa colère et son injustice, il se supposa décidément amoureux.

Cette hypothèse lui convenait fort. Il n'avait qu'à avouer sa faute pour la réparer. En consolant sa cousine, il allait se débarrasser de son propre malaise et travailler à la fois au bonheur de tous deux.

A peine à Medelin, il reprit au galop le chemin de San-Jacinto. Il voulait sans préambule se jeter aux pieds de Poupette, lui demander pardon et lui jurer une tendresse éternelle.

Mais souvent les faits ne cadrent pas avec nos idées, et il suffit d'un détail pour déranger les plus beaux plans.

Comme il ne pensait en ce moment qu'à Poupette, Juan s'attendait à la voir tout d'abord.

Ce fut Téresa seule qu'il aperçut en arrivant.

Elle était à la fenêtre de sa chambre, et l'invita d'un signe à ne pas faire de bruit.

Il mit pied à terre et conduisit en silence son cheval à l'écurie.

En sortant, il vit Térésa venir à sa rencontre.

— Mariquita dort, — dit-elle à voix basse; — éloignons-nous pour ne pas l'éveiller. —

Et elle l'emmena dans le verger.

— Serait-elle malade? — demanda Juan avec une certaine agitation.

— Elle l'était tout-à-l'heure. Je l'ai forcée à se coucher. Il faut espérer que le repos lui fera du bien.

— Pauvre enfant! elle souffre et j'en suis la cause.

— Je le crois, — répondit vivement Térésa.

— Éveillez-la, — reprit Juan avec vivacité, — éveillez-la, je vous en prie.

— Pourquoi ?

— Je veux lui parler. Mes paroles lui feront du bien.

— Je crains le contraire. —

Don Juan la regarda avec un étonnement curieux.

Sans baisser les yeux et toujours sérieuse, elle continua :

— Vous cherchez à deviner ma pensée ? Je vais vous la dire. Asseyons-nous. —

Elle s'assit sur un banc adossé à une charmille. Don Juan prit place à côté

d'elle, calme en apparence, mais au fond un peu intimidé par la gravité de ce début.

— Je vous l'ai dit et vous le voyez, — dit-elle, — je remplace pour Mariquita la mère qu'elle a perdue. J'en ai l'affection et la responsabilité, tous les devoirs vis-à-vis d'elle, tous les droits vis-à-vis de ceux qui l'approchent. Vous ne vous étonnerez donc ni de ma franchise, ni de de ma fermeté. Je n'ai que trop attendu peut-être, mais je ne croyais pas les choses aussi avancées. Bref, Mariquita vous aime.

— Vous croyez?

— Le dirais-je, si ce n'était pas évident, évident pour vous comme pour moi? En tout cas, vous le savez maintenant : par moi,

par elle ou par vous-même, peu importe. Avoué ou découvert, ce n'en est pas moins un secret confié désormais à votre loyauté. Vous n'en abuserez en aucune façon, si vous êtes ce que je crois, un homme d'honneur. —

Don Juan s'inclina en silence.

Térésa poursuivit :

— Elle vous aime. Est-ce un bonheur? est-ce un malheur? votre conduite en décidera. Il faut prendre un parti. —

Elle s'arrêta, attendant une parole qui ne vint pas. Elle reprit :

— Mariquita a beaucoup souffert au-

jourd'hui par votre faute, vous en êtes convenu. Vous vous êtes montré jaloux, injuste, agressif, cruel. Il n'y a qu'un motif qui puisse, je ne dis pas excuser, mais expliquer votre conduite. L'aimez-vous?

— Oh! vous ne pouvez douter de mon affection pour elle.

— Pas de faux-fuyants, pas d'à peu près. Répondez comme je vous parle, franchement. L'aimez-vous d'amour?

— Franchement, je n'en sais rien.

— Que dites-vous?

— La vérité. Tantôt je crois l'aimer, tantôt je crois le contraire; la plupart du temps je doute.

— C'est étrange. Mais il y a un point sur

lequel vous devez être fixé. Voulez-vous l'épouser? —

Don Juan hésita.

— C'est indigne! — dit Térésa en se levant brusquement.

— Écoutez-moi, — s'écria Juan avec vivacité, — de grâce, ma cousine, écoutez-moi. —

En même temps, il la retenait par la main et la forçait à se rasseoir.

— Qu'avez-vous donc à me dire? — lui demanda-t-elle d'un air étonné.

— Toute la vérité. Je vais vous ouvrir mon âme. Peut-être saurez-vous y lire mieux que moi.

Je souffre et je fais souffrir, doublement

à plaindre. Pourquoi?.... je n'en sais rien.

C'est un tumulte terrible, un pêle-mêle de sentiments et d'idées contraires. Espérances, craintes, désirs, tout se heurte. Une cohue d'images mobiles se roule dans une agitation incessante.

Je porte en moi le chaos. Mon œil se trouble en y regardant; ma pensée s'y perd et tourbillonne, prise de vertige. Vous expliquer ma conduite? Je ne puis me l'expliquer à moi-même.

Je suis plein de contradictions. Plus j'y réfléchis, moins je comprends. Je me promettais une journée de bonheur. J'ai com-

mencé par me chagriner en affligeant Poupette.

Un moment après, j'avais honte de ma folie et je me repentais de ma méchanceté.

J'accours pour tout réparer. Je voulais vous demander sa main.

Vous me l'offrez, et votre offre m'épouvante.

Et pourtant je l'aime. Dieu m'est témoin que je donnerais mon sang pour elle. Ce n'est pas seulement du dévouement, c'est de la tendresse, de la sympathie. J'ai plaisir à la voir, j'ai besoin de la voir. Sans elle et sans vous, l'existence me paraîtrait vide.

Vivre près de vous, avec vous toujours, ce serait le bonheur.

Oui, je suis heureux ici, complétement heureux.

Cependant ce mot de mariage, que je m'étais cent fois répété à moi-même, prononcé par vous, m'a fait frémir. Il m'a semblé entendre fermer sur moi la porte d'une prison.

J'ai pensé tout à la fois à mes parents, à vous, à mes montagnes natales, à la mer que je n'ai pas vue, aux pays lointains, aux voyages, à la guerre, à tout ce que j'aime, à tout ce que j'ignore. Des voix confuses ont crié au-dedans de moi : Adieu! adieu! Je me suis senti séparé du monde

entier, de vous, de Poupette elle-même.

Oui, un mur de glace a surgi entre nous. Je vous ai vues, elle et vous, passer autour de moi comme des ombres. Cette faculté d'aimer qui vit en moi, cette flamme si ardente et si forte, s'était éteinte tout-à-coup. L'air me manquait. Je restai pétrifié. —

Don Juan se tut.

Au bout de quelques minutes, comme Térésa, de son côté, continuait à garder le silence :

— Vous me croyez, n'est-ce pas? — lui demanda-t-il, non sans une certaine inquiétude.

— Je n'ai aucune raison, — répondit-elle, — pour douter de votre bonne foi.

Toutes vos paroles, d'ailleurs, respirent la sincérité.

— Et qu'en pensez-vous?

— C'est étrange! Je n'ai jamais entendu, je n'aurais jamais imaginé rien de pareil. Quel homme êtes-vous donc?

— La foudre! la foudre! — s'écria Juan en portant la main à sa poitrine, — je la sens là. Qu'elle éclate donc, dût-elle me briser! —

Il se mit à marcher avec agitation. Térésa le suivait d'un regard stupéfait.

Après avoir fait plusieurs tours, il revint, plus calme en apparence, se rasseoir près d'elle, et lui dit :

— Quel parti prendre? Je m'en rapporte à vous, Térésa : je remets ma vie entre vos mains. Ordonnez, j'obéirai.

— Moi, — répondit-elle vivement, — me charger d'une responsabilité si lourde! Y pensez-vous, don Juan? Je n'ai aucun droit sur vous, je n'en veux prendre aucun. C'est bien assez, c'est trop peut-être d'avoir à veiller sur la destinée de Mariquita.

— Eh bien! décidez pour elle, et vous aurez en même temps décidé pour moi. —

Térésa réfléchit un moment, et reprit avec un peu d'embarras :

— Je n'entends rien aux passions : mais il me semble que vous n'avez pas d'amour pour Mariquita. Si vous en étiez amoureux, vous ne penseriez qu'à elle, n'est-il pas vrai? —

Don Juan ne répondit pas.

Elle poursuivit :

— Je crois donc qu'il y aurait imprudence à vous marier.

— C'est mon avis, — interrompit don Juan.

— A vous marier maintenant, — reprit-elle. — Vous êtes tous les deux bien jeunes ; vous pouvez attendre.

Consultez votre cœur, don Juan, sondez votre pensée, essayez la vie, tâchez de vous reconnaître. Et plus tard, dans un an, dans deux ans, si vous vous sentez sûr de vous-même, revenez et mariez-vous. Jusque-là point d'engagement.

Laissez à Mariquita sa liberté et gardez la vôtre. Une fois qu'on a donné sa parole,

il faut la tenir, quoi qu'il en coûte. Gardez-vous donc d'une promesse que vous pourriez regretter un jour. Vos paroles m'ont effrayée. Un homme de ce caractère, marié contre son goût ! ce serait terrible.

— Ah ! s'il ne s'agissait que de moi ! j'aime assez Poupette, je le sens, pour me sacrifier à son bonheur. Mais serait-elle heureuse ? Non. Elle devinerait le sacrifice peut-être, et souffrirait plus que moi.

D'ailleurs, je ne puis répondre de mon cœur.

Qu'un autre amour, un amour véritable, exclusif, implacable, tel que je puis

l'éprouver, tel que je le pressens, Térésa, qu'un tel amour s'empare de moi, et ce sera fini. J'oublierai tout, je briserai tout.

— Il faut partir.

— Partir ?

— Sur-le-champ. Nous sommes déjà coupables, vous de légèreté, moi d'imprudence.

N'aggravons pas nos fautes.

Partez, si vous tenez à mon estime, et à la vôtre aussi. Mon devoir et votre honneur l'exigent. Point d'hésitation, point de retard.

— Quoi ! sans la revoir, sans lui dire adieu seulement ?

— Sa tranquillité n'est que trop compromise; il faut lui épargner cette dernière épreuve. L'absence est moins cruelle que la séparation. Si vous devez revenir un jour, vous savez lequel, qu'importe un quart d'heure de plus ou de moins passé près d'elle?

Si, ce qu'à Dieu ne plaise, vous vous décidez à vivre loin d'elle, il vaut mieux qu'elle ne vous revoie pas.

Adieu.

— Vous le voulez?

— Il le faut. —

Térésa s'était levée.

Don Juan fut obligé de se lever aussi.

— Adieu donc, — dit-il avec un profond soupir.

Il fit deux pas, puis s'arrêta, livré à de nouvelles incertitudes, n'osant résister, ne pouvant se décider à obéir.

En ce moment, la charmille s'entr'ouvrit et laissa passer la tête de Poupette, pâle et souriante.

— Reste, — dit-elle à Juan.

Juan tressaillit, Térésa tourna vers sa belle-sœur un regard à la fois étonné et chagrin.

— Ce n'est pas ma faute si je vous surprends, — reprit Poupette. — Le gazon amortissait le bruit de mes pas. J'ai entendu sans le vouloir la fin de votre conversation : j'ai compris qu'il s'agissait de moi.

Je vous remercie tous deux, toi, ma sœur, de ce tendre intérêt, toi, mon cher Juan, de ta bonne affection. Je n'en demande pas davantage. Je suis heureuse ainsi. Seulement, laissez durer mon bonheur le plus longtemps possible.

Lorsque Juan aura besoin de partir, je ne le retiendrai pas : je sais bien qu'il ne peut passer toute sa vie ici. Mais qu'il reste tant qu'il voudra rester. S'il doit revenir

plus tard, il n'y a pas d'inconvénient à ce que je le voie quelques jours de plus; si nous devons nous séparer à jamais, il ne faut pas me priver des derniers moments qu'il peut me donner, n'est-ce pas? —

Ému jusqu'au fond du cœur, don Juan allait se jeter aux pieds de sa cousine. Un regard sévère de Térésa le rappela à la prudence.

— Puis-je rester? — demanda-t-il d'un air humble.

— Non, si l'on m'en croit, — répondit Térésa avec fermeté.

— Pourquoi? — dit Poupette en se glissant à travers les branches.

— Tu ne penses qu'au présent, Mari-

quita ; mais je dois songer pour toi à l'avenir. —

Térésa allait continuer ; mais Poupette ne lui en laissa pas le temps.

— Allons ! allons ! — dit-elle en souriant ; — tu es une si bonne sœur ! ne fais pas la méchante maman. —

Et, lui prenant le bras avec une câlinerie charmante, elle ajouta :

— Le dîner est servi, allons nous mettre à table. —

Térésa se laissa entraîner, tout en protestant par un mouvement de tête significatif.

Juan suivit ses deux cousines, enchanté

de l'heureux incident qui conciliait ses désirs avec sa liberté.

Une voix secrète lui disait bien qu'il n'y avait ni générosité , ni délicatesse , ni loyauté véritable à profiter d'une telle abnégation ; que de grandes compensations sont dues aux grands sacrifices, et que, moins on demande, plus il faut donner ; qu'un homme de cœur ne peut accepter la vie d'une femme sans lui offrir la sienne en échange ; qu'il fallait enfin partir ou se marier.

Mais, quand la conscience importune, il y a un moyen bien simple de lui imposer silence : on l'étouffe. Elle renaîtra bien-

tôt, il est vrai, plus sévère et plus impérieuse.

Qu'importe ? on s'en est débarrassé pour un temps, et c'est toujours cela de gagné.

# Les approches d'une crise.

## XIII.

Térésa avait perdu son enjouement. Elle mangea peu et ne dit mot, visiblement préoccupée.

De quoi? de sa responsabilité, sans doute.

A voir sa poitrine se gonfler par moments de fortes aspirations, pour retomber ensuite affaissée, on eût dit qu'elle cherchait à soulever un poids trop lourd.

Poupette, au contraire, déployait une vivacité inaccoutumée. Sa gaîté, ordinairement si douce et presque mélancolique, tournait à l'exaltation et à la pétulance.

Il y avait dans cette joie l'animation excessive de la fièvre.

Poussée par un pressentiment confus, la jeune fille savourait rapidement et jusqu'à l'ivresse ses derniers moments de bonheur. Martyre de l'amour, c'était son repas libre.

Don Juan tournait tour-à-tour vers les

deux femmes sa pensée indécise et ses regards, cherchés par celle-ci, évités par celle-là.

Sourdement agité, en proie à une inquiétude orageuse; attiré d'un côté par son cœur, de l'autre par ses sens; se débattant à la fois contre ces deux influences qui le poussaient ou au malheur ou au crime; ardeur ici, tendresse là; vainement désireux de réunir sur la même tête ces deux moitiés de l'amour; obligé de choisir entre sa passion et sa conscience; ne pouvant se décider à aucun sacrifice, il ne souffrait pas moins des faiblesses de sa volonté que de la violence de ses désirs.

Il se fût souhaité plus de sagesse ou plus

d'audace. Il eût voulu lire dans l'âme de Térésa, pour renoncer à toute espérance ou pour oser toute sa témérité.

Ne trouvant ni encouragement en elle, ni résolution en lui, il laissait au hasard, dernière ressource de l'incertitude, le soin d'une détermination.

Le dîner fini, on alla s'établir dans le verger, les deux femmes assises sur le banc, Juan couché à leurs pieds dans l'herbe.

La journée était chaude et lourde. Le soleil dardait en silence ses rayons torrides.

Des vapeurs rougeâtres s'élevaient lentement du sol et flottaient en tremblant autour du bosquet. Pas un souffle dans l'air, pas un frémissement dans les branches.

On n'entendait que le bourdonnement des insectes invisibles, murmure de la nature assoupie.

Poupette essaya de causer. Mais on ne lui répondait pas : elle s'arrêta interdite.

La vie circulait en elle avec une précipitation ardente.

Elle avait besoin de mouvement et d'expansion.

Le silence et l'immobilité opiniâtres de ses deux compagnons contrastaient étrangement avec la surexcitation de son âme et de sa pensée. Elle s'étonnait de leur inertie, qu'elle prenait pour de la prostration.

Téresa en effet paraissait accablée. Juan, pour cacher son trouble, feignait de dormir.

La situation devenait embarrasante pour tout le monde.

La présence des enfants vint y faire une heureuse diversion.

Ils accoururent avec des cris joyeux et sautèrent sur les genoux de leur mère et de leur tante.

Térésa serra sa fille contre son cœur et imprima sur ses lèvres un long baiser.

Juan se leva à moitié, attira l'enfant à lui, prit sur ses lèvres le baiser qu'y avait déposé la mère, et se recoucha.

Poupette n'y fit pas attention, ni Térésa non plus, en apparence du moins.

Bientôt vaincus par la chaleur, les enfants s'endormirent. Il y eut un nouveau silence.

Au bout d'un instant, Poupette fit signe à Térésa; toutes deux se levèrent et portèrent doucement dans la maison les enfants endormis.

Resté seul, Juan se leva et se mit à mar

cher à grands pas, embrasant l'air de ses soupirs, étreignant le vide, serrant dans ses bras le tronc des arbres, couvrant les feuilles de baisers, traduisant sa folie en gestes désordonnés.

Bientôt il s'arrêta, honteux de lui-même, et s'assit sur le banc, la tête baissée, les bras pendants.

Ses deux cousines , à peine parties , lui semblaient absentes depuis une heure.

Il se demandait avec anxiété,pourquoi elles ne revenaient pas, et si elles reviendraient.

Elles revinrent au bout de quelques minutes.

Térésa parut surprise de voir Juan installé sur le banc, et hésita un moment à reprendre sa place.

Elle se décida enfin et tomba plutôt affaissée qu'assise.

— Si nous allions nous promener? — demanda Poupette restée debout. — Il fait bien chaud ici. Nous trouverons peut-être un peu de fraîcheur dans la vallée.

— Allons! — dit Térésa en se levant brusquement. — Tu as raison, l'on étouffe ici.

— Allons! — répéta Juan avec vivacité. — Allons! —

On partit, chacun croyant diminuer son malaise en le déplaçant.

En route, Juan offrit son bras à Térésa, qui le refusa.

Après une demi-heure de marche indolente, ils s'arrêtèrent au fond d'un ravin ombreux et humide.

Deux ruisseaux y confluaient, après avoir couru rapidement à la rencontre l'un de l'autre. Leurs eaux se mêlaient en tumulte et tourbillonnaient sur place, confondues dans un embrassement fougueux. Puis ils reprenaient leur route avec lenteur, heureux de n'être plus qu'un, et s'enfonçaient en chuchotant sous une voûte de feuillage, mystérieuse comme la volupté, indéfinie comme le désir.

Cachés dans les branches touffues d'un

vieil orme, deux ramiers roucoulaient à l'unisson et tout bas, comme s'ils eussent voulu n'être entendus que d'eux-mêmes.

Bientôt, d'une prairie voisine, on entendit s'élever la voix jeune et fraîche d'une bergère. Elle chantait, sur un air à la fois vif et langoureux, la villanelle populaire de Gregorio Silvestre :

En dansant là-bas, au village,
Inès m'a promis un baiser.
Tu l'as promis, fille volage :
Ah ! ne va pas te raviser.

Quand vint le moment de la danse,
Comment ai-je fait pour oser ?
Je la pris, heureuse imprudence !
En lui demandant un baiser.

Inès honteuse me regarde,
Moi tremblant d'amour et d'effroi,
Et dit : — Tu l'auras, mais prends garde,
Quand je pourrai compter sur toi. —

Au moment où s'éteignait la portée de son finale, avant que la jeune fille eût repris haleine, une voix d'homme, plus lointaine et non moins sonore, continua la chanson en se rapprochant graduellement :

J'ai dit : — Tu peux, je te le jure,
Compter sur de longues amours.
A ce prix-là n'es-tu pas sûre,
Inès, de me garder toujours ?

Mais je ne puis songer sans trouble
Aux périls que court mon baiser :

Pourquoi cette parole double,
Inès, si tu ne veux biaiser ?

J'entends l'avoir, quoi qu'il en coûte.
Ce baiser, si tu le donnais,
De plaisir j'en mourrais sans doute :
Plût à Dieu que j'y fusse, Inès !

Prête du moins, si tu ne donnes :
Je te paierai les intérêts.
J'en rendrais trois, Dieu me pardonne !
Pour un que tu m'avancerais. *

---

* Voici le texte, que nous avons traduit le plus exactement qu'il nous a été possible, couplet pour couplet, presque mot pour mot.

Un abrazo me mandò Ines
Bailando allà en el aldea.

Le chant s'était terminé par une sorte d'appel cadencé. Il resta sans écho, et l'appel sans réponse.

---

¡ Plegue a Dios que por bien sea !
No suceda algo despues.

Yo no se cono me atrevi !
Cuando a bailar la saqué,
Muy pasito me allegué
Y un abrazo le pedi.

Vergonzosa volvlò a mi,
De amor y temor temblando,
Y dijo : — Yo te lo mando,
Cuando mas seguro estés. —

Yo le dije : — Como es eso ?
Ines mia, yo te juro
Que siempre este mas seguro
Porque no quede por eso. —

Poupette tournait le dos au côté d'où étaient parties les voix.

Juan et Térésa au contraire y faisaient face.

Ils virent bientôt la tête brune et frisée

---

Con todo temo un suceso
De tan soberano don,
No sea alguna invencion
De dar conmigo al traves.

Yo no dudo que muriese
De placer, si ya llegase
La hora que me abrazase;
¡ Ojala en eso me viese!

No sera sin interes,
Si ella me cumple la fé,
Que por uno que me dé
Pienso darle mas de tres.

d'un jeune paysan apparaître au-dessus de la haie qui fermait la prairie.

— Menga ! — dit-il à demi-voix en se penchant de l'autre bord.

On ne répondit pas.

— Menga ! — répéta-t-il avec plus de force. — Tu fais semblant de ne pas m'entendre, mauvaise ; mais tu m'entends bien. C'est moi, Menga.

— Que veux-tu ? — répondit cette fois la bergère, mais sans se lever.

— Écoute : j'ai à te parler. Approche-toi. Écoute donc. —

Menga se décida enfin et montra sa jolie figure.

Ils restèrent ainsi en face l'un de l'autre sans rien dire, la jeune fille les yeux baissés, le jeune homme la dévorant du regard.

Tout-à-coup le jeune homme étendit les bras par dessus la haie, saisit la jeune fille par le cou et l'embrassa.

Elle poussa un petit cri, se débarrassa vivement et disparut derrière la haie.

Le jeune homme s'enfuit en voyant Térésa se lever brusquement.

— Allons-nous-en, — dit celle-ci d'une voix un peu altérée.

— Où ? — demanda Poupette avec étonnement.

—Ailleurs.

— Pourquoi ? Il me semble que l'on est bien ici.

— Ne vois-tu pas que le soleil nous gagne ? —

En effet, l'astre à son déclin commençait à glisser des rayons obliques sous la voûte de verdure ouverte au couchant.

Poupette se leva avec sa docilité accoutumée, et, prenant le bras de son cousin, suivit Térésa qui déjà s'était mise en marche.

— Je trouve aujourd'hui Térésa toute singulière, — dit Poupette à voix basse. — Qu'a-t-elle donc ?

— Je ne sais, — répondit Juan, — je n'ai rien remarqué. —

Mais il n'avait pu s'empêcher de tressaillir.

En montant la colline, ils sentirent les premières bouffées d'un vent de sud-ouest.

L'air commençait à s'animer, sans se rafraîchir cependant. Le temps se brouillait.

Juan s'en aperçut, mais ne voulut rien dire.

Les deux femmes, absorbées dans leurs pensées, semblaient n'y point prendre garde, et continuèrent à marcher. Mais enfin leur attention fut éveillée par de larges gouttes d'eau qui tombaient avec un

bruit mat sur le sol. Elles reconnurent, non sans un certain effroi, les symptômes d'un orage.

Le soleil s'était caché. Des nuages bas et lourds envahissaient rapidement le ciel. Quelques taches rougeâtres éclairaient seules leur masse compacte et sombre.

La lumière fuyait devant eux, ne laissant à sa place qu'une lueur grise et terne,

sans ombre, sans reflet, sorte de crépuscule livide.

L'horizon se rétrécissait par une progression continue.

Les flaques d'eau suspendues, comme de grands fragments de miroirs, au penchant des prairies, s'agitaient lourdement. Privées de leur transparence, épaissies et ridées, elles brillaient de l'éclat morne et douteux du plomb en fusion.

Les arbres commençaient à frémir. Quelques feuilles mortes couraient par saccades le long des sillons avec un frôlement sec.

Les hirondelles rasaient la terre d'un vol

précipité, en poussant de petits cris inquiets, et semblaient chercher, non plus une proie, mais un asile. Des roulements sourds annonçaient de loin l'arrivée du tonnerre.

Les deux femmes voulurent rentrer. Cela ne faisait pas l'affaire de Juan.

L'orage, qui contrariait ses cousines, était pour lui le bienvenu. Lieux inconnus, heures sombres, moments critiques, brusques incidents, tous les embarras, tous les contre-temps, tout ce qui dérange le cours ordinaire des choses et la régularité des habitudes est propice aux aventures.

Regagner paisiblement la maison, c'é-

tait renoncer aux complicités du hasard. Un joueur ne voit pas sans regret passer la chance.

Mais, en pareil cas, une plainte eût été l'aveu implicite d'une mauvaise pensée. Mal fondée, l'objection tourne en maladresse.

Juan se contenta donc de pester intérieurement et suivit, bon gré mal gré, ses cousines qui reprenaient en toute hâte le chemin de la ferme.

Mais il était trop tard.

On avait une lieue à faire, et dès les premiers pas, la pluie se mit à tomber par torrents, au grand ennui des deux femmes, au grand contentement du jeune homme, qui sentit renaître ses vagues espérances.

On tint conseil et il fut reconnu à l'unanimité qu'il y aurait folie à pousser plus loin.

On se réfugia donc en courant sous un vieux chêne, heureusement voisin, dont l'épais feuillage offrait un abri impénétrable.

La pluie tomba longtemps avec une violence continue.

Plus dense par moments, on la voyait rouler en tourbillonnant éperdue et tumultueuse, au passge des rafales comme une foule vaincue sous le galop des escadrons.

Le vent courait par bonds, inégal et furieux.

Devant lui les arbres se courbaient éplorés, pour fléchir sa colère.

Le tonnerre s'était approché peu à peu et grondait toujours plus fort, sans éclater cependant, lent à se décider, comme s'il eût à loisir choisi une victime : il faisait peser une menace incessante sur l'atmosphère déjà accablée.

Seul, le grand chêne, roi du plateau, sûr de sa force et confiant dans la terre qu'eût bouleversée sa chute, opposait à la tempête une résistance hautaine et provocante.

Il en bravait, front levé, toutes les forces et toutes les fureurs. Les rameaux se balançaient longuement, comme les bras

d'un géant qui prélude au combat, tandis que l'énorme tronc, appuyé sur ses racines immenses, se raidissait dans son immobilité.

L'eau, glissant sur les couches supérieures, venait ruisseler à la circonférence de la voûte, sans en pouvoir entamer la profondeur touffue.

Une vache égarée, après avoir couru quelque temps à l'aventure, s'était arrêtée au milieu d'un champ nu. Effrayée de son isolement, ne sachant où chercher un abri, effarée et stupide, les jambes raidies en arc-boutant, le cou tendu, le mufle en l'air, elle poussait des mugissements dé-

sespérés : voix de l'instinct troublé, qui criait au milieu du désordre.

Poupette, surprise par la secousse du premier moment, s'était bientôt remise de sa frayeur.

Adossée à l'arbre, le bras passé dans celui de Juan, elle regardait maintenant en souriant cette scène d'épouvante, où la nature se débattait en tumulte, aux prises avec elle-même.

Elle semblait triompher du danger, à la fois enchantée, étonnée et fière de sa hardiesse.

Les femmes se croient à l'abri de tout

auprès de l'homme qu'elles aiment. Folle confiance, adorable naïveté de l'amour !

— C'est beau ! — s'écria-t-elle avec une arrogance charmante.

— C'est terrible ! — répondit Térésa pensive.

— Nous sommes en sûreté ici, sous ce grand chêne.

— Pour le moment.

— Vois comme il est fort : il ne tombera pas.

— Qui sait ? —

Le son varie selon les échos et l'image selon les miroirs. Chaque âme a son lan-

gage du moment, et traduit les choses d'une façon différente.

Le monde matériel n'agit sur nous qu'en raison de nos prédispositions intérieures.

Les sensations sont modifiées par les sentiments, et s'y combinent dans une proportion rigoureuse et fatale. Du même fait surgissent des impressions, non pas seulement différentes, mais contraires souvent.

Triste en même temps qu'exalté, Juan gardait le silence.

Un troupeau passa rapidement sur la route.

Les moutons se serraient les uns contre les autres pour se préserver de la pluie.

Le chien marchait à côté, seul et triste, les oreilles basses, la queue entre les jambes.

Derrière venaient le jeune homme et la jeune fille de la prairie. Ils s'avançaient ensemble à grands pas, enveloppés de la même cape, riant et chantant, malgré la pluie.

— Pauvres gens ! — dit Poupette avec compassion.

— Ils ne sont pas à plaindre, — répondit Juan : — ils s'aiment. —

Poupette chercha le regard de Juan sans le trouver.

Juan regardait Térésa, qui regardait l'horizon.

## La première séduction.

## XIV.

Cependant, l'obscurité croissait de moment en moment.

— Voilà la nuit, — dit Térésa. — Nous ne pouvons rester plus longtemps ici.

— Craignez-vous les voleurs? — demanda Juan en souriant.

— Pas avec toi! — s'écria Poupette avec une orgueilleuse confiance.

— Non, sans doute, — reprit Térésa d'un ton sérieux; — mais votre épée ne pourra nous défendre ni de la fatigue ni de l'humidité. Il faut prendre un parti.

— Où aller? — demanda Poupette.

— A la maison, — répondit Térésa sans hésiter.

— Je suis à vos ordres, — dit Juan. — Mais il me semble imprudent de vous mettre en route avant la fin de l'orage. Si

vous m'en croyez, nous profiterons du premier moment de répit pour gagner cette grange que nous apercevons encore là-bas, de l'autre côté de la vallée. Nous y demanderons l'hospitalité ; nous la prendrons s'il le faut : j'en fais mon affaire.

Nous attendrons là, en sûreté et à notre aise, que la pluie ait cessé et l'obscurité diminué.

La lune se lève de bonne heure : les nuages une fois dissipés, la marche deviendra facile.

— Et si l'orage se prolonge ?

— Eh bien, — répondit Juan à l'observation de Térésa, vous passerez la nuit dans la grange.

— Mais les enfants ?

— Ils sont en sûreté à la ferme.

— Ils seront inquiets, mes pauvres enfants !

— J'irai les rassurer. Peu m'importe, à moi, le bon ou le mauvais temps. —

La proposition était trop raisonnable, l'offre trop gracieuse, pour laisser prise à un refus.

Le consentement de Poupette entraîna celui de Térésa.

Bientôt le vent mollit et la pluie s'atténua en bruine. Mais le ciel toujours chargé, toujours tonnant, annonçait que la trêve serait courte.

On se hâta d'en profiter, et la colline fut descendue à grands pas.

La pluie avait détrempé le sol. Les pierres roulaient, la terre glissait. D'épaisses ténèbres ajoutaient aux difficultés de la marche.

Quoique assez embarrassé pour sa part, Juan offrit son bras à Térésa.

— Merci, — dit-elle en le refusant. — Donnez-le à Poupette, qui est moins forte. —

Juan obéit en silence.

Poupette lui prit le bras sans façon et s'y appuya franchement, le serrant avec

plus de force quand le pied venait à lui manquer.

Parfois ils trébuchaient ensemble et se remettaient mutuellement en équilibre.

Laissée à elle-même, Térésa eut besoin de toute son énergie. Elle avançait au hasard, d'un pas inégal et saccadé ; tantôt entraînée par la déclivité du terrain, tantôt heurtée par d'invisibles aspérités, le chemin se dérobant ici par une fuite brusque et se redressant à l'improviste en escarpements partiels; les pieds meurtris par les pierres, les membres refoulés par de continuels soubresauts; souvent près de tomber et n'évitant la chute qu'au prix de violents efforts; exposée à de véritables

dangers, en proie à de vives douleurs. Mais elle triomphait de tout à force de courage.

Elle arriva au fond du ravin sans une plainte, sans un signe de faiblesse.

Juan, cependant, ne pouvait se tromper au stoïcisme des apparences. Il sentait qu'une pareille lutte, malaisée pour lui-même, jeune homme alerte et vigoureux, devait rudement éprouver une nature délicate et faible. Sous cette fermeté virile, il devinait les défaillances de la femme.

Tout en admirant son héroïsme, il compatissait à ses souffrances. Mais il ne pouvait venir en aide à l'une de ses cousines qu'en abandonnant l'autre. Forcé de choi-

sir, il devait se consacrer à la plus débile et lui conserver un appui, non pas utile seulement, mais nécessaire.

Il n'osait plus d'ailleurs offrir à Térésa un secours qu'elle s'obstinait à repousser, craignant à la fois de lui déplaire et de s'attirer le désagrément d'un nouveau refus.

Le trajet heureusement devenait à la fin moins pénible : on marchait d'un pas assuré sur le gazon ras de la vallée. Déjà s'approchait la pente douce au milieu de laquelle s'élevait la grange.

Mais là on fut arrêté par un obstacle inattendu et qui semblait infranchissable.

Le ruisseau, gonflé en torrent, avait débordé ses rives et couvrait les pierres qui servaient ordinairement de pont.

— Ah ! — s'écria Poupette avec un étonnement chagrin. — Que faire?

— Nous en retourner, — répondit l'opiniâtre Térésa.

— Non, — dit don Juan, — il faut passer.

— Comment? — demanda Poupette.

Pour toute réponse, Juan l'enleva dans ses bras et s'avança vers le ruisseau.

— Mais tu vas te mouiller, — observa-t-elle timidement, sans résister.

— Qu'importe? —

En même temps le jeune homme entrait dans l'eau, qui lui monta bientôt au-dessus du genou. Il arriva sans accident à l'autre bord et déposa doucement à terre sa cousine saine et sauve. Elle n'avait pas détaché les bras de son cou, et, dans une effusion de tendresse reconnaissante :

— Ah! tu es bon, — lui dit-elle avec enthousiasme, en lui donnant un baiser.

Bouleversé par cette caresse imprudente, Juan oublia un moment la réserve qu'il s'était imposée vis-à-vis de Poupette; et, la serrant contre son cœur, il l'embrassa à son tour avec une folle ardeur.

La pauvre enfant prit pour un mouvement d'amour ce qui n'était qu'une surprise de l'occasion.

Elle s'affaissa énervée entre les bras de son cousin et baissa la tête en pleurant. Elle pliait sous son bonheur comme une fleur sous la rosée.

Quant à Juan, déjà revenu d'un entraînement involontaire et passager, il s'en étonnait doublement, se repentant de la faute, regrettant l'inconséquence. Il sentit

le besoin d'échapper sans retard aux embarras et aux dangers d'une situation qu'il redoutait après l'avoir faite.

— Attends-moi, — dit-il à Poupette en se dégageant avec douceur, — il faut que j'aille chercher Térésa. —

Et il repassa le ruisseau.

Téresa n'était plus à l'endroit où il l'avait laissée. Il ne la retrouva qu'à une certaine distance, allant et venant le long du bord.

— Que cherchez-vous? — lui demanda-t-il étonné.

— Un passage.

— Il n'y en a pas.

— Qu'en savez-vous?

— Je le présume. On ne fait pas deux ponts l'un à côté de l'autre. Le seul qui existe est noyé ; vous l'avez vu.

— Alors, je ne puis passer.

— Si fait, comme Poupette. Je vais vous porter.

— Je ne le veux pas.

— Pourquoi? —

Térésa ne répondit point.

Juan reprit :

— J'ai bien porté Poupette. Croyez-vous

que je ne suis pas assez fort pour vous porter aussi? —

Térésa ne répondit pas davantage.

Juan, un moment déconcerté par cette obstination, revint bientôt à la charge.

— Il faut pourtant se décider. Qu'allons-nous faire? Nous ne pouvons passer ainsi la nuit séparés par le ruisseau, nous d'un côté, Poupette de l'autre. —

Térésa réfléchit un moment, et répondit :

— Je vais passer. —

Juan s'approcha pour la prendre dans ses bras.

— Non, — fit-elle en reculant avec vivacité, — pas ainsi. Je vais passer sur les

pierres. Vous aurez seulement la complaisance de me donner la main.

— C'est impraticable. Vous allez vous mouiller.

— Cela ne fait rien.

— Vous vous rendrez malade.

— Non.

— Mais...

— Je le veux. —

Ces mots furent prononcés d'un ton si ferme et si sec, que Juan n'osa pas insister.

— Soit, — reprit-il. — Retournons vers le pont.

— C'est là, — dit Térésa au bout de quelques pas. — Donnez-moi la main.

— Attendez. Je vais m'assurer de la direction. —

Juan se baissa en effet, comme pour reconnaître les pierres; mais, se relevant brusquement, il saisit Térésa avec une force irrésistible et l'emporta sans lui laisser le temps de se reconnaître.

Elle poussa un cri de colère et céda en frémissant à la contrainte. La résistance n'était plus possible : Juan avait déjà les pieds dans le ruisseau.

Une fois certain du succès, il ralentit le pas.

Il sentait battre avec violence sous sa main le cœur de la jeune femme.

Ivre de volupté, effrayé de son audace, il voulait savourer longuement cet instant de bonheur usurpé qu'il craignait d'avoir bientôt à expier cruellement.

Il s'avançait doucement, peu à peu, ménageant l'espace, pressant contre sa poitrine le précieux fardeau qui allait, hélas! échapper à ses étreintes passionnées.

Il était déjà loin du ruisseau : il fut obligé de s'arrêter et de déposer Téresa.

— Merci, — lui dit-elle d'une voix irritée, en le repoussant durement.

Juan sentit son cœur se serrer : la punition commençait. Heureusement, Poupette intervint, sans le savoir, en sa faveur :

— Est-ce que tu es tombée? — demanda-t-elle à sa belle-sœur.

— Non, — répondit sourdement Térésa.

— Pourquoi donc as-tu crié? —

Poupette n'obtint pas cette fois de réponse, et reprit :

— Tu as donc eu peur? Je suis plus

brave que toi. Je n'ai pas eu peur, moi; n'est-ce pas, Juan?

— Hâtons-nous, — interrompit Térésa, — la pluie va recommencer. —

On eut bientôt gagné la grange.

Elle était déserte, fermée simplement d'un loquet, et ne contenait que du foin. Les deux femmes entrèrent.

Juan resta en dehors, debout, appuyé au chambranle de la porte.

— Tu ne viens pas? — lui cria Poupette du fond.

— Non, répondit-il, — j'ai le sang à la tête : il me faut de l'air.

— Laisse la porte ouverte alors, et ne t'éloigne pas. Malgré ma bravoure, j'aurais peur.

— Sois tranquille, je resterai là. —

Le fait est qu'il n'osait entrer, craignant de la part de Téresa quelque marque de colère, ou pis encore, de dédain. Il se voyait inévitablement réprimandé, bafoué, congédié, chassé. Maudite témérité, dont il ne lui restait plus qu'à subir la peine! Il se reprochait amèrement sa conduite, sans pouvoir se l'expliquer.

Le sang-froid revenu, on a peine à comprendre les égarements de sa propre passion.

C'est la stupéfaction d'un aveugle tout-à-coup rendu à la lumière. Que d'erreurs !

Que de périls aussi ! Comment réparer les unes ? Comment échapper aux autres ?

Don Juan avait tenté, moitié à son insu, moitié volontairement, de séduire en même temps ses deux cousines, sans ménagement pour la confiance de celle-ci, sans respect pour la résistance de celle-là, abusant de l'innocence, violentant la pudeur,

audacieux, insolent, criminel, et non moins insensé.

Maintenant il ne savait que faire et que devenir.

Il se haïssait, il se méprisait, il eût voulu se cacher à tous les yeux et se fuir lui-même.

Mais où et comment? On ne se sauve pas de sa conscience. La retraite même était impossible à cette heure, et plus qu'impossible, ridicule.

Combien il regrettait alors de n'être pas parti plus tôt, comme il en avait eu l'idée, au premier sentiment du danger, lorsqu'il était encore temps!

Il n'y fallait plus penser, hélas ! pour le moment du moins ; et, puisque de toute manière il était perdu, autant valait se résigner à ce sacrifice inévitable et mérité, boire le calice tout de suite et tout d'un coup, et garder l'unique et triste bénéfice d'une situation désespérée, le bénéfice de l'expiation.

Don Juan resta donc et attendit.

Il s'était assis sur une pierre, et, la tête fourrée dans ses deux mains qu'agitait parfois un tremblement convulsif, il savourait à loisir son désespoir.

La pluie avait recommencé. Juan la supporta longtemps immobile, sans s'en apercevoir d'abord, ensuite sans vouloir y faire attention, se disant qu'une misérable incommodité ne pouvait rien ajouter à un

malheur comme le sien. Il était même bien aise de pâtir matériellement, et de faire payer un peu le corps pour l'âme.

Mais de telles souffrances, à vrai dire, ne valent pas l'énergie qu'on y dépense. L'héroïsme s'ennuie des luttes mesquines; mieux vaut la douleur qu'une gêne prolongée.

Or, la pluie est maussade et rechignée en diable; elle vous a bientôt découragé les plus fermes.

Le jeune homme finit par trouver que c'était bien assez du malheur et du remords sans l'humidité.

Serait-il moins perdu d'honneur pour s'être fait tremper jusqu'aux os? Malheureusement non; et sa conscience n'avait rien à gagner non plus à un rhume de poitrine.

Il jugea donc à propos de se mettre à l'abri d'inconvénients inutiles ; et, rassemblant tout son courage, il entra dans la grange.

Désireux cependant de reculer le moment fatal, il entra avec précaution, sur la pointe du pied, l'oreille au guet, s'arrêtant à chaque pas pour écouter, prêt à reculer au moindre bruit.

N'entendant ni voix ni mouvement, il se décida à rester et ferma doucement la porte pour arrêter l'invasion de la pluie qui semblait le poursuivre. Puis il marcha droit devant lui dans l'obscurité, mais en redoublant de prudence et de tâtonnements.

Il arriva de la sorte, sans encombre, à une masse de foin sur laquelle il s'étendit peu à peu ; puis il se tint coi, faisant le mort.

Le silence est inquiet, l'ombre est incertaine. Où l'œil ne voit pas, où l'oreille n'entend rien, l'esprit suppose.

L'imagination se dilate dans le vague de l'espace. Elle y évoque à l'aise sentiments

et pensées; elle y promène ses fantaisies en folles cavalcades; et, peuplé par un coup de baguette, le vide se remplit de tumultes.

Don Juan n'était déjà plus l'homme de de tout-à-l'heure.

Ranimé par la douce chaleur du foin, enivré de ses arômes pénétrants, oublieux de la pluie, et ne ressentant plus de l'orage que ses excitations, il renaissait rapidement à l'audace.

Son agitation avait recommencé, plus violente que jamais. Le sang se précipitait dans ses veines avec une ardeur fiévreuse, comme un torrent parmi les roches; son cœur bondissait à grand bruit dans sa poi-

trine ; ses oreilles tintaient ; ses yeux fermés voyaient passer des tourbillons d'étincelles.

Les idées disparaissaient une à une, absorbées par l'instinct.

Adieu, remords, terreurs, raison, prudence !

Tout fut bientôt désordre, fièvre et délire.

Il entendait à la fois deux respirations différentes : l'une, assez loin, à droite, calme et régulière comme celle d'un enfant qui dort ; l'autre, à gauche et plus près, inégale et oppressée.

Une de ses cousines veillait. Laquelle ? Et d'où venait son agitation ?

Il avança furtivement sa main, qui en rencontra une autre.

Cette main se retira brusquement.

Mais il avait senti qu'elle brûlait et tremblait comme la sienne.

— Si c'est Poupette, — se dit-il, — je l'épouserai ; si c'est Térésa... —

Il n'alla pas au bout de sa pensée, et s'abandonna au hasard.

L'ouragan se déchaînait dans toute sa fureur.

La pluie crépitait sourdement sur les tuiles.

Le vent faisait trembler la porte et geindre les ais de la charpente, se faufi-

lait dans les interstices, s'engouffrait dans les ouvertures, sifflant ici comme un reptile, là grondant comme une bête féroce.

Les bruits changeants et confus du dehors, tantôt se confondaient en un chœur formidable, tantôt s'éteignaient, écrasés par les décharges du tonnerre, qui éclatait enfin avec une sorte de rage et frappait à la fois sur tous les points.

Il semblait vouloir réparer le temps perdu à condenser sa force d'explosion, dépensant avec une prodigalité terrible les colères accumulées par le retard.

Un dernier coup, plus violent que tous les autres, déchira l'atmosphère en ébranlant le sol.

Poupette se réveilla en poussant un cri de terreur.

— Juan! où es-tu? — dit-elle d'une voix tremblante.

— Près de toi, - répondit le jeune homme, — en affectant le calme, rassure-toi.

— C'est que j'ai eu une peur horrible. Je rêvais que nous étions morts, et, quand la foudre m'a réveillée, j'ai cru que c'était l'ange du jugement qui venait nous chercher.

— Ah! malheureuse enfant! — s'écria Térésa avec l'accent du désespoir, — que dis-tu là? —

Juan crut entendre des sanglots étouffés.

Poupette frémit de sa maladresse, sans comprendre.

Épuisé par cet effort suprême, l'orage tomba tout-à-coup.

On n'entendait plus que le clapotement irrégulier des gouttes d'eau qui tombaient du toit, une à une, plus ou moins fortes, à intervalles inégaux : un de ces bruits étranges dont le contraste confirme le silence en le troublant.

Rassurée par la tranquillité qui régnait

au dehors et au dedans, Poupette se leva et ouvrit la porte.

L'ordre renaissait du désordre même. Les hautes couches de l'atmosphère ondulaient sous les dernières traînées de la tempête, comme la mer sous le sillage d'un navire déjà lointain.

Balancée en longues fluctuations par un souffle mystérieux, l'épaisse nappe de vapeurs qui enveloppait le firmament avait fini par se rompre ; et ses lambeaux roulaient au hasard dans l'espace, tantôt amoncelés en lames sombres et massives, tantôt éparpillés en légers flocons d'écume, se poursuivant, se rencontrant, se devançant l'un l'autre dans leur course trou-

blée, se combinant parfois, changeant de vitesse et de forme au milieu de ce pêle-mêle.

La lune, pleine et pure, contemplait, avec une sérénité majestueuse, la déroute des nuées.

Souvent obscurcie, masquée parfois, elle reparaissait bientôt plus radieuse ; et ses clartés croissantes s'étendaient rapidement sur la terre, chassant l'ombre qui fuyait par groupes inquiets vers les abîmes de l'horizon.

— Vraiment, — s'écria Poupette d'un ton joyeux, — c'est une heureuse idée qu'a

eue Juan de nous conduire ici. Nous avons laissé passer l'orage en nous reposant.

Nous voici maintenant défatigués, et le beau temps revenu. Nous pouvons nous en retourner à notre aise. —

On se remit en marche.

Le ruisseau fut cette fois passé sur une planche que Juan avait trouvée dans la grange, et sans plus de façon, emportée sur son épaule.

La route, largement éclairée, n'offrait plus comparativement aucune difficulté.

Le ciel se dégageait de moment en mo-

ment. Quelques nuages argentés le traversaient à grand vol, comme des cygnes attardés; mais ses taches éclatantes et mobiles, se détachant sur l'azur, n'en faisaient que plus vivement ressortir la profonde limpidité.

Les lueurs paisibles de la lune semblaient sommeiller sur le velours des prairies.

Plus loin, les contours adoucis de la colline flottaient moelleusement dans le vague d'un brouillard lumineux.

Au bord des haies, des gouttes de pluie, dernier vestige de la tempête, brillaient sur

le feuillage immobile, comme des larmes oubliées dans un sourire.

Les parfums mêlés des églantiers et des chèvre-feuilles nageaient paresseusement au milieu d'un air tiède.

Attendrie et ravivée par l'orage, la nature se recueillait dans sa beauté.

Un jeune rossignol, resté en arrière de sa tribu, chantait dans le lointain, et sa voix ajoutait aux enchantements de cette nuit d'été un doux souvenir du printemps.

Que chantait-il? Les joies de l'amour peut-être, peut-être les regrets de l'exil.

Le bonheur et la tristesse parlent souvent le même langage.

La jeune fille eût chanté avec le rossignol, si elle avait osé. Son cœur se gonflait d'émotions, ses yeux se remplissaient de larmes ; les paroles se pressaient sur ses lèvres ; elle avait besoin d'exprimer son admiration, de communiquer son enthousiasme.

Mais il fallut en refouler les transports au fond de son âme.

Loin d'inviter à l'expansion, l'attitude de ses compagnons imposait la réserve et conseillait le silence.

Silencieux eux-mêmes, Juan, le regard

distrait, Térésa, la tête baissée, pensifs tous deux et absorbés, ils marchaient rapidement à ses côtés, comme s'ils eussent voulu échapper à leur préoccupation ou poursuivre leur ombre qui fuyait devant eux.

Chemin faisant, ils retrouvèrent la vache de tantôt.

L'inquiétude avait passé pour elle avec le danger. Couchée au milieu d'un pré, le fanon traînant dans l'herbe, elle ruminait avec une insouciante gravité.

Heureuses les brutes de tout oublier et de ne rien prévoir! — Heureux l'être

dont toute la vie tient dans l'heure présente !

Ils revirent aussi le grand chêne ; mais ce n'était plus, hélas! qu'une ruine. La foudre l'avait brisé comme un enfant brise une paille.

L'énormité de ses débris attestait seule sa puissance passée. Son tronc fracassé ne tenait plus aux racines que par des esquilles, n'attendant qu'un coup de cognée pour s'en détacher tout-à-fait; et sa ramure superbe, qui naguère versait la fraîcheur à la terre et l'ombre au repos des laboureurs, qui abritait les amours des oiseaux chanteurs, gisait maintenant à moitié enfouie dans la boue.

— Il est tombé, —dit Térésa d'une voix mélancolique.

Juan se tourna vivement de son côté, et vit deux larmes briller aux rayons de la lune. Il voulut parler, mais ne sut que dire.

On arriva à la ferme sans prononcer un mot de plus.

Le fermier qui avait attendu était assis à la porte.

Du plus loin qu'il aperçut sa maîtresse :

— Dieu soit loué! madame, — s'écria-t-il en se levant pour aller à sa rencontre, — vous voilà de retour, saine et sauve. Ma femme était bien inquiète de vous, et voulait m'envoyer à votre recherche. Mais je ne savais pas de quel côté vous étiez allée.

Je lui disais bien d'ailleurs que vous n'aviez rien à craindre dans la compagnie de ce brave jeune seigneur. L'orage a tapé raide tout de même. Le vent nous a cassé plus d'une branche, et j'ai peur que le toit ait souffert.

Mais, n'importe; ce n'est pas un mau-

vais temps pour les biens de la terre. Il faisait trop sec, voyez-vous. Nous avions besoin d'eau.

De cette affaire-là, les blés graineront bien.

— Mes enfants! — dit brusquement Térésa, — où sont-ils?

— Dans leur lit, madame; ma femme les a couchés.

Ils dorment bien gentiment, les chers petits innocents. —

Térésa n'en écouta pas davantage, et monta l'escalier avec rapidité.

Don Juan n'osa la suivre et attendit son

retour à la porte, en compagnie de Poupette, qui espérait toujours, et toujours en vain, quelque bonne parole, quelque marque d'attention.

Au bout d'un moment, voyant que Térésa s'obstinait à ne pas revenir, il alla chercher son cheval, et fit lentement ses préparatifs de départ, les yeux fixés sur la fenêtre éclairée du premier étage.

Puis, comme rien ne bougeait, il se décida à se mettre en selle, jeta un adieu distrait à la pauvre Poupette, qui rentra toute triste à la maison, et piqua des deux.

Il avait besoin d'espace et de mouvement ; il avait besoin de donner carrière à son agitation longtemps contenue, et de marcher d'accord avec le tumulte de ses pensées.

# Les premiers doutes.

## XV.

Fier de sa première séduction, comme l'est un soldat de sa première victoire, sans souci des sacrifices faits, sans compter les victimes, don Juan s'endormit dans l'ivresse du triomphe.

Le lendemain matin, il retourna à la ferme, preste, gai, pimpant, superbe, dans l'attitude naïvement fanfaronne d'un conquérant novice.

Il s'attendait à un accueil souriant et passionné.

Il fut accueilli par des larmes.

Au lieu du bonheur, c'était le remords qui l'attendait.

Térésa, le visage pâle, les yeux rouges et gonflés, guettait son arrivée. Elle s'avança à sa rencontre d'aussi loin qu'elle l'aperçut, et d'un signe le força de s'arrêter.

Il mit pied à terre, attacha son cheval à

un arbre, et suivit la jeune femme dans un endroit écarté de la ferme.

Il essaya de lui prendre la main : elle le repoussa d'un geste impérieux.

Il voulut parler : au premier mot, elle l'interrompit :

— Ne profanez pas, — s'écria-t-elle, — ce beau nom de l'amour, en l'appliquant à l'adultère. Nous avons commis une action honteuse, lâche, indigne, sans excuse, pour moi du moins.

Mes devoirs de femme et de mère, j'ai tout oublié, tout trahi.

Pourquoi ? Comment? Je l'ignore.

Le démon des mauvaises passions a soufflé dans mon âme une ivresse empoisonnée.

Il a flétri en un instant toute une vie de vertu. L'honneur est mort.

J'ai perdu toute confiance dans ma force ; j'ai abdiqué l'estime de moi-même. Je reste désarmée, avilie et rougissante devant ma conscience.

Il ne me reste plus qu'une pensée et qu'une espérance, l'expiation. Tous les jours, tous les instants qui me restent à

vivre, — et puissent-ils être courts! — seront employés, non pas à réparer le mal que j'ai fait, — rien ne se répare, — mais à pleurer dans l'ombre et à venger sur moi-même mon crime d'un moment.

Que Dieu soit assez bon pour me pardonner ce que je ne me pardonnerai jamais!

Je le demande sans l'espérer. Je n'ai rien à attendre de sa justice qu'un châtiment éternel. C'est à sa miséricorde que je confie mon repentir. Qu'il fasse de moi ce qu'il voudra dans cette vie et dans l'autre!

Quel que soit mon sort, je l'aurai mérité.

Et pourtant, qui l'eût dit? J'étais si tranquille, si heureuse! J'aimais tant mon mari!

Oui, je l'aimais. Je l'aimais de toute mon âme et de toute ma raison.

Cet homme si bon, si dévoué, si généreux, qui m'avait donné à moi, pauvre orpheline abandonnée, sa main, son nom, son cœur; qui me donnerait son sang, car il me nourrit avec mes enfants au péril constant de sa vie, comment ne pas l'aimer?

Vous, je ne vous aime pas, je vous connais à peine. Vous ne m'aimez pas non

plus. — Non, point de mensonge entre nous !

C'est assez d'un forfait, d'un inceste : car vous deviez être mon frère. Ah ! malheureux ! ah ! misérables que nous sommes ! —

Elle s'arrêta un instant, accablée par la violence de son émotion.

Don Juan atterré gardait le silence.

Au bout d'un instant, Térésa reprit avec effort :

— Assez de larmes, assez de plaintes. Il est temps de nous prouver à nous-mêmes la sincérité de nos remords.

Commençons par briser les liens de notre complicité. Séparons-nous.

— Nous séparer! — s'écria Juan stupéfait.

— Sans retard.

— Que parlez-vous de séparation ? Moi, vous abandonner seule à ce désespoir dont je suis la cause ! Non. Désormais nos deux existences sont liées. Quel que soit l'avenir, douleur, regrets, bonheur...

— Le bonheur pour nous ! vous blasphémez.

— Pourquoi renoncer à l'espérance ?

— L'espérance est impossible au crime.

— Tout est possible à l'amour. Quoi

que vous disiez, je vous aime, Térésa, je le sens, je vous le prouverai.

Ma vie vous appartient, je vous la consacre, acceptez-la. Laissez-moi vous payer ma dette. Laissez-moi vous refaire une destinée à la place de celle que j'ai brisée.

Le monde est ouvert devant nous; le temps nous appartient; nous sommes si jeunes! Fuyons ensemble!...

— Fuir! vous voulez qu'à ma faute j'ajoute l'infamie!

Ce n'est pas assez d'avoir trompé mon mari, il faut que je le déshonore en le dé-

solant! Il faut que je jette sur le nom de mes enfants l'éclat de mon opprobre!

Que me conseillez-vous, grand Dieu! Voulez-vous donc ma perte tout entière et celle de ma famille en même temps? Êtes-vous mon ennemi? Je ne veux pas le croire.

Non; vous n'êtes qu'un insensé, et je vous rappelle à la raison au nom de l'honneur, si l'honneur est encore quelque chose pour vous.

Il vous reste deux devoirs à remplir. Respectez la paix de mon expiation; rendez à Mariquita l'espérance de son amour.

Ne tuez pas son bonheur comme le mien. Elle ne vit que par vous. Vivez pour elle.

— Pour elle!

— Par mon malheur que vous avez fait, je vous en supplie et je vous l'ordonne. Il ne s'agit plus de vous; vous n'avez plus le droit de songer à vous-même.

Sauvez la seule victime de votre folie que vous puissiez désormais sauver. Je ne vous parle pas d'un mariage prochain. Les pires situations ont leurs convenances. Il faut que le vice lui-même garde une pudeur secrète.

Je ne vous demande qu'une promesse pour l'avenir.

Éloignez-vous maintenant, mais en faisant espérer votre retour, et revenez.

Revenez quand le temps aura cicatrisé les plaies de notre honte commune ; revenez quand l'habitude du repentir nous aura familiarisés avec les douloureuses nécessités d'un nouveau, d'un dernier rapprochement. Revenez alors, épousez Mariquita, et, sans vous inquiéter ni de vous ni de moi, tâchez de la rendre heureuse.

A cette condition, je ne vous maudirai pas.

Adieu. Trouvez un prétexte de départ et partez. —

Sans ajouter une parole, sans attendre de réponse, Térésa reprit à grands pas le chemin de la maison.

Don Juan la suivit en silence, vaincu et entraîné par l'irrésistible élan de sa volonté.

Poupette accourut au-devant d'eux, toute joyeuse.

— Viens donc, Juanito! — s'écria-t-elle avec un geste caressant. — Les enfants t'attendent dans leur lit pour t'embrasser; et moi je veux causer avec toi de notre belle soirée d'hier.

Viens !

— Je ne viens, — répondit Juan d'une voix altérée, — que pour te dire adieu.

— Adieu ! tu pars ? —

Poupette avait pâli en prononçant ces mots.

Juan hésita, sentant défaillir son courage.

Un coup d'œil sévère de Térésa lui rendit la fermeté nécessaire.

— Oui, je pars, — reprit-il avec un calme forcé : — il le faut.

— Quand ?

— A l'instant même. —

Poupette, suffoquée, ferma les yeux et pencha la tête.

Elle serait tombée, si sa belle-sœur ne l'eût soutenue.

Don Juan ne put maîtriser ses larmes.

— Allons! allons! enfants, — dit Térésa avec un sourire où se concentraient toutes les forces de son âme, — il ne faut pas vous désoler pour un moment de séparation.

Mariquita! Mariquita! écoute-moi. —

Poupette rouvrit les yeux.

— Pourquoi s'en va-t-il? — demanda-t-elle d'une voix tremblante. — Il n'est donc pas heureux avec nous? —

Don Juan n'osait répondre.

Térésa reprit avec un stoïcisme sublime:

— Si, mon enfant, il est heureux près de toi ; mais son devoir l'appelle ailleurs, pour quelque temps seulement ; rassure-toi.

Don Juan a reçu des lettres qui l'obligent à retourner dans sa famille.

— Reviendra-t-il ? — demanda Poupette en jetant sur sa belle-sœur et sur son cousin des regards inquiets. — Juan, reviendras-tu ? —

Don Juan fit de la tête un signe affirmatif.

— Quand ? — reprit la pauvre enfant, avide de promesses et d'espérances.

— Le plus tôt possible, — répondit Juan avec effort.

— Et pour longtemps?

— Pour toujours, dit Térésa.

— Est-ce vrai?

— Oui, pour toujours, — murmura don Juan.

— Non! — s'écria d'un ton déchirant la malheureuse jeune fille, avertie par un sinistre pressentiment. — Toujours, c'est trop. Il ne reviendra pas! il ne reviendra pas! —

On chercha vainement à la persuader, vainement à la calmer.

A toutes les assurances, à toutes les promesses, à toutes les consolations, elle ré-

pondait obstinément d'une voix entrecoupée par les sanglots :

— Il ne reviendra pas! il ne reviendra pas! —

Bientôt, épuisée par la violence de son désespoir, elle tomba sans connaissance entre les bras de sa belle-sœur.

Don Juan voulait lui porter secours.

— Non, dit Térésa avec une autorité invincible. Profitez de cette crise pour vous éloigner. Je réponds d'elle si vous partez avant qu'elle ait repris ses sens. Sinon, vous aurez sa mort à vous reprocher.

Partez à l'instant et ne revenez que pour l'épouser.

— Adieu donc, puisque vous le voulez, adieu ! —

Térésa ne répondit pas.

Don Juan s'éloigna le cœur navré.

. . . . . . . . . . . . . .

— Que faire? que penser? — se demandait don Juan livré à lui-même. En moi, autour de moi, tout est contradiction et doute.

L'un me conseille une chose, l'autre

une autre. Mon instinct lutte sans cesse contre ma raison. Mes espérances avortent en déceptions ; mes projets aboutissent à leurs contraires.

Je veux ce que je ne fais pas ; je fais ce que je ne veux pas, et je ne sais ce que je veux ni ce que je fais.

La volupté est une duperie; l'amour change comme un arc-en-ciel et me fuit insaisissable ; le désir s'allume et s'éteint à chaque pas, feu follet de mon esprit ; le bonheur flotte toujours au loin dans les nuages de l'inconnu.

La Pandora me dégoûte après m'avoir attiré.

Je tue un homme pour lui plaire ; je le

pleure comme un frère; je me console de sa mort en un quart-d'heure; je m'enthousiasme pour une femme qui passe et je l'oublie.

Le hasard me jette au milieu de cette famille, qui est encore la mienne. J'y trouve le calme, la vertu, une félicité tranquille et pure, dont je puis prendre ma part. Je le veux, j'y travaille.

Et qu'en résulte-t-il? Désordre, déshonneur, ruine.

J'aime l'une, j'aime l'autre; je n'aime ni l'une, ni l'autre.

Je trompe, trompé moi-même et par moi, ces deux femmes, mes deux cousines,

la femme de mon hôte, la compagne de mon enfance.

Je désole, je brise ces deux existences, l'une par le malheur, l'autre par la honte. Pour toutes deux le désespoir.

C'est moi qui ai fait cela ! C'est ainsi que je paie les bienfaits de la tendresse et du dévouement ! Suis-je donc un ingrat ? Suis-je un méchant ?

Non, sur mon âme, non ! Je donnerais ma vie pour leur bonheur.

Quelle est donc la cause de cette effroyable anomalie ?

Quelle est cette fatalité qui pousse au mal ma bonne volonté? Suis-je le maître de mes actions?

Ni moi ni les autres. Térésa ! une femme sage, raisonnable, franche, qui comprend, qui aime tous ses devoirs; une épouse loyale, fidèle, reconnaissante, dévouée; une mère dont l'amour maternel remplit toutes les entrailles; une chrétienne fervente et sincère, Térésa ! elle oublie tout, mari, enfants, Dieu même.

Pour qui? Pour un homme qu'elle n'aime pas.

Elle me l'a dit, et elle disait vrai : je le savais avant, je l'ai senti après.

Pourquoi cet abandon de tous les devoirs

les plus sacrés, de tous les sentiments les plus chers ?

Pourquoi cette déchéance si rapide? pourquoi cette chute si profonde? Parce qu'il faisait de l'orage.

Elle est tombée comme ce grand chêne qu'elle regardait en pleurant, frappée de la foudre.

*Quomodò cecidit potens ?*

Changez l'état de l'atmosphère, le lieu, l'heure, un détail ; supprimez un hasard ; mettez une planche à la place d'une autre, et cette femme restait à jamais vertueuse.

Qu'est-ce donc que la vertu? qu'est-ce que l'âme? qu'est-ce que l'homme? —

Don Juan résolut d'étudier la philosophie et partit pour l'université de Salamanque.

FIN.

Coulommiers. — Imprimerie de A. Moussin.

